REVUE DE PARIS

REVUE DE PARIS

QUARANTE-TROISIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1936

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1936

General
Harr. Paris

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1936

		Pages.
ROGER MARTIN DU GARD	En marge d'une partie de poker	5
JACQUES BARDOUX	J'accuse Moscou	38
CLAIRE SAINTE-SOLINE	L'Idylle en Crète. — III	64
JEAN MISTLER	Pour un Festival de Paris	98
EDMOND DELAGE	Tour d'horizon maritime	110
MADELEINE POULAINE	En Côte d'Ivoire	128
PIERRE DE LACRETELLE	Lamartine et Léon de Pierreclau	156
PHILIPPE SOUPAULT	Football	179
ROBERT DE SMET	Le Théâtre en Angleterre	190
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	210
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	223

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1936

PIERRE MILLE	Les Aventuriers. — I	241
PAUL CLAUDEL	Petits Poèmes japonais	261
THÉODORE WOLFF	Une Promenade dans un Parc	268
GASTON BOUTHOUL	La Situation aux Colonies	294
CLAIRE SAINTE-SOLINE	L'Idylle en Crète (fin)	309
CAMILLE MAUCLAIR	Le Bolchevisme et l'Art français	348
BERTRAND DE JOUVENEL	La Guerre d'Espagne	362
MARCEL THIÉBAUT	Léon Tolstoi. — I	381
★ ★ ★	Quand l'État nationalise	414
FRANÇOIS LEUWEN	Le Congrès de Biarritz	424
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	433
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	446
ALBERT FLAMENT	Le Salon de l'Europe	457
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	477

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1936

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Les Tudors et les Stuarts. — I.	481
COMTE DE FELS	L'Office du Blé	512
PIERRE MILLE	Les Aventuriers. — II	528
ROLAND DE MARÈS	Où va la Belgique ?	557
H. ALLAIN-TARGÉ	Au temps de Sadowa	575
BARON K. REILLE	La Chasse à courre	600
E. GASPARDONE	Fouilles d'Indochine	615
MARCEL THIÉBAUT	Léon Tolstoï (fin)	638
YVONNE PAGNIEZ	Goémoniers	675
ALEXANDRE ARNOUX	Le Cinéma	688
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	697
GÉRARD BOUTELLEAU	Peg's Club	711

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1936

LOUIS XV	Lettres à son Petit-fils	721
ANDRÉ MAUROIS	Les Tudors et les Stuarts. — II	743
Cte DE PERETTI DE LA ROCCA	Briand et Poincaré	767
STEFAN ZWEIG	Georges-Frédéric Hændel	789
PIERRE MILLE	Les Aventuriers. — III	809
W. DRABOWITCH	La Vie en U. R. S. S.	831
JULES BERTAUT	Nice Second Empire	859
R. DE ROUSSY DE SALES	La réélection de Roosevelt	886
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	904
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	914
PAUL ALFASSA	L'Exposition Rubens	926
ALBERT FLAMENT	Paris-Londres	942

NOV 12 1936
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

1er NOVEMBRE 1936

ROGER MARTIN DU GARD.	*En marge d'une partie de poker.*	5
JACQUES BARDOUX.	*J'accuse Moscou...*	38
CLAIRE SAINTE-SOLINE.	*L'Idylle en Crète.* — III	64
JEAN MISTLER.	*Pour un Festival de Paris..*	98
EDMOND DELAGE.	*Tour d'horizon maritime..*	110
MADELEINE POULAINE.	*En Côte d'Ivoire*	128
PIERRE DE LACRETELLE.	*Lamartine et Léon de Pierreclau.*	156
PHILIPPE SOUPAULT.	*Football.*	179
ROBERT DE SMET.	*Le Théâtre en Angleterre.*	190
A. ALBERT-PETIT.	*L'Histoire*	210
ALBERT FLAMENT.	*Tableaux de Paris.*	223

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 fr. 50.

43e ANNÉE *NUMÉRO 21*

La REVUE DE PARIS il y a cent an

(Première REVUE DE PARIS)

La place nous a manqué au mois d'octobre pour donner des extraits Revue de Paris *d'octobre 1836. Ces livraisons contenaient des études de Ni Jules Janin, Léon Gozlan, Alexandre Dumas et Souvestre et une étude de C Blaze sur « Madame Malib an ». D'un article anonyme sur les* Embellissem de Paris, *plus spécialement consacré à la place de la Concorde, nous extrayon passages suivants :*

Nous avons sous les yeux un plan d'embellissement, c'est le mot, la place de la Concorde, arrêté par le conseil municipal de Paris.

D'après le plan en question, présenté par l'un de nos meilleurs ar tectes, M. Hittorff, les quatre fossés creusés le long des Tuileries et des Char Élysées, avec leurs balustrades et leurs petites guérites en pierre, tout doit subsister. L'obélisque de Luxor, tout le monde le sait, s'élèvera au mi de la place, entouré de sphinx à sa base. De chaque côté du monolithe, cinquante mètres à peu près de son piédestal, dans l'axe du pont, deux taines formeront des nappes d'eau jaillissantes, dont le trop-plein alimen deux petits bassins dans chaque fossé. Ces fontaines et l'obélisque se tr veront alors compris dans un très grand trottoir isolé au milieu de la place, l de plus de cent mètres, large de douze ou quinze, arrondi à ses extrémités éclairé par des candélabres de fer ou de bronze. Leur forme est celle d' colonne composite terminée par une boule forée. Qu'on se figure un imme plateau, un surtout, je demande pardon de cette expression vulgaire, milieu d'une table; les fontaines et l'obélisque de Luxor remplaçant les va de fleurs qui figurent d'ordinaire sur un surtout les jours de gala.

Sur chaque fossé une passerelle ou un pont est jeté, non point perp diculairement, comme les ponts qu'on bâtit sur les rivières, mais obliqueme Du côté des Champs-Élysées, l'angle saillant est coupé, et c'est là qu'est je la passerelle; mais du côté des Tuileries, il aurait fallu entourer le jardin po répéter cette disposition. En conséquence, le pont passe précisément s l'angle droit du fossé.

Voilà donc, de compte fait, quatre ponts : la premier aboutissant Cours-la-Reine, le second à l'avenue de l'Élysée-Bourbon, le troisième à rue de Rivoli, le dernier, enfin, au quai des Tuileries. La largeur de chacun e de sept mètres, les trottoirs non compris. J'oubliais de dire que les guérites pierre seront surmontées de statues : il y en a deux au débouché de chaque pont

Puisqu'il s'agit d'embellir la place de la Concorde, il ne serait pas m à propos, ce nous semble, de s'occuper aussi des avenues qui y conduisent. n'est personne qui n'ait été choqué du mauvais effet de ces énormes statue guindées sur d'énormes piédestaux, qui écrasent le pont Louis XV. Combie de fois n'a-t-on pas demandé leur éloignement!

Déjà il avait été question de placer ces douze grands hommes en espali le long des Champs-Élysées; se détachant sur le vert des arbres, on s'en pr mettait un effet heureux. Mais ne serait-ce pas prendre une trop grande liber avec eux, que de les aligner ainsi pour la décoration?...

A notre sentiment, c'est à Versailles que ces statues seraient le plus conv nablement placées dans ce musée français qui se forme par les soins du ro

On sait que ces statues qui gâtaient le pont Louis XV (pont de la Concord ont été en effet envoyées à Versailles, comme le suggérait le rédacteur de l Revue de Paris *de 1836. Malheureusement, elles devaient y être d'un effet auss fâcheux que sur la place de la Concorde. Il fallut cependant près d'un siècle pou qu'on se décidât à en débarrasser la cour du château.*

EN MARGE
D'UNE PARTIE DE POKER

(CONVERSATIONS DE JUILLET 1914[1])

. . . . . .

Ce dimanche-là, 26 juillet 1914, une demi-douzaine d'hommes se trouvaient réunis dans le salon du docteur Antoine Thibault.

Jacques, en entrant, chercha son frère des yeux. Le jeune Manuel Roy vint au-devant de lui : Antoine allait revenir, il était dans son cabinet avec le docteur Philip.

Un personnage de haute stature, encore jeune et dont les traits énergiques évoquaient le masque de Bonaparte jeune, pérorait à voix haute devant la cheminée :

— Mais oui, — disait-il, — tous les gouvernements protestent, avec la même force et la même apparence de sincérité, qu'ils ne veulent pas la guerre. Que ne le prouvent-ils, plutôt, en se montrant moins intransigeants? Ils ne parlent que d'honneur national, de prestige, de droits imprescriptibles, d'aspirations légitimes... Ils ont tous l'air de dire : « Oui, je veux la paix; mais une paix qui me profite. » Et ce langage n'indigne personne! Tant les individus sont pareils à leurs gouvernements : soucieux, avant tout, de faire une bonne affaire!... C'est grave : il ne pourra pas y avoir profit

1. Fragment de la fin des Thibault, *L'été 1914*, trois volumes à paraître, en novembre, chez Gallimard.

Copyright 1936 *Revue de Paris*.

1er Novembre 1936.

pour tous; le maintien de la paix ne s'obtiendra pas sans concessions réciproques... »

— Qui est-ce? — demanda Jacques à Roy.

— Finazzi, l'oculiste... Un Corse... Voulez-vous que je vous présente?

— Non, non... — fit Jacques, précipitamment.

Roy sourit; et, entraînant Jacques à l'écart, il s'installa aimablement auprès de lui.

Il connaissait Genève, pour y avoir pris part, plusieurs étés de suite, à des régates. Jacques, interrogé sur ses occupations en Suisse, parla de travaux personnels, de journalisme. Il était résolu à demeurer sur la réserve, et, dans ce milieu, à ne rien révéler de son activité révolutionnaire. Il se hâta d'amener l'entretien sur la guerre : l'état d'esprit du jeune médecin, d'après ce qu'il lui avait entendu dire l'autre jour, l'intriguait.

— Moi, — fit Roy, en peignant du bout des ongles sa fine moustache brune, — depuis l'automne de 1905, je pense à la guerre. Je n'avais pourtant que seize ans : je venais de passer mon premier bac, je faisais ma philo à Stan'... N'empêche : j'ai très bien senti, cet automne-là, se dresser devant ma génération la menace allemande. Et beaucoup de mes camarades l'ont senti comme moi. Nous ne souhaitons pas la guerre; mais, depuis cette époque-là, nous nous y préparons, comme à un événement naturel, inévitable.

Jacques leva les sourcils :

— Naturel?

— Ma foi, oui : il y a un compte à régler. Il faudra bien s'y décider, un jour ou l'autre, si nous voulons que la France continue à être!

Jacques fut contrarié de voir Studler se retourner vivement et s'approcher d'eux. Il eût préféré poursuivre sans tiers sa petite enquête. Il éprouvait de l'hostilité contre Roy, mais aucune antipathie.

— Si nous voulons que la France continue à être? — répéta Studler, d'un ton rogue. — Y a-t-il rien de plus irritant, — continua-t-il, mais en s'adressant à Jacques, — que cette manie qu'ont les nationalistes de s'attribuer le monopole du patriotisme, et de chercher toujours à masquer sous des senti-

ments patriotiques leurs velléités belliqueuses? Comme si l'attirance vers la guerre était, en fin de compte, un brevet de patriotisme!

— Je vous admire, Calife, — fit Roy avec ironie. — Les hommes de ma génération n'ont pas votre patience : ils sont plus chatouilleux; nous nous refusons à encaisser plus longtemps les provocations allemandes!

— Jusqu'ici, tout de même, il ne s'agit que de provocations autrichiennes... Et pas dirigées contre nous! — remarqua Jacques.

— Alors, en attendant que vienne notre tour, vous accepteriez d'assister, en spectateur, à l'écrasement de la Serbie par le germanisme?

Jacques ne répondit rien.

Studler ricana :

— Le droit des faibles... Mais quand les Anglais ont cyniquement fait main basse sur les mines d'or du Sud africain, pourquoi la France ne s'est-elle pas élancée au secours des Boers, petit peuple autrement plus faible et plus sympathique que les Serbes? Et, aujourd'hui, pourquoi ne volons-nous pas à la défense de la pauvre Irlande?... Pensez-vous que l'honneur d'accomplir un de ces beaux gestes, vaille le risque de jeter les unes contre les autres toutes les armées de l'Europe?

Roy se contenta de sourire. Il se tourna délibérément vers Jacques :

— Le Calife fait partie de ces braves gens que leur sensiblerie entraîne à penser beaucoup de sottises sur la guerre... A méconnaître absolument ce qu'elle est en réalité.

— En réalité? — coupa Studler. — A savoir?

— A savoir, plusieurs choses... A savoir, d'abord, une loi de nature : un instinct aussi profondément ancré dans l'homme que l'instinct sexuel; un instinct que vous n'extirperiez pas sans imposer à l'homme une dégradante mutilation. L'homme sain doit vivre selon la force; c'est sa loi... A savoir, ensuite : l'occasion, pour l'homme, de développer un tas de vertus, très rares, très belles... et très toniques!

— Lesquelles donc? — demanda Jacques, s'efforçant à conserver un ton purement interrogatif.

— Hé, mais, — fit Roy, en dressant sa petite tête ronde, — de celles que justement je prise le plus haut : l'énergie virile, le goût du risque, la conscience du devoir, et mieux encore : le sacrifice de soi, le sacrifice des volontés particulières à une vaste action collective, héroïque... Vous ne comprenez pas que, pour un être jeune, et bien trempé, il y ait dans l'héroïsme un irrésistible attrait?

— Si, — concéda Jacques, laconiquement.

— C'est beau, la vaillance! — poursuivit Roy, avec un sourire conquérant qui fit briller son regard. — La guerre, pour des gens de notre âge, c'est un sport magnifique : le sport *noble*, par excellence!

— Un sport, — grogna Studler, indigné, — qui se paye en vies humaines!

— Et puis après? — lança Roy. — L'humanité n'est-elle pas assez prolifique pour s'offrir, de temps à autre, ce luxe-là, si ça lui est nécessaire?

— Nécessaire?

— Une bonne saignée est périodiquement nécessaire à l'hygiène des peuples. Dans les trop longues périodes de paix, le monde fabrique un tas de toxines qui l'empoisonnent, et dont elle a besoin d'être purgée, comme l'individu trop sédentaire. Une bonne saignée serait, je crois, particulièrement nécessaire, en ce moment, à l'âme française. Et même à l'âme européenne. Nécessaire, si nous ne voulons pas que notre civilisation d'Occident sombre dans la décadence, dans la bassesse...

— La bassesse, pour moi, c'est justement de céder à la cruauté, et à la haine! — fit Studler.

— Qui vous parle de cruauté? Qui vous parle de haine? — riposta Roy, en haussant les épaules. — Toujours les mêmes lieux communs, les mêmes clichés ridicules! Pour ceux de ma génération, je vous assure que la guerre n'implique aucun appel à la cruauté, et moins encore un appel à la haine! La guerre n'est pas une querelle d'homme à homme : elle dépasse les individus, elle est une aventure entre des nations... Une aventure merveilleuse! Le match, à l'état pur! Sur le champ de bataille, exactement comme sur le stade, les hommes qui se battent sont les joueurs de deux équipes rivales : ils ne sont pas des ennemis : ils sont des adversaires!

Studler fit entendre une sorte de rire, semblable à un hennissement. Immobile, il considérait le jeune gladiateur, de son large œil chevalin où la prunelle sombre, dilatée, mais peu expressive, nageait dans un blanc de lait.

— J'ai un frère capitaine au Maroc, — reprit Roy avec douceur. — Vous ignorez tout de l'armée, Calife! Vous ne soupçonnez pas ce qu'est l'état d'esprit des jeunes officiers, leur vie de renoncement, leur noblesse morale! Ils sont un exemple vivant de ce que peut le courage désintéressé, au service d'une grande idée... Vos socialistes feraient bien d'aller se mettre à cette école! Ils verraient ce qu'est une société disciplinée, dont les membres consacrent vraiment leur vie à la collectivité, au mépris de tout profit personnel, dans une existence presque ascétique, où il n'y a place pour aucune basse ambition!

Il s'était penché vers Jacques, et semblait l'appeler en témoignage. Il fixait sur lui son regard franc, et Jacques sentit qu'il y aurait de la déloyauté à prolonger son silence.

— Je crois tout ça très exact, — commença-t-il, en pesant ses mots. — Du moins dans les jeunes cadres de l'armée coloniale... Et il n'y a rien de plus émouvant que de voir des hommes, quel que soit d'ailleurs leur idéal, offrir stoïquement leur vie à cet idéal... Mais je crois aussi que cette jeunesse courageuse est la victime d'une monstrueuse erreur : elle croit, de bonne foi, se consacrer à une noble cause; en réalité elle est simplement au service du capital... Vous parlez de la colonisation du Maroc... Eh bien...

— La conquête du Maroc, — trancha Studler, — ça n'est pas autre chose qu'une « affaire »; une « combine » de vaste envergure!... Et ceux qui vont se faire tuer là-bas, sont des dupes! Ils ne se doutent pas un instant que c'est à un brigandage qu'ils font le sacrifice de leur peau!

Roy lança vers Studler un regard chargé d'étincelles. Il était pâle.

— Dans notre époque pourrie, — s'écria-t-il, — l'armée reste un refuge sacré, le refuge de la grandeur et de la...

— Ah, voici votre frère, — dit Studler, en touchant le bras de Jacques.

Le docteur Philip venait d'entrer, suivi par Antoine.

Jacques ne connaissait pas Philip; mais il en avait si souvent entendu parler par son frère, qu'il examina curieusement le vieux praticien, à barbiche de chèvre, qui s'avançait, de son pas sautillant, dans une jaquette d'alpaga trop large, pendue à ses épaules maigres comme des hardes à un épouvantail. Ses petits yeux luisants, cachés comme ceux d'un barbet dans la broussaille des sourcils, furetaient de droite et de gauche, sans se fixer sur personne.

Les conversations particulières s'étaient tues. Tous, à tour de rôle, s'approchaient pour saluer le maître, qui laissait avec indifférence serrer sa main molle.

Antoine lui présenta son frère. Jacques se sentit dévisagé par un regard investigateur, dont l'impertinence dissimulait peut-être une grande timidité.

— Ah, votre frère... Bon... Bien... — nasilla Philip, en mâchonnant sa lèvre inférieure, d'un air intéressé, comme s'il sût parfaitement à quoi s'en tenir sur les moindres détails du caractère et de la vie de Jacques. Et, tout de suite, sans quitter le jeune homme des yeux :

— Vous avez fait de fréquents séjours en Allemagne, m'a-t-on dit... moi aussi. C'est intéressant, ça...

Il avançait peu à peu, en parlant, poussant Jacques devant lui, si bien qu'ils se trouvèrent bientôt près d'une des fenêtres, seuls.

— De tout temps, — reprit-il, — l'Allemagne, pour moi, a été une énigme... N'est-ce pas? Le pays des extrêmes... De l'imprévisible... Y a-t-il, en Europe, un type humain plus spécifiquement pacifique que l'homme allemand? Non... Et, d'autre part, ce militarisme qu'ils ont dans le sang...

— L'internationalisme allemand est cependant l'un des plus actifs d'Europe, — hasarda Jacques.

— Vous croyez? Oui... C'est intéressant, tout ça... Néanmoins, à l'encontre de ce que j'avais cru jusqu'ici, il semble bien, d'après les événements de ces derniers jours... Au Quai d'Orsay, paraît-il, on pensait pouvoir compter sur une action conciliatrice de l'Allemagne. On n'en revient pas... Vous dites : l'internationalisme allemand...

— Mais oui, — dit Jacques. — En Allemagne, dès qu'on s'écarte des milieux militaires, on constate une méfiance

générale de l'armée et du nationalisme... L'*Association pour la conciliation internationale* est une ligue d'une vitalité exceptionnelle, où figurent tous les grands noms de la bourgeoisie allemande, et qui a autrement plus d'influence que nos ligues pacifistes françaises... Il ne faut pas oublier que l'Allemagne est le pays où un militant forcené, comme Liebknecht, après avoir été jeté en prison pour son tract sur l'*Antimilitarisme*, a pu être élu au Landtag de Prusse, et ensuite au Reichstag! Est-ce chez nous qu'un antimilitariste notoire entrerait à la Chambre, et s'y ferait écouter?

Philip reniflait, avec attention.

— Bon... Bien... C'est intéressant, tout ça... — marmonna-t-il, avec un bruit de salive. Et, sans transition : — J'ai cru longtemps que l'internationalisme des capitaux, du crédit, des grandes entreprises, en rendant le monde entier solidaire du moindre trouble local, était un facteur nouveau, un facteur décisif, de la paix générale... — Il sourit, et caressa sa barbiche. — C'est une vue de l'esprit, — conclut-il, énigmatiquement.

— Jaurès l'a cru aussi. Jaurès le croit encore.

Philip fit la grimace.

— Jaurès... — fit-il. — Jaurès compte aussi sur l'influence des masses, pour empêcher la guerre... Vue de l'esprit!... On imagine assez bien un mouvement populaire qui serait belliqueux, combattif... Mais un mouvement populaire qui présenterait ce caractère de réflexion, de volonté, de mesure, indispensable au maintien de la paix...!

Puis, après une pause :

— Peut-être que ceux qui, comme moi, éprouvent de la répugnance pour la guerre, n'obéissent, au fond, qu'à des mobiles particuliers, personnels, organiques... A une simple intolérance constitutionnelle... La sagesse scientifique serait peut-être de considérer l'instinct de destruction comme un instinct naturel. Ce qui semble assez bien confirmé par les biologistes... Voyez-vous, — reprit-il, changeant encore de sujet, — ce qui me paraît comique, c'est que, parmi tous le vrais, les urgents problèmes qui se posent actuellement en Europe, et dont la solution exigerait de patientes études, je n'en vois pas un, pas un seul, qu'on puisse espérer tran-

cher, à la manière du nœud gordien, par une guerre... Alors?

Il souriait. Ses paroles ne semblaient jamais se greffer sur ce qu'il venait de dire ou d'entendre. Avec son regard embroussaillé et pétillant de malice, il avait toujours l'air de se faire à lui-même quelque récit piquant, dont il lui suffisait de goûter *in petto* le sel.

— Mon père était officier, — continua-t-il. — Il avait fait toutes les campagnes du Second Empire. J'ai été nourri d'histoire militaire. Eh bien, pour peu qu'on cherche à démêler les origines, les causes précises, d'un conflit, on est toujours frappé par son caractère de *non-nécessité*. C'est très intéressant... Vue avec quelque recul, il n'y a pas une guerre moderne, semble-t-il, qui n'aurait pu être évitée, très aisément : par le simple bon sens et la volonté pacifique de deux ou trois hommes d'État... Ce n'est pas tout. La plupart du temps, il apparaît que les belligérants ont, des deux côtés, cédé à un sentiment injustifié de méfiance et de peur, dû à la méconnaissance des véritables intentions de l'adversaire... C'est par peur que, neuf fois sur dix, les peuples se jettent les uns sur les autres... — Il eut une sorte de quinte, un rire bref et tôt étranglé. — Exactement comme ces promeneurs peureux qui se rencontrent la nuit, qui hésitent à se croiser, et qui finissent par se jeter l'un sur l'autre... Parce que chacun s'imagine qu'il est sur le point d'être attaqué... Parce que chacun préfère l'offensive, même dangereuse, à l'hésitation, à l'incertitude... C'est tout à fait comique... Regardez en ce moment l'Europe : elle est la proie des fantômes. Tous les États ont peur, et l'avouent naïvement. L'Autriche a peur des Slaves; et elle dit qu'elle a peur de compromettre son prestige. La Russie a peur des Germains; et elle dit qu'elle a peur qu'on prenne sa passivité pour un signe de faiblesse. L'Allemagne a peur d'une invasion des cosaques; et elle dit qu'elle a peur de se trouver encerclée. La France a peur des armements de l'Allemagne; et l'Allemagne ne s'arme, elle-même, que préventivement, et par peur... Et tous ont peur de faire la moindre concession pour la paix, parce qu'ils ont peur de paraître avoir peur de la guerre...

— Sans compter, — dit Jacques, — que les gouvernements impérialistes, qui sentent bien que la peur travaille pour eux,

l'entretiennent avec soin! La politique de Poincaré, la politique intérieure de la France, depuis des mois, on pourrait la définir : une utilisation méthodique de la frousse nationale...

Philip, qui n'avait pas écouté, reprit :

— Et le plus odieux... — Il eut un bref ricanement. — Non : le plus comique... c'est que tous les hommes d'État s'ingénient à dissimuler cette peur derrière un étalage de nobles sentiments...

Il s'interrompit, en apercevant Antoine qui se dirigeait vers eux, accompagné d'un homme d'une quarantaine d'années, que Léon venait d'introduire.

C'était Rumelles.

Sa prestance semblait l'avoir prédestiné aux cérémonies officielles. La tête était forte, rejetée en arrière, comme entraînée par le poids d'une toison dense et laineuse, poivre et sel. L'épaisse et courte moustache blonde, aux bouts très relevés, donnait du relief à son visage adipeux et assez plat. Les yeux étaient petits, noyés dans la chair; mais les prunelles mobiles, d'un bleu de turquoise, mettaient deux flammes vivantes dans ce masque d'une solennité romaine. L'ensemble ne manquait pas de caractère, et l'on imaginait le parti que pourrait en tirer, un jour, quelque fabricant de bustes pour sous-préfectures.

Antoine présenta Rumelles à Philip, et Jacques à Rumelles. Le diplomate s'inclina devant le vieux médecin comme s'il eût été devant une célébrité contemporaine; puis il tendit la main à Jacques avec un empressement courtois. Il semblait s'être dit, une fois pour toutes : « Chez un homme de premier plan, la simplicité des manières est un atout de plus. »

— Inutile de vous dire, mon cher, de quoi nous parlions, — attaqua Antoine, en posant la main sur le bras de Rumelles, qui eut un sourire de complaisance.

— Vous possédez évidemment, monsieur, des données que nous n'avons pas, — dit Philip. Il dévisageait Rumelles de son œil narquois. — Pour nous, profanes, il faut avouer que la lecture des journaux...

Le diplomate esquissa un geste prudent :

— Ne croyez pas, monsieur le Professeur, que j'en sache beaucoup plus long que vous... — Il s'assura que sa boutade

faisait sourire, et poursuivit : — Ceci dit, je ne pense pas qu'il faille pousser les choses au noir : on a le droit, on a le devoir, d'affirmer qu'il reste beaucoup plus de raisons d'avoir confiance, que de raisons de désespérer.

— A la bonne heure, — fit Antoine.

Il avait manœuvré pour rapprocher Philip et Rumelles du reste des invités, et pour les faire asseoir au centre de la pièce.

— Des raisons de confiance? — articula Studler, d'un ton dubitatif.

Rumelles promena son regard bleu sur les assistants, qui s'étaient groupés en cercle autour de lui, et l'arrêta sur Studler.

— La situation est sérieuse, mais il ne faut rien exagérer, — déclara-t-il, en renversant un peu la tête. Et, du ton d'un homme public, dont la mission est de relever les défaillances de l'opinion, il déclara, avec force : — Dites-vous bien que les éléments favorables au maintien de la paix sont encore les plus nombreux!

— Par exemple? — reprit Studler.

Rumelles fronça légèrement les sourcils. L'insistance de ce juif l'agaçait; il y sentait une sourde malveillance.

— Par exemple? — répéta-t-il, comme s'il n'avait que l'embarras du choix. — Eh bien, mais, d'abord, l'élément anglais... Les Empires centraux ont rencontré, dès le début, au Foreign Office, une résistance énergique...

— L'Angleterre? — interrompit Studler. — Bagarres à Belfast! Émeutes sanglantes à Dublin! Échec lamentable de la conférence irlandaise de Buckingham! C'est une véritable guerre civile qui commence en Irlande... L'Angleterre est paralysée par cette flèche qui lui est plantée dans le dos!

— A peine une petite épine au talon, je vous assure!

— *On* demande monsieur au téléphone, — dit le domestique, de la porte.

Antoine rougit légèrement. *On*, c'était Anne.

— Dites que je suis occupé, — cria-t-il, avec humeur.

— L'Angleterre, — poursuivit Rumelles, — en a vu d'autres! Et si vous connaissiez comme moi le flegme de

sir Edward Grey... C'est un beau type de diplomate, — continua-t-il, en évitant de regarder Studler, et en se penchant du côté de Philip et d'Antoine. — Un vieil aristocrate campagnard, qui a une conception très particulière de ce que doivent être les relations internationales. Les rapports qu'il entretient avec ses collègues européens ne sont pas des rapports officiels, mais ceux d'un gentleman avec des gens de son monde. Je sais qu'il a été personnellement indigné par le ton de l'ultimatum. Vous avez vu qu'il avait aussitôt agi avec la plus grande fermeté, à la fois par ses remontrances à l'Autriche et par ses conseils de modération à la Serbie. Le sort de l'Europe se trouve partiellement entre ses mains, et il n'en est pas de meilleures, de plus loyales.

— Les refus que lui a opposés l'Allemagne... — interrompit encore Studler.

Rumelles lui coupa la parole :

— La neutralité prudente, et très compréhensible, de l'Allemagne a pu retarder les premiers efforts de la médiation anglaise. Mais sir Edward Grey ne se tient pas pour battu. Et, — je peux bien le dire, puisque la presse l'annoncera demain, peut-être même ce soir, — le Foreign Office achève de mettre sur pied, en collaboration avec le Quai d'Orsay, un projet nouveau, qui peut être décisif pour la solution pacifique du conflit. Sir Edward Grey propose de réunir immédiatement en conférence, à Londres, les ambassadeurs allemands, italiens et français, pour un débat de toutes les questions en litige.

— Et, pendant ces honorables tergiversations, — dit Studler, — les troupes autrichiennes occupent Belgrade!

Rumelles se raidit comme s'il eût été piqué.

— Mais, monsieur, sur ce point encore, je crains que vous ne soyez imparfaitement renseigné! Malgré ces apparentes démonstrations militaires, rien ne prouve, à l'heure présente, qu'il y ait, entre l'Autriche et la Serbie, autre chose qu'un simulacre... Je ne sais si vous attachez tout le prix qu'il convient à ce fait capital : jusqu'à ce jour, aucune déclaration officielle de guerre n'a été faite par l'Autriche : aucune déclaration de guerre n'a été notifiée, par voie diplomatique, aux gouvernements européens. Bien plus : aujourd'hui, à midi, le ministre de Serbie en Autriche n'avait pas quitté

Vienne. Pourquoi? Parce qu'il sert d'intermédiaire à un actif échange de vues entre les deux gouvernements. C'est de très bon augure. Tant qu'on négocie!... D'ailleurs, même si la rupture diplomatique devenait effective, et même si l'Autriche se décidait à faire une déclaration de guerre, je crois savoir que la Serbie, cédant à de sages pressions, refuserait cette lutte inégale de 300 000 hommes contre 1 500 000, et replierait son armée sans accepter le combat... N'oubliez pas ceci, — ajouta-t-il en souriant, — aussi longtemps que la parole n'est pas aux canons, elle reste aux diplomates...

Le regard d'Antoine croisa celui de son frère, et y surprit une lueur irrévérencieuse : évidemment, Rumelles n'en imposait pas à Jacques.

— Vous auriez peut-être plus de peine, — hasarda Finazzi en souriant, — à trouver des raisons de confiance dans l'attitude de l'Allemagne?

— Pourquoi donc, monsieur! — répliqua Rumelles, en enveloppant l'oculiste d'un bref coup d'œil investigateur. — En Allemagne, les influences belliqueuses, que, certes, je ne nie pas, sont contrebalancées par d'autres, qui ont le plus grand poids. Le retour précipité du Kaiser, qui sera cette nuit à Kiel, semble devoir modifier l'orientation politique de ces derniers jours. Le Kaiser, on le sait, s'opposera jusqu'au bout aux risques d'une guerre européenne. Tous ses conseillers intimes sont partisans convaincus de la paix. Et, parmi ses amis les plus écoutés, je compte le prince Lichnowsky, l'ambassadeur anglais à Berlin, que j'ai eu l'honneur de fréquenter autrefois à Londres; c'est un homme avisé, prudent, dont l'influence est considérable, en ce moment, à la Cour allemande... Vous savez, les risques d'une guerre seraient graves pour l'Allemagne! Avec des frontières bloquées, l'Empire crèverait littéralement de faim. Le jour où les Allemands ne trouveraient plus en Russie leurs céréales et leurs bestiaux, ce n'est pas avec leur acier, leur charbon, leurs machines-outils, qu'ils pourraient nourrir leurs quatre millions de mobilisés et leurs soixante-trois millions d'habitants!

— Qu'est-ce qui les empêcherait d'acheter ailleurs? — objecta Studler.

— Ceci, monsieur : qu'ils seraient contraints de payer ces

achats en or, parce que le papier allemand cesserait vite d'être accepté à l'étranger. Eh bien, les calculs sont faciles à faire; le stock d'or allemand est connu. En quelques semaines, l'Allemagne se trouverait dans l'im-pos-si-bi-li-té de continuer les sorties d'or qui lui seraient quotidiennement nécessaires; et ce serait la famine!

Le docteur Philip fit entendre son petit rire nasillard.

— Vous n'êtes pas de cet avis, monsieur le Professeur? — fit Rumelles, sur un ton de surprise polie.

— Si fait... Si fait... — murmura Philip sur un ton bonasse, — mais je me demande si ce n'est pas là... une vue de l'esprit?

Antoine ne put s'empêcher de sourire. Il connaissait de longue date cette expression du patron; c'était sa manière de dire : « C'est idiot. »

— Ce que je vous expose là, — poursuivit Rumelles avec assurance, — est confirmé par tous les experts. Même les économistes allemands reconnaissent que le problème du ravitaillement en temps de guerre est insoluble pour leur pays.

Le jeune Roy intervint avec vivacité :

— Aussi l'État-major allemand professe-t-il que la seule chance pour l'Allemagne est dans une victoire immédiate, foudroyante : pour peu que cette victoire tarde seulement quelques semaines, l'Allemagne — c'est connu — serait forcée de capituler.

— Si encore elle était sûre de ses alliances! — grasseya le docteur Thérivier, en riant malicieusement dans sa barbe. — Mais l'Italie...

— L'Italie semble fermement résolue à rester neutre, — confirma Rumelles.

— Et quant à l'armée autrichienne... — lança Roy, avec une moue méprisante, en faisant de la main un geste ironique par-dessus son épaule.

— Non, non, messieurs, — reprit alors Rumelles, satisfait de ces diverses interventions, — je vous le répète : ne nous exagérons pas le danger... Tenez, sans divulguer un secret d'État, je crois encore pouvoir vous annoncer ceci : en ce moment même, à Pétersbourg, se poursuit, entre le ministre des Affaires étrangères, Son Excellence M. Sazonov et l'ambassadeur d'Autriche, un entretien dont on attend beaucoup.

Eh bien, le seul fait que cette conversation directe ait été acceptée de part et d'autre, n'indique-t-elle pas un désir commun d'éviter toute démonstration de force?... Nous savons d'autre part, que de nouvelles interventions pacifiques sont imminentes... Celle des États-Unis... Celle du Pape...

— Le Pape? — demanda Philip, avec le plus grand sérieux.

— Mais oui, le Pape! — attesta le jeune Roy, qui, à califourchon sur sa chaise, le menton sur ses bras croisés, ne perdait pas un mot des paroles de Rumelles.

Philip ne se décidait pas à sourire, mais son œil à l'affût pétillait d'humour.

— L'intervention du Pape? — répéta-t-il. Puis, avec douceur : — Ça aussi, je crains que ce ne so t une vue de l'esprit...

— Détrompez-vous, monsieur le Professeur. Il en est très précisément question. Le veto catégorique du Saint-Père suffirait à arrêter net le vieil empereur François-Joseph, et à faire aussitôt rentrer dans leurs frontières les troupes autrichiennes. Toutes les chancelleries le savent. Et, en ce moment, il se livre au Vatican un véritable assaut d'influences. Qui l'emportera? Les quelques partisans de la guerre obtiendront-ils que le Pape s'abstienne de toute remontrance? Ou bien les nombreux partisans de la paix sauront-ils le décider à intervenir?

Studler ricana :

— C'est dommage que nous n'ayons plus d'ambassadeur au Vatican : il aurait pu conseiller à Sa Sainteté d'ouvrir les Évangiles...

Philip, cette fois, sourit.

— Monsieur le Professeur reste sceptique sur l'influence papale, — remarqua Rumelles, avec une nuance de mécontentement et d'ironie.

— Le patron reste toujours sceptique, — plaisanta Antoine, en enveloppant son maître d'un regard un peu complice, et tout chargé de respectueuse affection.

Philip se tourna vers lui et plissa finement les yeux :

— Mon ami, — dit-il, — j'avoue — et sans doute est-ce un grave symptôme de déliquescence sénile — que j'ai de plus en plus de peine à me faire une opinion... Je ne crois pas avoir jamais entendu prouver quoi que ce soit, dont le con-

traire n'aurait pu être prouvé par d'autres, avec la même force d'évidence. C'est peut-être ça, que vous appelez mon scepticisme?... Dans le cas présent, d'ailleurs, vous vous trompez tout à fait. Je m'incline devant la compétence de monsieur Rumelles, et suis aussi sensible que quiconque à la force de son argumentation...

— Mais..., — souffla Antoine, en riant.

Philip sourit.

— Mais, — poursuivit-il, en se frottant les mains avec vigueur, — à mon âge, il est difficile de compter sur le triomphe de la raison... Si la paix ne dépend plus que du bon sens des hommes, autant reconnaître alors qu'elle est bien malade... Ce qui, d'ailleurs, — reprit-il aussitôt, — ne serait pas un motif pour se croiser les bras. J'approuve pleinement que les diplomates se démènent. Il faut toujours se démener, comme s'il y avait quelque chose à faire. En médecine, c'est notre principe, n'est-ce pas, Thibault?

Manuel Roy lissait d'un doigt agacé sa moustache. Rien ne l'irritait plus que les palinodies désuètes du vieux maître.

Rumelles, auquel ce scepticisme académique déplaisait également, regardait obstinément du côté d'Antoine; et dès qu'il eut rencontré son regard, il lui fit un signe pour lui rappeler le véritable objet de sa visite : sa piqûre quotidienne de cacodylate.

Mais, à ce moment, Manuel Roy, s'adressant à Rumelles, déclara sans ambages :

— Ce qui est grave, c'est que, si, malgré tout, les choses se gâtaient, la France n'est pas prête. Si nous disposions aujourd'hui d'une force armée indiscutable... écrasante...

— Pas prête? Qui a dit ça? — protesta le diplomate, en se redressant.

— Hé, mais, je crois que les révélations de Humbert au Sénat, il y a trois semaines, étaient assez précises!

— Allons, allons, — s'écria Rumelles, en haussant les épaules, — les faits que M. le sénateur Humbert a « révélés » comme vous dites, étaient connus de tout le monde, et n'ont nullement l'importance qu'on a voulu leur prêter, dans une certaine presse. N'ayez pas la candeur de croire que le pioupiou français est condamné à

partir en campagne nu-pieds, comme un soldat de l'an II!

— Mais je ne pense pas seulement aux godillots... L'artillerie lourde, par exemple...

— Savez-vous que beaucoup de spécialistes, et parmi les plus autorisés, contestent absolument l'utilité de ces pièces à longue portée, dont s'est entichée l'armée allemande? C'est comme ces mitrailleuses, dont ils ont alourdi la marche de leurs fantassins...

— Comment est-ce fait, une mitrailleuse? — interrompit Antoine.

Rumelles se mit à rire :

— C'est quelque chose qui tient le milieu entre le flingot et la machine infernale qu'avait fabriquée Fieschi, vous savez, celui qui a si bien raté le roi Louis-Philippe... Ce sont des engins terribles, *en théorie*, dans les stands de tir. Mais dans la pratique! Il paraît que ça s'enraye au moindre grain de sable...

Il reprit, plus sérieusement, se tournant vers Roy :

— Au dire des spécialistes, ce qui importe, c'est l'artillerie de campagne. Eh bien, la nôtre est très supérieure à celle des Allemands. Nous avons plus de canons 75 qu'ils n'ont de 77, et notre 75 n'est pas à comparer à leur 77... Rassurez-vous, jeune homme... La vérité, c'est que, depuis trois ans, la France a fait un effort considérable. Tous les problèmes de concentration, d'utilisation de voies ferrées, d'approvisionnement, sont aujourd'hui résolus. S'il fallait faire la guerre, croyez-moi, la France serait en excellente posture. Et nos alliés le savent bien!

— C'est bien ça qui est dangereux! — marmonna Studler.

Rumelles leva impertinemment les sourcils, comme si la pensée du Calife lui paraissait incompréhensible.

Ce fut Jacques qui insista:

— Mieux vaudrait peut-être pour nous, en effet, que la Russie n'ait pas, en ce moment, une si flatteuse confiance en l'armée française!

Fidèle à ses résolutions, il avait, jusqu'ici, écouté en silence. Mais il rongeait son frein. La question capitale, à ses yeux : l'opposition des forces prolétariennes contre la guerre, n'avait même pas été effleurée. Il se tâta rapidement, s'assura qu'il

était assez maître de lui pour adopter, à son tour, ce ton détaché, spéculatif, qui semblait de règle ici; puis il se tourna vers le diplomate :

— Vous passiez en revue, tout à l'heure, les raisons d'avoir confiance, — commença-t-il d'une voix mesurée. — Ne pensez-vous pas qu'il convienne de compter, parmi les principales chances de paix, la résistance des partis pacifistes? (Son regard glissa sur le visage d'Antoine, y cueillit au passage une nuance d'inquiétude, et revint se poser sur Rumelles.) Il y a tout de même, à l'heure actuelle, en Europe, dix ou douze millions d'internationalistes convaincus, bien décidés, si la menace s'aggravait, à empêcher leurs gouvernements de céder aux tentations de guerre!

Rumelles avait écouté, sans un geste. Il considérait Jacques avec attention.

— Je n'attache peut-être pas tout à fait la même importance que vous à ces manifestations populacières, — prononça-t-il enfin, avec un calme qui ne dissimulait qu'à demi des sous-entendus ironiques. — Notez, d'ailleurs, que les mouvements d'enthousiasme patriotique sont, dans toutes les capitales, beaucoup plus nombreux et plus imposants que les protestations de quelques récalcitrants... Hier soir, à Berlin, un million de manifestants a parcouru la ville, conspué l'ambassade russe, chanté la *Wacht am Rheim* sous les fenêtres du château royal, et couvert de fleurs la statue de Bismarck!... Ce n'est pas que je songe à nier l'existence de quelques mouvements d'opposition : mais leur action est purement négative.

— Négative? — s'écria Studler. — Jamais encore menace de guerre n'a soulevé, dans les masses, pareille impopularité!

— Qu'entendez-vous par *négative*? — demanda Jacques, posément.

— Mon Dieu, — répliqua Rumelles, en faisant mine de chercher ses mots, — j'entends par là que ces partis dont vous parlez, hostiles à toute perspective de guerre, ne sont ni assez nombreux, ni assez disciplinés, ni assez unis internationalement, pour constituer, en Europe, une force avec laquelle il faille compter...

— Douze millions! — répéta Jacques.

— Douze millions peut-être, mais dont la plupart sont des adhérents, de simples cotisants, ne vous y trompez pas... Combien de militants réels, actifs? Et parmi ces militants, il en est encore un grand nombre qui ne sont pas insensibles aux réactions patriotiques... Dans certains pays, ces partis révolutionnaires sont peut-être capables de dresser quelques obstacles contre l'autorité de leurs gouvernements; mais ce sont des obstacles théoriques; et, en tous cas, provisoires : car ce genre d'opposition ne peut s'exercer qu'autant qu'elle est tolérée par le pouvoir. Si les circonstances s'aggravaient, il suffirait à chaque gouvernement de serrer un peu la vis du libéralisme, sans même recourir à l'état de siège, pour être aussitôt délivré de ces perturbateurs... Non... Nulle part encore l'Internationale ne représente une force susceptible de contrecarrer effectivement les actes d'un gouvernement. Et ce n'est pas en pleine période de crise que les extrémistes pourraient improviser un parti sérieux de résistance. — Il sourit. — C'est trop tard... Pour cette fois...

— A moins, — riposta Jacques, — que ces forces de résistance, assoupies en temps de sécurité, ne s'exaspèrent sous la pression du danger, et ne deviennent tout à coup invincibles!... En ce moment, croyez-vous que la violence des grèves russes ne paralyse pas le Gouvernement du Tsar?

— Erreur, — dit froidement Rumelles. — Permettez-moi de vous dire que vous retardez d'environ vingt-quatre heures... Les dernières dépêches sont heureusement formelles : l'agitation révolutionnaire de Pétersbourg est réprimée. Cruellement, mais dé-fi-ni-tivement.

Il sourit encore, comme pour s'excuser d'avoir si constamment raison; puis, tournant les yeux vers Antoine, il souleva ostensiblement la montre fixée à son poignet.

— Cher ami... L'heure, malheureusement, me presse...

— Je suis à vous, — fit Antoine, en se levant. Il redoutait les réactions de Jacques et n'était pas fâché de clore au plus tôt ce périlleux débat.

Tandis que Rumelles prenait congé de tous avec une politesse appliquée, Antoine s'approcha de son frère :

— Comment le trouves-tu?

Jacques se contenta de remarquer, en souriant :

— Ce qu'il a le physique de son personnage!...

Antoine semblait penser à d'autres choses, qu'il hésitait à dire. Il s'assura, d'un bref coup d'œil, que personne ne pouvait l'entendre, et, baissant la voix, sur un ton faussement désinvolte, il dit brusquement :

— A propos... Toi, en cas de guerre?... Tu as été ajourné, n'est-ce pas? Mais si... si on mobilisait?

Jacques le dévisagea un instant, avant de répondre :

— Je ne me laisserai jamais mobiliser!

Antoine, par contenance, regardait du côté de Rumelles. Il n'avait pas eu l'air d'entendre.

Les deux frères s'éloignèrent l'un de l'autre, sans ajouter un mot.

— Merveilleuses, vos piqûres, — déclara Rumelles, dès qu'ils furent seuls. — Je me sens déjà sensiblement mieux. Je me lève sans trop d'effort, j'ai meilleur appétit...

— Pas de fièvre, le soir? Pas de vertiges?

— Non.

— Nous allons pouvoir augmenter la dose.

La pièce où ils entraient, attenante au cabinet de consultation, était revêtue de faïence blanche; le centre était occupé par un lit opératoire, sur lequel, docilement, Rumelles s'étendit, après s'être à demi dévêtu.

Antoine, le dos tourné, debout près de l'autoclave, préparait son dosage.

— Ce que vous dites est, somme toute, assez rassurant, — émit-il, songeur.

Rumelles tourna les yeux vers lui, se demandant s'il parlait médecine ou politique.

— Alors, — continua Antoine, — pourquoi laisse-t-on la presse insister d'une manière aussi tendancieuse sur la duplicité de l'Allemagne et ses arrière-pensées provocatrices?

— On ne la « laisse » pas : on l'y encourage! Il faut bien préparer l'opinion à toute éventualité...

Le ton était grave. Antoine fit demi-tour. Le visage de Rumelles avait perdu son assurance avantageuse. Il dodelinait la tête, le regard fixe et absent.

— Préparer l'opinion? — dit Antoine. — L'opinion ne

consentira jamais à admettre que les intérêts de la Serbie puissent nous entraîner dans des complications sérieuses!

— L'opinion? — fit Rumelles, avec une moue d'homme entendu. — Mon cher, avec un peu de poigne et un filtrage judicieux des informations, il nous faut trois jours pour provoquer un revirement d'opinion, *en n'importe quel sens!...* D'ailleurs la majorité des Français s'est toujours montrée flattée par l'alliance franco-russe. Il serait facile, une fois de plus, de faire vibrer cette corde-là.

— Savoir! — objecta Antoine en s'approchant.

Avec un tampon imbibé d'éther, il nettoya la place de la piqûre, et, d'un mouvement preste, piqua profondément dans le muscle. Il se tut, surveillant la seringue, où le niveau du liquide baissait rapidement. Puis il retira l'aiguille.

— Les Français, — reprit-il, — ont accueilli avec enthousiasme l'alliance franco-russe; mais c'est la première fois qu'ils ont l'occasion de se demander à quoi ça les engage... Restez allongé une minute... Qu'est-ce qu'il y a dans nos traités avec la Russie? Personne n'en sait rien.

La question était indirecte. Rumelles y répondit de bonne grâce :

— Je ne suis pas dans les secrets des dieux, — dit-il, en se soulevant sur un coude. — Je sais... ce qu'on sait dans les coulisses ministérielles. Il y a eu deux accords préliminaires, en 1891 et en 1892; puis un vrai traité d'alliance, que Casimir Périer a signé en 1894. Je n'en connais pas tout le texte, mais — et ce n'est pas un secret d'État, — la France et la Russie se sont promis le secours militaire, *au cas où l'une d'elles se trouverait menacée par l'Allemagne.* Depuis, il y a eu Delcassé. Il y a eu Poincaré, et ses voyages en Russie. Tout cela, évidemment, n'a fait que préciser et renforcer nos engagements.

— Eh bien, — observa Antoine, — si la Russie intervenait aujourd'hui, contre la politique germanique, c'est elle qui menacerait l'Allemagne; et alors, aux termes du traité, nous ne serions pas obligés...

Rumelles eut un demi-sourire, grimaçant et vite dissipé.

— C'est plus compliqué que ça, mon cher... Supposons que la Russie, protectrice attitrée des Slaves du Sud, rompe demain avec l'Autriche, et qu'elle mobilise pour défendre la

Serbie. L'Allemagne, tenue, par son traité de 1879 avec l'Autriche, est nécessairement amenée à mobiliser contre la Russie... Vous suivez le carambolage? D'après le traité austro-germain, l'intervention allemande est obligatoire. Or, cette intervention forcerait la France à tenir les engagements qu'elle a pris envers la Russie... et à mobiliser immédiatement contre l'Allemagne... C'est automatique...

Antoine ne put contenir un mouvement d'irritation :

— De telle façon que cette coûteuse amitié franco-russe, par laquelle nos diplomates se sont vantés d'acheter une assurance de sécurité, se trouve être aujourd'hui exactement le contraire d'une garantie de paix?

— Les diplomates ont bon dos... Pensez à ce qu'était, en 1890, la situation de la France en Europe. Nos diplomates avaient-ils tort de préférer doter leur pays d'une arme à double tranchant, plutôt que de le laisser désarmé?

L'argument parut spécieux à Antoine; mais il ne trouva rien à y répondre : il connaissait mal l'histoire contemporaine. Tout cela, d'ailleurs, n'avait qu'un intérêt rétrospectif.

— Quoi qu'il en soit, — reprit-il, — à l'heure présente, si je vous comprends bien, c'est uniquement de la Russie que notre sort dépend? Ou, plus exactement — ajouta-t-il après une seconde d'indécision, — tout dépend *de notre fidélité* au pacte franco-russe?

Rumelles eut encore un bref sourire crispé :

— Ça, mon cher, ne comptez pas que nous puissions nous dérober à nos engagements. C'est M. Berthelot, en ce moment, qui dirige notre politique extérieure. Tant qu'il sera à son poste, et tant qu'il aura M. Poincaré derrière lui, soyez sûr que la fidélité à nos alliances ne pourra jamais être mise en question. — Il hésita : — On l'a bien vu, paraît-il, à ce Conseil des ministres qui a suivi l'inqualifiable proposition de M. de Schoen...

— Alors, — s'écria Antoine avec agacement, — s'il n'y a aucune chance de nous libérer de la tutelle russe, il faut contraindre la Russie à rester neutre!

— Le moyen? — Rumelles fixait sur Antoine son regard bleu. Il murmura : — Et qui nous dit qu'il n'est pas trop tard?... En Russie, le parti militaire est très fort, — reprit-il,

après un silence. — Les défaites de la guerre russo-japonaise ont laissé dans l'état-major russe un amer besoin de revanche; et ils n'ont jamais encaissé le camouflet que leur a infligé l'Autriche en annexant la Bosnie-Herzégovine. Des gens comme Iswolsky — lequel, entre parenthèses, doit arriver ce soir à Paris — ne cachent guère qu'ils désirent une guerre européenne, pour porter les frontières russes jusqu'à Constantinople. Ils voudraient bien retarder la guerre jusqu'à la mort de François-Joseph, et si possible, jusqu'en 1917; mais, ma foi, si l'occasion se présente avant...

Il parlait vite, le souffle court, l'air abattu tout à coup. Un pli soucieux barrait les sourcils. Il semblait avoir laissé glisser le masque.

— Oui, mon cher, franchement, je commence à désespérer... Tout à l'heure, devant vos amis, j'étais bien obligé de plastronner. Mais la vérité est que ça va mal. Si mal que le ministre des Affaires étrangères renonce à accompagner le Président en Danemark, et qu'il revient en France par les voies les plus rapides... Les dépêches de midi ont été mauvaises. L'Allemagne, au lieu d'adhérer avec empressement aux propositions de sir Edward Grey, tergiverse, ergote, et semble faire tout ce qu'il faut pour torpiller la réunion d'arbitrage. Souhaite-t-elle vraiment d'envenimer les choses? Ou plutôt repousse-t-elle l'idée d'une conférence à quatre, parce qu'elle sait, d'avance, étant donné la tension des rapports austro-italiens, qu'à ce tribunal l'Autriche serait infailliblement condamnée par trois voix contre une?... C'est l'hypothèse la plus plausible... Mais, pendant ce temps-là, les événements se précipitent... On prend déjà, partout, des mesures militaires...

— Des mesures militaires?

— C'est fatal : tous les États songent naturellement à une mobilisation possible; et, à tout hasard, ils s'y préparent... En Belgique, il y a eu, aujourd'hui même, sous la présidence de M. de Brocqueville, un conseil extraordinaire qui a toutes les apparences d'un conseil de guerre préventif : on projette le rappel de trois classes, pour pouvoir mettre cent mille hommes de plus en ligne... Chez nous, c'est la même chose : il y a eu, ce matin, au Quai d'Orsay, un Conseil de cabinet, où l'on a dû, *par précaution*, envisager des préparatifs de

guerre... A Toulon, à Brest, la flotte est consignée dans les ports. Ordre a été télégraphié au Maroc d'embarquer sans délai cinquante bataillons de troupes noires, à destination de la France. Et cætera... Tous les gouvernements s'engagent ensemble sur cette voie; et c'est ainsi que, peu à peu, la situation s'aggrave d'elle-même. Il n'y a pas un technicien d'état-major qui ne sache que, lorsqu'on a mis en branle ce diabolique engrenage qu'est une mobilisation nationale, il devient matériellement impossible de ralentir la préparation et d'attendre! Alors, le gouvernement le plus pacifique se trouve placé devant ce dilemme : déclencher la guerre, pour la seule raison qu'il l'a préparée. Ou bien...

— Ou bien donner des contre-ordres, faire machine en arrière, arrêter la préparation!

— En effet. Mais, dans ce cas-là, il faut être absolument certain de ne plus avoir besoin de mobiliser, avant de longs mois...

— Parce que?

— Parce que, et ceci est encore un axiome indiscuté par les techniciens, un arrêt net brise tous les rouages de ce mécanisme compliqué, et les rend pour longtemps inutilisables. Or, quel gouvernement, à l'heure actuelle, peut avoir la certitude qu'il n'aura pas besoin de mobiliser bientôt?

Antoine se taisait. Il considérait Rumelles avec émotion. Il murmura enfin :

— C'est effarant....

— Ce qui est effarant, mon cher, c'est que, sous toutes ces apparences, il n'y a peut-être qu'un jeu! En ce moment, ce qui se passe en Europe, ce n'est peut-être pas autre chose qu'une monumentale partie de poker, où chacun cherche à gagner par intimidation! Pendant que l'Autriche étranglera en douce la perfide Serbie, sa partenaire, l'Allemagne, prend des mines menaçantes, — sans autre but, peut-être, que de paralyser l'action russe et l'intervention conciliatrice des puissances... Comme au poker : ceux qui *blufferont* le mieux, le plus longtemps, gagneront... Seulement, comme au poker, personne ne connaît les cartes du voisin. Personne ne sait quelle part de finasserie, et quelle part de volonté agressive, il y a, présentement, dans l'attitude de l'Allemagne, dans l'attitude de la

Russie... Jusqu'à présent, les Russes ont toujours cédé devant les audaces germaniques. Alors, évidemment, l'Allemagne et l'Autriche se croient en droit de penser : « Pour peu que nous paraissions décidées à tout, la Russie capitulera encore ». Oui... Mais il est possible aussi, et justement parce que la Russie a toujours dû capituler, que, cette fois, elle jette pour de bon son épée dans le jeu...

— Effarant... — répéta Antoine.

D'un geste découragé, il posa dans le plateau de l'autoclave la seringue qu'il avait gardée à la main, et fit quelques pas jusqu'à la fenêtre. En entendant Rumelles tracer ce tableau de la politique européenne, il éprouvait l'angoisse du passager qui découvrirait soudain, au milieu d'une tempête, que tous les officiers du bord ont perdu la raison.

Il y eut un silence.

Rumelles s'était levé. Il rajustait ses bretelles. Machinalement, il jeta un coup d'œil autour de lui, comme pour s'assurer qu'on ne pouvait l'entendre, et, s'approchant d'Antoine :

— Écoutez, Thibault, — fit-il, en baissant la voix. — Je ne devrais pas divulguer ces choses-là : mais, vous, un médecin, vous savez garder un secret, n'est-ce pas?

Il regardait Antoine au visage. Celui-ci inclina silencieusement la tête.

— Eh bien... ce qui se passe en Russie est incroyable! Son Excellence M. Sazonov nous a, en quelque sorte, signifié que son gouvernement repousserait par avance toute action modératrice!... Et, en effet, nous avons reçu, tout à l'heure, de Pétersbourg, des nouvelles extrêmement graves : l'intention de la Russie ne paraît plus douteuse : elle ne cédera pas! Elle est déjà en pleine mobilisation! Les manœuvres annuelles ont été interrompues; les troupes ont rejoint daredare leurs garnisons; le corps d'armée de Kiev est déjà mobilisé; cinq autres corps vont l'être demain!... C'est hier, le 25, ou avant-hier peut-être même, au cours d'un Conseil de guerre, que l'État-major aurait arraché au Tsar l'ordre écrit de préparer, en hâte, « à titre préservatif », un coup de force contre l'Autriche... L'Allemagne doit le savoir aussi, et cela suffit de reste à expliquer son attitude! Elle mobilise, sans doute, secrètement, et n'a, hélas, que trop raison de se

hâter... Et nous? Que faire? Dénoncer la Russie, notre seule alliée? Pour démoraliser l'opinion de notre pays, à la veille du jour où peut-être nous allons avoir besoin de toutes nos forces, de tout notre élan national? Dénoncer la Russie? Pour nous isoler de l'Angleterre? Pour que l'opinion anglaise, indignée, se détourne du groupe franco-russe, et oblige son gouvernement à se prononcer en faveur des Germaniques?..

Deux coups discrets, frappés à la porte, l'interrompirent; et la voix de Léon s'éleva, du couloir :

— *On* re-demande monsieur au téléphone...

Antoine fit un geste d'impatience.

— Dites que je suis... Non, — cria-t-il, — j'y vais! — Et, s'adressant à Rumelles : — Vous permettez?

— Faites, mon cher. D'ailleurs, il est affreusement tard, je me sauve... Au revoir...

. . . . . .

. . . . . .

Quatre jours plus tard, le jeudi 30, vers trois heures, Antoine grimpait les escaliers du Quai d'Orsay, pour aller faire à Rumelles sa piqûre. Depuis l'avant-veille, particulièrement depuis le retour du ministre, le diplomate, sur les dents jour et nuit, avait dû renoncer à venir rue de l'Université; et, comme son organisme surmené avait plus que jamais besoin de ce coup de fouet quotidien, il avait été convenu qu'Antoine viendrait régulièrement au ministère. Celui-ci s'était prêté de bonne grâce à ce dérangement : les vingt minutes qu'il passait dans le bureau de Rumelles, le tenaient journellement au courant des fluctuations diplomatiques, et il croyait être ainsi, par un heureux hasard, l'un des quelques hommes les mieux renseignés de Paris.

Plusieurs personnes attendaient audience dans la galerie et dans le petit salon voisin. Mais l'huissier connaissait le docteur, et l'introduisit par une porte de service.

— Eh bien, — dit Antoine, en tirant de sa poche le numéro de *Paris-Midi*, qui annonçait que, à la suite d'un conseil de

guerre tenu dans la nuit à l'Élysée, la mobilisation était imminente. — Tout se précipite!

— Tst!... — fit Rumelles, en se levant, les sourcils froncés. — Détruisez-moi ça bien vite... Nous avons démenti aussitôt! Le Gouvernement exercera des poursuites contre ce canard effronté. Pour l'instant, la police a saisi tout ce qui restait de l'édition.

— Alors, c'est faux? — demanda Antoine, déjà rassuré.

— N... non!

Antoine, qui installait sa trousse sur un coin du bureau, leva la tête et considéra en silence Rumelles, qui, lentement, l'air harassé, se déshabillait :

— Il est bien exact que nous avons eu, cette nuit, une terrible alerte... — Le timbre de sa voix, assourdi par la fatigue, parut changé à Antoine. — A quatre heures du matin, nous étions tous debout, et nous n'en menions pas large... Le ministre de la Guerre, et celui de la Marine étaient mandés d'urgence à l'Élysée, où se trouvait déjà le Président du Conseil; là, pendant deux heures, on a réellement envisagé... les mesures extrêmes.

— Et... on ne les a pas prises?

— Finalement non. Pas encore... Depuis ce matin, la consigne est même d'annoncer une légère détente. L'Allemagne a pris la peine de nous prévenir officiellement qu'elle ne mobilisait pas; au contraire, elle « cause » activement avec Vienne et avec Pétersbourg. Il nous est donc difficile, pour l'instant, de prendre des initiatives qui risqueraient...

— Mais, c'est bon signe, ce geste allemand!

Rumelles l'arrêta d'un regard :

— Une feinte, mon cher! Rien de plus qu'une feinte! Un geste de modération, pour essayer, si possible, de gagner l'Italie à la cause des Empires centraux. Un geste qui, en fait, ne peut avoir aucune conséquence : l'Allemagne sait bien, et nous aussi, que l'Autriche ne *peut* plus, que la Russie ne *veut* plus reculer!

— C'est effarant, ce que vous dites là!...

— Ni l'Autriche, ni la Russie... *Ni les autres*, d'ailleurs... Car c'est ça, mon cher, qui rend la situation diabolique : presque partout au sein des Gouvernements, il y a encore des volon-

tés de paix; mais, partout aussi, maintenant, il y a des volontés de guerre... Acculé, par la force des choses, devant l'hypothèse menaçante, il n'y a plus un seul gouvernement qui ne se dise : « Après tout, c'est une partie à jouer, et peut-être une belle occasion à saisir. » Mais oui! Vous savez bien que chaque nation d'Europe a, depuis toujours, en réserve, quelque but à atteindre, quelque bénéfice à tirer d'une guerre dans laquelle elle serait entraînée...

— Même chez nous?

— Chez nous, les plus pacifiques de nos dirigeants se disent déjà : « Qui sait? Voilà peut-être le cas d'en finir avec l'Allemagne... et de reprendre l'Alsace-Lorraine. » L'Allemagne pense à rompre son encerclement; l'Angleterre, à anéantir la marine germanique, et à chiper aux Allemands leur commerce et leurs colonies. Et quant à la Russie, nous ne savons que trop à quoi elle pense!... Chacun, au delà de la catastrophe qu'il voudrait encore éviter, aperçoit néanmoins déjà le profit qu'il pourrait peut-être réaliser, si elle se produisait... malgré lui... »

Rumelles s'exprimait sur un ton bas et monocorde. Il semblait excédé de parler, et trop fatigué pour avoir la force de se taire.

— Alors? — fit Antoine. Il avait une telle horreur de l'attente et de l'incertitude, qu'il eût presque préféré savoir que la guerre était déclarée et qu'il n'y avait plus qu'à partir.

— Et puis.... — commença Rumelles, sans répondre. Il se tut, passa lentement ses doigts dans sa crinière bouclée, et garda son front pressé entre ses mains.

A force de discourir sur toutes ces questions, et de les entendre développer, depuis quinze jours, du matin au soir, il ne paraissait plus avoir bien conscience de la gravité des événements qu'il annonçait. Debout, les yeux baissés, les mains aux tempes, il souriait. Les pans de sa chemise flottaient sur ses cuisses, qui étaient grasses, blanches et duvetées de blond. Son sourire ne s'adressait pas à Antoine. C'était un sourire vague, grimaçant, presque niais. Les traces du plus manifeste épuisement se lisaient sur son masque bouffi, sur son front ridé, terreux, où la sueur collait des frisures grises. Il avait passé les deux dernières nuits au Ministère.

Il était plus que las : les secousses de cette semaine dramatique avaient usé, détruit, épuisé ses forces, comme celles du poisson qu'on a longtemps traîné en zigzag, sous l'eau. Grâce aux piqûres, (et aux tablettes de kola qu'il croquait toutes les deux heures, malgré la défense d'Antoine), il parvenait à donner son effort quotidien, mais dans un état voisin du somnambulisme. La mécanique remontée fonctionnait encore, mais il avait l'impression que quelque organe essentiel avait dû se rompre : la machine marchait maintenant toute seule et trop vite; elle n'obéissait plus.

Il faisait pitié. Cependant Antoine voulait savoir; il répéta :

— Et puis?

Rumelles tressaillit. Il releva le front, sans retirer ses mains. Il se sentait la tête bourdonnante et fragile, prête à se fêler au moindre choc. Non, cela ne pourrait pas durer, quelque chose finirait par éclater là dedans... A ce moment, il eût donné tout au monde, sacrifié sa carrière, ses ambitions, pour une demi-journée d'isolement, de repos total, n'importe où, fût-ce dans une cellule de prison...

Cependant il reprit, baissant davantage la voix :

— Et puis *nous savons* que Berlin a prévenu Pétersbourg qu'à la moindre aggravation de la mobilisation russe, l'Allemagne décréterait immédiatement sa mobilisation. Une sorte d'ultimatum!

— Mais qu'est-ce qui empêche la Russie d'arrêter sa mobilisation? — s'écria Antoine. — N'annonçait-on pas, hier, que le Tsar proposait un arbitrage de la Cour de la Haye?

— Exact : *seulement*, mon cher, le fait est là : en Russie, tout en parlant d'arbitrage, on poursuit obstinément la mobilisation — prononça Rumelles, avec une sorte d'indifférence. — Son Excellence M. Sazonov nous l'a fait savoir hier, dans la soirée. M. Viviani, qui, lui, plus sincèrement, je crois, que beaucoup d'autres, désire éviter la guerre, est atterré. Si l'ukase de mobilisation, de mobilisation *générale*, était officiellement lancé ce soir à Pétersbourg, ça n'étonnerait aucun de nous... C'est ça qui a motivé le conseil de guerre de cette nuit... Et c'est en effet beaucoup plus important qu'une proposition d'arbitrage à la Haye! Ou même que les lettres « fraternelles » qui s'échangent, paraît-il, d'heure en heure,

entre le Kaiser et son cousin le Tsar!... Pourquoi, en Russie, cette obstination provocatrice? Est-ce parce que M. Poincaré a toujours répété, prudemment, que l'appui militaire français ne serait acquis à la Russie que si l'Allemagne intervenait militairement? On se le demande... On dirait presque que Pétersbourg veut forcer Berlin à faire le geste agressif qui obligerait la France à tenir ses engagements d'alliée!... Ah, la duplicité slave!...

Rumelles se tut. Il regardait ses genoux, avec attention, et se palpait les jambes. Hésitait-il à parler davantage? Antoine ne le pensait pas; il avait l'impression, aujourd'hui, que le diplomate n'était plus bien en état de mesurer ce qu'il pouvait dire et ce qu'il aurait dû taire.

— M. Poincaré a été très fort, — reprit-il, sans redresser la tête. — Très fort... Jugez-en : notre ambassadeur à Pétersbourg a reçu, cette nuit même, l'ordre télégraphique de désapprouver catégoriquement la mobilisation russe, au nom de son gouvernement.

— A la bonne heure, — fit Antoine, naïvement. — Je n'ai jamais été de ceux qui croient que Poincaré consentirait à la guerre.

Rumelles ne répondit pas tout de suite.

— M. Poincaré tient surtout à mettre notre responsabilité à couvert, — murmura-t-il, avec un petit rictus imprévu. — Maintenant, voyez-vous, *quoi qu'il advienne*, ce télégramme est là : tardif ou non, il restera dans les archives, il fera foi de notre volonté de paix... L'honneur français est sauf... Il était temps... C'est très fort.

Il prit le récepteur téléphonique dont la sonnerie sourde venait de se faire entendre.

— Impossible... Dites-lui que je ne peux recevoir aucun journaliste... Non, même pas lui!

Antoine réfléchissait :

— Mais si la France voulait, encore maintenant, arrêter à coup sûr la mobilisation russe, est-ce qu'elle n'aurait pas un moyen beaucoup plus efficace qu'une désapprobation officielle? D'après ce que vous m'expliquiez l'autre jour, si la Russie mobilise *avant* l'Allemagne, nos traités ne nous obligent pas à prêter notre appui aux Russes. Eh bien, ne suffirait-il

pas de rappeler ça, sur un certain ton, à votre Sazonov, pour lui faire ralentir ses préparatifs?

Rumelles haussa gentiment les épaules, comme devant les bavardages d'un gamin.

— Mon cher, les traités franco-russes d'autrefois, qu'est-ce qu'il en reste? L'Histoire dira si je me trompe : mais j'ai bien le sentiment que dans ces deux dernières années, et surtout dans ces dernières semaines, par le jeu subtil de l'éternelle duplicité slave, et peut-être aussi par l'imprudence généreuse de nos gouvernants, notre alliance avec la Russie a été renouvelée *sans condition*... Et que la France est liée, d'avance, à toute action militaire de son alliée... Et que ce n'est pas l'œuvre de notre Ministère des Affaires étrangères... — ajouta-t-il, à mi-voix.

— Viviani et Poincaré sont pourtant d'accord...

— Peuh, — fit Rumelles. — D'accord, oui, évidemment... Avec cette différence que M. Viviani a toujours résisté aux influences des militaires... Vous savez qu'avant d'être Président du Conseil, il était de ceux qui avaient voté contre les trois ans... Hier encore, quand il a débarqué, il avait l'air de croire fermement que tout devait, que tout pouvait s'arranger. Qu'est-ce qu'il en pense, maintenant? Cette nuit, après le grand Conseil, il était méconnaissable, il faisait peine à voir... Si nous mobilisons, je ne serais pas surpris qu'il démissionne...

Tout en parlant, il avait gagné, d'un pas traînard, le canapé, et s'y était allongé, sur le côté, le nez dans les coussins.

— Aujourd'hui, — reprit-il, sur le même ton doctoral, — je crois, mon cher, que c'est la cuisse droite, n'est-ce pas?

Antoine s'approcha pour faire la piqûre.

Il y eut un minute de silence.

— Au début, — marmonna Rumelles, d'une voix que les coussins assourdissaient, — c'est l'Autriche qui, systématiquement, semblait saboter tous les efforts qu'on tentait pour sauvegarder la paix. Aujourd'hui, c'est la Russie... — Il se leva et commença à se rhabiller. — Ainsi, c'est elle qui vient, par son intransigeance, de neutraliser le nouvel effort de médiation anglaise. On avait sérieusement travaillé à Londres, hier, et on avait amorcé quelque chose : l'Angleterre proposait d'accepter provisoirement l'occupation de Belgrade comme

un fait, comme un simple gage pris par l'Autriche; mais d'exiger, en retour, que l'Autriche stipule ouvertement ses intentions. C'était, à tout le moins, un point de départ pour commencer des négociations. Seulement, il y fallait l'assentiment unanime des puissances. Or la Russie a carrément refusé le sien : en exigeant, comme condition absolue, l'arrêt officiel des hostilités en Serbie et l'évacuation de Belgrade par les troupes autrichiennes. Ce qui, en l'état actuel, était vraiment demander à l'Autriche une reculade inacceptable! Et tout est cassé, de nouveau... Non, non, mon cher, inutile de se leurrer. La Russie obéit à une décision irrévocable. Elle ne veut plus rien entendre, elle ne veut plus renoncer à cette guerre qu'elle espère avantageuse; et elle nous entraînera tous dans la danse... Nous n'y échapperons pas!

Il avait remis son veston. Il se dirigea machinalement vers la cheminée, pour vérifier dans la glace le nœud de sa cravate. Mais, à mi-chemin, il se retourna :

— Et croyez-vous seulement que personne de nous sache réellement la vérité? Il y a beaucoup plus de fausses nouvelles que de vraies... Comment s'y reconnaître? Songez, mon cher, que, depuis quinze jours, partout, dans tous les bureaux des ministères des Affaires étrangères et des chefs d'état-major, le téléphone tinte sans arrêt, exigeant des réponses immédiates, sans laisser aux responsables surmenés le temps de la méditation ni de l'étude! Songez que, dans tous les pays, sur les tables des chanceliers, des ministres, des chefs d'État, s'accumulent, d'heure en heure, des télégrammes chiffrés, qui dénoncent les intentions cachées des nations voisines! C'est un cliquetis de nouvelles, d'affirmations contradictoires, toutes plus graves, plus urgentes les unes que les autres! Comment y voir clair dans cet imbroglio infernal? Tel renseignement, ultra-confidentiel, communiqué par nos services secrets, nous révèle un danger imprévu immédiat, qui peut encore être conjuré par une riposte rapide. Impossible de vérifier. Si nous nous décidons pour la riposte, et que la nouvelle soit fausse, notre initiative aura aggravé la situation, provoqué peut-être un geste décisif de l'adversaire, compromis des négociations qui allaient aboutir. Mais si nous ne ripostons pas, et que le danger soit réel? Demain, il sera trop tard pour agir... Littéralement,

l'Europe titube, comme une femme ivre, sous cette avalanche de nouvelles, à moitié vraies, à moitié fausses...

Il allait et venait à travers la pièce, rajustant son col d'une main maladroite, et titubant presque, lui aussi, comme l'Europe, sous la confusion de ses idées.

— Pauvres chancelleries! — grommela-t-il. — Tout le monde leur jette la pierre... Elles seules pourtant pouvaient sauver la paix. Et elles y seraient parvenues, peut-être, si elles avaient pu consacrer tout leur effort au fond du débat; mais leurs principales forces s'usent à ménager l'amour-propre des hommes, et des nations! C'est pitoyable, mon cher...

Il s'arrêta près d'Antoine, qui refermait sa trousse, en silence.

— Et puis, — reprit-il, comme s'il ne pouvait plus s'empêcher de penser tout haut, — les diplomates, les hommes de gouvernement ne sont plus les seuls, aujourd'hui, à décider. Ici, au Quai, depuis quelques jours, nous avons tous l'impression que déjà l'heure de la politique et de la diplomatie est passée... Il y a, maintenant, dans chaque pays, des gens qui ont pris la parole : ce sont les militaires... Ils sont les plus forts : ils parlent au nom de la sécurité nationale; et tous les pouvoirs civils capitulent là devant... Oui, même dans les pays les moins belliqueux, le pouvoir réel est déjà aux mains de l'état-major... Et quand on en est là, mon cher, quand on en est là... — Il fit un geste vague. De nouveau, le sourire, grimaçant et niais, flotta sur ses lèvres.

Le téléphone sonna.

Pendant quelques secondes, il regarda fixement l'appareil.

— Un engrenage diabolique, — murmura-t-il sans lever les yeux. — Un engrenage qui semble s'être embrayé tout seul... Nous roulons à l'abîme, comme un train dont les freins étaient mal bloqués, et qui dévale une pente, emporté par son propre poids, à une vitesse qui s'accélère de minute en minute... qui est devenue vertigineuse... Les choses ont l'air *d'avoir échappé*... d'aller, d'aller toutes seules... sans qu'on les dirige, sans que personne les veuille... Personne... Ni les ministres, ni les rois... Personne qu'on puisse nommer... Nous avons tous l'impression d'être débordés, d'être dépossédés, d'être désarmés... ... d'être *joués*... Sans avoir comment, ni par qui...

Chacun fait ce qu'il a dit qu'il ne ferait pas; ce que, la veille, il ne voulait absolument pas faire... Comme si tous les responsables étaient devenus des jouets... je ne sais pas... les jouets de forces, de puissances occultes qui mèneraient la partie de très haut, de très loin...

Il avait posé la main sur le téléphone, qu'il continuait à regarder d'un œil vague. Enfin, il se redressa.

Et avant de prendre le récepteur, il fit vers Antoine un signe amical :

— A demain, mon cher... Excusez-moi, je ne vous reconduis pas.

. . . . . .

ROGER MARTIN DU GARD

J'ACCUSE MOSCOU...

ÉPIGRAPHE

Citoyens,

Je réponds à l'appel des soixante mille électeurs, qui m'ont spontanément honoré de leurs suffrages aux élections de la Seine. Je me présente à votre libre choix.

Dans la situation politique, telle qu'elle est, on me demande toute ma pensée. La voici :

Deux Républiques sont possibles.

L'une abattra le drapeau tricolore sous le drapeau rouge; fera banqueroute; ruinera les riches sans enrichir les pauvres; anéantira le crédit, qui est la fortune de tous, et le travail, qui est le pain de chacun; abolira la propriété et la famille; promènera ses têtes sur des piques; remplira les prisons par le soupçon et les videra par le massacre; mettra l'Europe en feu et la civilisation en cendres; fera de la France la Patrie des ténèbres; égorgera la liberté; étouffera les arts; décapitera la pensée; niera Dieu; remettra en mouvement ces deux machines fatales, qui ne vont pas l'une sans l'autre, la planche aux assignats et la bascule de la guillotine; en un mot, fera froidement ce que les hommes de 93 ont fait ardemment, et, après l'horrible dans le grand, que nos pères ont vu, nous montrera le monstrueux dans le petit.

L'autre sera la sainte communion de tous les Français dès à présent, et de tous les peuples un jour, dans le principe démocratique; fondera une liberté sans usurpations et sans violences;

assurera, en conséquence, la propriété, comme la représentation du travail accompli et le travail, comme l'élément de la propriété future; respectera l'héritage qui n'est autre chose que la main du père tendue aux enfants à travers le mur du tombeau; combinera pacifiquement, pour résoudre le glorieux problème du bien-être universel, les accroissements continus de l'industrie, de la science, de l'art et de la pensée; poursuivra, sans quitter terre pourtant, et sans sortir du possible et du vrai, la réalisation sereine de tous les grands rêves des sages; bâtira le pouvoir sur la même base que la liberté, c'est-à-dire sur le droit; subordonnera la force à l'intelligence; dissoudra l'émeute et la guerre, ces deux formes de la barbarie; fera de l'ordre la loi des citoyens, et de la paix, la loi des nations; vivra et rayonnera, grandira la France; conquerra le monde; sera en un mot le majestueux embrasement du genre humain, sous le regard de Dieu satisfait.

De ces deux Républiques, celle-ci s'appelle la civilisation, celle-là s'appelle la terreur. Je suis prêt à dévouer ma vie pour établir l'une et empêcher l'autre.

Signé : VICTOR HUGO

(Appel aux électeurs de Paris, en 1848).

***

J'ai accusé ici même[1] le Komintern d'avoir, au cours du VIIe Congrès de l'Internationale communiste tenu à Moscou, du 25 juillet au 25 août 1935, dressé contre l'Occident un double complot. Son secrétaire général, le bulgare Dimitroff, ses collègues, l'allemand Pieck et l'italien Ercoli en ont rédigé les deux plans. Le premier avait pour objectif d'assurer la domination russe sur les nations occidentales. Deux étapes. Constituer d'abord, dans les pays que contrôle le bureau permanent de Paris, un « gouvernement de Front Populaire ». Quatre caractères. « Il s'appuie sur l'activité des masses, en dehors du Parlement, en particulier sur les organisations ouvrières et les comités de Front Populaire. » « Il donne à la classe ouvrière et à son parti communiste toutes possibilités

1. 15 août.

d'agitation et d'organisation. » « Il en finit réellement avec les bandes armées du Fascisme et procède à l'épuration de l'armée, de la police et de la magistrature. » « Il fait payer les riches[1]. » Derrière ce paravent, poursuivre « l'agitation et l'organisation », jusqu'à ce que les circonstances permettent de tenter le coup de force et d'instaurer la « dictature du Prolétariat ». Le second plan avait pour objectif d'assurer la sécurité russe, au prix d'une guerre occidentale. « Si nous ne réussissons pas à aiguiller les forces du Fascisme allemand vers d'autres pays », a déclaré Dimitroff le 2 août 1935, « nous ne pourrons conjurer le danger », qui menace cet État soviétique, « où le prolétariat de tous les pays trouve, pour la première fois, une véritable patrie[2] ». « Seul, un gouvernement de Front Populaire en France peut se charger d'attirer sur lui une telle attaque. »

J'ai rappelé que le Komintern, après le regroupement des éléments officiels et des dissidents, nuance Maurin et nuance Trotsky, du Communisme espagnol, en une « Alliance ouvrière[3] », avait instauré, de l'autre côté des Pyrénées, sans participer à ses responsabilités, un gouvernement de Front Populaire : s'il n'avait pas recueilli, le 15 février 1936, la majorité des voix[4], il détenait la majorité des sièges. Derrière ce paravent fut poursuivie, à l'espagnole, une action révolutionnaire, sanglante et chaotique[5]. Elle eût, par une paralysie croissante, assuré, à une date d'ailleurs fixée, aux lieu et place d'un radicalisme petit bourgeois[6], la dictature du prolétariat, si la rébellion de droite n'avait pas éclaté, avant l'opération du Komintern.

J'ai accusé le Komintern, une fois qu'il eut assuré, sur les anciens éléments de la C. G. T., la domination unitaire de la C. G. T. U., et remporté aux élections législatives des succès inespérés, d'avoir, devant le succès des grèves révolutionnaires

1. Brochure officielle. *Le Parti communiste : sa doctrine et son action*, p. 50.
2. *Résolutions du VIIe Congrès 1935*, p. 15 et 16. *Le chemin de l'I. C.*, p. 59.
3. G. Rotvand, *l'Espagne sous le régime du Front Populaire*, Société d'Études et d'Informations économiques, avril 1936, p. 5, 2, 3, 7 et 10. Cette démonstration est irréfutable.
4. Id.
5. Id.
6. Id.

et l'effondrement de l'autorité gouvernementale, songé à doubler les étapes du complot et à tenter un coup d'État, les 10-11 juin. Des résistances ministérielles et des renseignements défavorables décidèrent Moscou à donner, le 10 juin, à Thorez, l'ordre d'ajourner une opération prématurée et de continuer l'expérience Blum.

*
* *

Le 26 août dernier, M. Jacques Duclos, député de la Seine, secrétaire du parti communiste, m'a envoyé, sous le couvert de la *Revue de Paris*, un démenti. Ce démenti est, comme il convient, collectif et totalitaire[1].

1. Texte de la lettre :

Monsieur,

Vous avez écrit, dans la *Revue de Paris*, un article, où vous me mettez en cause, à propos d'un prétendu « complot soviétique », qui devait avoir lieu, paraît-il, les 11 et 12 juin derniers.

Ce récit fantaisiste ne pourrait que me faire sourire, s'il ne risquait, par son contenu, d'entretenir des ferments de division et de provoquer des discordes entre les Français, dont l'Union est aujourd'hui plus nécessaire que jamais(a).

Je ne m'attarderai pas à réfuter toutes vos descriptions sur les différentes phases du prétendu « complot » des communistes contre la Patrie et je me permets d'ajouter, que le manque d'objectivité de votre récit ne semble pas être dans les traditions de sérieux et de souci documentaire de l'Institut de France.

Tous les Français ont en mémoire le souvenir d'un complot, réel celui-là, qui eut son aboutissement le 6 février 1934, dont vous n'avez jamais, à notre connaissance, dénoncé l'extrême gravité. Mais les auteurs de ce complot n'étaient pas des communistes et c'est peut-être ce qui leur a valu votre mansuétude.

Quant au mouvement social de juin, dont vous faites état, il fut déterminé par les conditions de vie misérable des travailleurs, résultat de la politique menée par ceux, qui avaient soutenu ou encouragé les responsables du 6 février.

Mais ce grand mouvement, auquel ont participé des millions de travailleurs de toutes corporations, s'est terminé sans qu'un seul incident grave se soit produit. C'est la meilleure réponse qu'on puisse donner aux déclarations fantaisistes relatives à un soi-disant complot.

Quant au Parti communiste, tout en soutenant les légitimes revendications des travailleurs, il a eu, au cours des grèves, une attitude de modération et de sagesse, que tout homme de bonne foi se doit de lui reconnaître. Il sut user de son influence auprès des ouvriers pour que le prolongement de certaines grèves ne soit pas un élément de division entre les différentes couches de la popula-

(a) *L'audace avec laquelle M. Duclos emploie les expressions qui conviendraient à la plume de M. Louis Marin a vraiment quelque chose de saisissant.*

Il ne s'adresse pas qu'à moi et aux journalistes qui ont eu le courage de dénoncer l'emprise russe sur le Front Popu-

tion. Il recommanda de « terminer les grèves, dès que les revendications essentielles étaient obtenues ».

Ce sont là des choses suffisamment connues de chacun, pour qu'il soit inutile de s'y étendre.

Quant aux classes moyennes, que vous nous accusez de vouloir « prolétariser », les responsables de leur situation difficile, provenant de la diminution du pouvoir d'achat de la population, c'est-à-dire les auteurs des décrets-lois ne sont pas, à notre connaissance, des communistes.

Notre Parti a même eu l'occasion de faire des propositions concrètes en vue de venir en aide aux classes moyennes : arrêt des poursuites, allégements fiscaux, prêts, etc...

Sans doute, en ce qui concerne les objectifs de notre Parti, nous avons la conviction, que le système capitaliste devra un jour faire place à une société nouvelle, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit présentement, ce qu'il faut et ce que nous voulons, c'est unir les Français dans le respect des lois républicaines, la défense de l'Économie nationale, la défense de la sécurité et de l'indépendance du pays.

C'est pourquoi nous regrettons profondément, que vous ayez cru devoir dénaturer les faits et nous accuser des complots, qui sont l'apanage de nos pires adversaires, qui veulent entretenir ainsi la discorde entre Français, alors que leur union est si nécessaire.

De plus, dans votre confusion, vous n'hésitez pas, pour vaincre la prétendue « révolution communiste », à faire appel à la contre-révolution.

Contre la « révolution communiste », contre « le joug de Moscou », c'est avec cela que d'autres ont justifié l'incendie du Reichstag, les assassinats en masse, et les camps de concentration.

C'est avec cela, que les rebelles espagnols se sont dressés contre leur pays et leur gouvernement légalement constitué. On croit rêver, lorsqu'après avoir lu votre récit sur « le complot soviétique », on trouve en conclusion un appel cynique aux luttes fratricides en France, sous le signe de la contre-révolution nationale.

Où voulez-vous en venir, tandis que Hitler est là qui nous guette, prêt à utiliser toutes nos discordes[a]?

Ainsi, après avoir dénoncé un prétendu complot, qui n'existe que dans votre imagination fertile, vous faites appel à un vrai complot, dont chacun sait, qu'il pourrait être le signal de l'agression hitlérienne.

Quant aux communistes, ils n'ont nul besoin de tramer des « complots » ténébreux, car ils sont sûrs que leurs actes correspondent aux intérêts et aux aspirations de notre peuple. Seule, une minorité d'ennemis de la nation peut songer à préparer par la violence un coup de force contre le pays.

Cela, nos lecteurs doivent le savoir et c'est pourquoi je vous prie de bien vouloir établir la vérité, en publiant cette rectification.

Veuillez agréer, Monsieur, mes civilités.

JACQUES DUCLOS
Secrétaire du Parti communiste,
Député de la Seine,
Vice-Président de la Chambre.

(a) *Question vraiment admirable, quand elle est posée par les organisateurs de la campagne d'Alsace — pour ne parler que de celle-là.*

laire. Il s'adresse au Président de la République, qui s'est, avec raison, félicité d'avoir refusé la démission de M. Léon Blum, offerte dans des circonstances tragiques. Ce démenti s'adresse au président du Conseil : le soir de l'accord Matignon, pâle et have, il suppliait M. Duchemin et ses collègues d'éviter à la France les horreurs d'une révolution, à la veille d'être déclenchée. Ce démenti s'adresse aux trois ministres, qui se vantaient, avec moins de raison, d'avoir, par leur énergie, fait échouer le complot des 10-11 juin. Il s'adresse au ministre, qui se préparait à en être l'un des bénéficiaires. Il s'adresse aux fonctionnaires, qui ont consigné, dans leurs rapports, les faits essentiels. Il s'adresse aux services des renseignements, qui ont signalé à leurs gouvernements l'éventualité d'une révolution à Paris. Il s'adresse aux nombreux industriels, qui, avant le 10 juin, ont constaté, dans le déclenchement, le rebondissement ou l'extension des grèves, avec le rôle d'agitateurs étrangers et des distributions d'argent étranger, les marques d'un plan concerté. Il s'adresse aux passants, qui savaient regarder et qui osaient écouter.

Le démenti est totalitaire, et je prie M. Abel Hermant d'excuser ce terme barbare. Il comporte notamment l'affirmation, que « le mouvement, auquel ont participé des millions de travailleurs de toutes corporations, s'est terminé, sans qu'un incident grave se soit produit ». N'importe quel provincial ou suburbain sait que, bien au contraire, les cortèges ont eu, trop souvent, une allure sinistre et que les incidents, qui tombaient sous le coup des lois, ont été nombreux. J'en ai moi-même relevé et fait vérifier quelques-uns, cités en appendice, dans une édition spéciale de l'article incriminé, destinée au Massif Central. Pourquoi n'ont-ils pas été méthodiquement enregistrés? Parce que, devant la carence de la Police, de la Justice et des Préfectures, les intéressés ont hésité à porter plainte et redouté des représailles. Plutôt les capitulations du silence, que les risques de la publicité. Et, au lendemain des scandales parlementaires et des affaires Stavisky, je ne connais rien de plus angoissant, pour ceux, qui ont la fierté de leur pays et le culte de ses libertés, que d'avoir à constater ces nouvelles défaillances du pouvoir judiciaire, dont le degré d'indépendance est la mesure d'une civilisation.

En échange de ce démenti collectif et totalitaire, Jacques Duclos espère dicter au Français moyen, jadis marqué de quelque finesse, un acte de foi naïve. Si le gouvernement de Moscou a imposé au Komintern, dont les partis nationaux ne sont que des sections, une discipline rigide et une centralisation dictatoriale; — s'il a établi à Paris, pour l'action occidentale, un bureau permanent et à Strasbourg, pour l'action anti-allemande, une officine spéciale; — si l'organisme de Paris étend son action dans les milieux ouvriers et paysans, par le Profintern et par le Secours Rouge; — si la C. G. T. et la C. G. T. U. ont été fondues en une seule masse bolchevisée; — si des centaines de millions ont été dépensés, dans la propagande, à travers la France, d'agents techniquement dressés et largement rémunérés; — si des cellules ont été créées dans nombre de régiments et de légions; — si une agitation révolutionnaire est entretenue par Moscou, dans les colonies françaises et spécialement en Afrique septentrionale, — c'est avec un désintéressement absolu et sans la moindre arrière-pensée, uniquement pour assurer la grandeur, pour renforcer l'unité et pour faire le bonheur du peuple français!

***

Qui dément tout et à tous ne prouve rien. Je ne retire ni un mot, ni un fait. Je maintiens mon réquisitoire contre le Komintern. Je fais plus. Je le complète.

Le Komintern a, le 30 août, déclenché une nouvelle explosion de grèves politiques, dans un double but : intensifier l'agitation et paralyser les entreprises, pour créer, comme en Espagne, après les élections de février 1936, l'atmosphère favorable à un coup de force; exercer une pression ouvrière sur le cabinet Blum, afin de multiplier les infractions de fait à la neutralité de Droit et d'entraîner ainsi la France, moralement isolée, dans un conflit avec l'Allemagne. La guerre, encore la guerre, toujours la guerre. Ainsi l'incendie, allumé en Espagne, franchissant les Pyrénées, consumerait les richesses matérielles et morales de la civilisation d'Occident, pour la joie des deux cents familles du Komintern.

I

Je ne dis pas qu'il y ait eu interruption et reprise. Je ne dénonce pas un nouveau complot, après avoir révélé le premier. Non, le complot de Moscou contre la France, — tel que je l'ai défini, — formation d'un gouvernement de Front Populaire, préparation d'un coup de force communiste, déclenchement d'une guerre entre Allemagne et France, — date de l'été 1935. Il n'a jamais été suspendu. Sa réalité est permanente.

Même pendant l'apparente accalmie, qui suivit l'exécution des lois ouvrières et l'échec des grèves de la moisson, la propagande révolutionnaire ne subit aucune éclipse. La lettre du maire de Garches et les photographies des mascarades de la fête ont pu éclairer l'opinion sur le caractère d'une manifestation énorme et coûteuse, que des journaux « bourgeois » tentèrent, le lendemain, de présenter sous les couleurs d'une innocente « bergerie ». Il m'a été signalé, çà et là, sur des plans plus restreints, des opérations de même ordre. A l'occasion du « Tour de France », l'équipe de *l'Humanité*, qui suivait les coureurs, a organisé, notamment à la Rochelle, au Champ de Mars, le 5 août, des conférences politiques, au cours desquelles étaient projetés et commentés quelques-uns des films, dont j'ai, ici même, donné l'analyse et précisé le caractère. Le 16 août, dans le Puy-de-Dôme, à Vic-le-Comte, au sortir d'une manifestation de Front Populaire, en l'honneur du député socialiste, M. Villedieu, des éléments communistes ont, dans la soirée, sous ses fenêtres, pendant une heure et demie, réclamé « la mise au poteau » d'un général retraité, dont les services furent éclatants et qui se consacre à des œuvres religieuses.

Si l'un des films, ainsi promenés autour de la France, paraît avoir été interdit et si cette interdiction semble avoir été maintenue, malgré la démarche du groupe communiste, — en revanche, la plainte pour menaces de mort, déposée après visite au préfet du département, au président du Tribunal et au commandant de gendarmerie, entre les mains du procureur de la République, n'a même pas été suivie d'une enquête de police et fut rapidement retournée à l'intéressé. En revanche,

les interrogatoires à Clermont, relatifs au suicide du collaborateur du colonel de la Rocque et les perquisitions à Orcines, pour recherches d'armes inexistantes, ont été effectuées avec une inadmissible brutalité.

Aussi remarquable que l'utilisation des manifestations du Front Populaire et des sports d'un été normal, — j'indique en passant, que les « rallies » en motos permettent de former des estafettes et de leur apprendre la carte, — a été l'exploitation des « congés payés » par les organismes du Komintern. A peine la loi était-elle votée, qu'étaient créés des « cours de vacances de propagande ». Ainsi furent formés plus de 4000 militants. Ces conférenciers bénévoles, dressés à la mode de Moscou, abondamment ravitaillés en anecdotes et en formules, occupèrent leurs loisirs à diffuser l'Évangile communiste. L'efficacité de leurs séjours m'a été signalée dans les ports de pêche, en Bretagne et dans l'Ouest.

Savamment infiltrée, la gangrène montait. Mais, malgré les injections massives du printemps 1936, elle montait lentement, car le corps, bien qu'il ait été saigné à blanc, reste sain. Or, Moscou est pressé. La libération de l'Espagne progresse. La négociation des Locarniens commence. La date de Nuremberg approche.

***

J'accuse Moscou d'avoir, le 30 août, brusquement invité les techniciens du Komintern et du Profintern à rallier le bercail. Sous la présidence de Staline, assisté naturellement de Dimitroff, s'engagèrent des débats et furent dressées des instructions, sur lesquels *Gringoire* a, le 16 septembre, donné des précisions. Je puis en confirmer l'exactitude.

J'accuse Moscou d'avoir, ce jour-là, donné l'ordre de déclencher en France une nouvelle série de grèves, avec occupation d'usines et parfois prise en gestion, dans un double but : exercer une pression sur le Cabinet Blum, pour l'amener, sinon à dénoncer les accords de neutralité, du moins à pousser plus loin ses interventions larvées et pour provoquer ainsi, entre Paris et Berlin, le choc attendu; assurer la paralysie des entreprises industrielles, prises entre la hausse des prix

de revient et la baisse du rendement de l'ouvrier, afin de créer l'atmosphère favorable, si les circonstances l'exigent ou le permettent, à une grève générale et à des journées révolutionnaires.

J'accuse les bureaux parisiens du Komintern et du Profintern, rue La Fayette et boulevard Magenta, d'avoir exécuté ces ordres et mobilisé les cellules.

J'entends bien, que, après avoir pris, le 5 septembre, la décision de sacrifier M. Peyrouton à la rancune des communistes, le 9, à Luna-Park, M. Léon Blum eut assez de courage pour maintenir une neutralité de principe et assez de talent pour forcer la conviction de son auditoire. J'entends bien que, pour la première fois, une résistance se dessina. Les patrons du textile, MM. Pierre Thiriez et H. Donon, écrivent d'une encre nouvelle. Les cadres de la maîtrise constatent que le désordre technique et moral les atteint dans leurs intérêts, autant que dans leurs droits. Les anciens éléments de la C. G. T., dessaisis de leur autorité, notamment au Congrès d'Unité du Bâtiment, le 15 septembre, réagissent devant l'abîme, où cellules et rayons entraînent les masses ouvrières et, le 25 septembre, saisissent de leurs protestations le Comité National.

Impossible, néanmoins, de se méprendre sur le caractère de ces grèves et la violence de l'impulsion, sur l'existence d'un plan et la montée des haines. Quelques dates suffisent pour révéler un ordre d'opérations. Quelques épisodes sont plus probants qu'un long récit.

***

Le dimanche 30 août, Moscou délibère. Les instructions techniques sont dressées. Les émissaires secrets sont réembarqués. Les bureaux parisiens sont alertés. Dès le vendredi 4 septembre, M. Thorez écrit à M. Paul Faure, secrétaire général du Parti socialiste, pour proposer d'envoyer au président du Conseil une délégation commune, qui demandera « la levée du blocus, si néfaste à la cause de la République espagnole, à la cause de la liberté et de la paix ». Je cite. Je ne

commente point. Le samedi 5, avant même que la Commission administrative convoquée par Paul Faure, pour le mercredi 9, ait pu délibérer, manœuvre de mobilisation : les syndicats métallurgistes de la région parisienne lancent l'ordre de « débrayer » pendant une heure.

Le 8, la Commission exécutive de la C. G. T. insiste, mais le 9, M. Léon Blum résiste. Le Komintern redouble d'efforts et accentue sa pression.

A Lille, le mercredi 9, sous l'action des deux communistes, qui représentent Moscou dans le Syndicat textile du Nord et dans l'Union départementale des syndicats, madame Desrumeaux et M. Bourneton, les pourparlers sont rompus. Une grève générale est préparée. MM. Salengro et Léon Blum revivent leurs souvenirs de l'Hôtel Matignon, les soirs de mai dernier.

Exactement à la même date, dans la métallurgie, une opération de grande envergure était préparée, à Paris et dans l'Est. A Paris, l'usine Renault devait être occupée le samedi 12 et prise en gestion le lundi 14. Elle ne l'a point été, parce que, sous l'impulsion de la maîtrise, des forces de résistance se sont constituées et saisissaient le Gouvernement, dès le 10 septembre par une lettre qui ne laisse aucun doute sur le caractère de la grève et sur l'atmosphère des ateliers : « M. Moch », le collaborateur de M. Léon Blum, « n'a pas caché son étonnement de ce que nous ne fussions pas affiliés à la C. G. T. Il a ajouté que nous étions en révolution, révolution qu'il trouve remarquable de voir se poursuivre sans conflit sanglant. M. Moch et vous-même êtes mal renseignés. Du sang coule dans les usines. Des brimades démoralisantes se succèdent avec des violences inqualifiables. Des Français paisibles et de bon sens ont été grièvement blessés. Des femmes et des enfants pleurent dans leur logis. Enfin, des commerçants, acculés à la ruine, se sont suicidés. Tout cela constitue des conflits sanglants au premier chef... Notre industrie de l'automobile périclite. Du premier et du second rang, nous venons de passer au quatrième, loin derrière l'Allemagne de Hitler, qui a réalisé cette année 250 000 voitures, alors que nous en avons fait à peine 150 000. Ce ne sont ni nos patrons, ni nos ingénieurs, ni nos organisations, qui sont en défaut, mais le déplorable esprit, qui

règne, depuis que les tendances soviétiques ont pénétré dans nos centres industriels[1] ».

Cette atmosphère bolchevisée n'est pas spéciale à Renault. Elle est générale à Billancourt. Dans l'usine de Carnaud et Basse-Indre, les cellules ont donné l'ordre de réduire la production de 40 p. 100. Et jamais les fiches du rendement n'ont été tenues avec plus d'exactitude. Dans le contrôle des ateliers et dans les rapports avec le personnel, les délégués sont substitués aux ingénieurs. Les petites entreprises ne sont pas mieux partagées que les grandes. Un patron blanchisseur, qui n'a qu'une centaine d'ouvriers et d'ouvrières, est grossièrement et publiquement insulté, dans l'atelier, par l'un d'entre eux. Le patron met à pied l'insulteur pour huit jours. « Camarades, vous avez entendu? Il me met à pied. Vous savez ce qui vous reste à faire. » Sur l'heure, grève et occupation. L'atmosphère, à Billancourt, est telle que les jeunes gens, qui se présentent à un *dancing* sans porter les couleurs prescrites, — cravate ou foulard rouge, — sont immédiatement exclus et parfois rossés.

Pour l'entretenir, le Komintern organisa, le dimanche 13 septembre, deux manifestations : au Père-Lachaise, défilé du « peuple de Paris » devant le monument Barbusse, offert en mémoire du « génial écrivain », « par les ouvriers Stakhanovistes[2] de l'U. R. S. S. »; au stade Pershing, manifestation mixte, S. F. I. O., C. G. T. et I. C., contre le Fascisme et pour l'Espagne, où discours de Henaff, Marrau et autres, quêtes et souscriptions, alternent avec des numéros sportifs et notamment avec un match de foot-ball entre Britanniques et Catalans. Barcelone et Moscou : les deux pôles de la poussée ouvrière et les deux phares du progrès ouvrier, — pour les néophytes de cette mystique et pour les soldats du Komintern!

***

La mobilisation totale du textile flamand et ensuite vosgien, la mobilisation partielle de la métallurgie parisienne d'abord

1. Le texte complet a été publié par le *Bulletin Quotidien* de la Société d'Études et d'Informations économiques, du 28 septembre 1936. A. 18-20.

2. C'est-à-dire « Tayloristes », puisque Stakhanov serait l'inventeur (?) d'un Taylorisme perfectionné.

et ensuite flamande, — réalisée par les brigades de Moscou, dans des conditions telles que des industriels du Nord ont jugé prudent d'installer femmes et enfants en territoire belge, — ont eu leurs répercussions dans d'autres centres. Des incidents locaux, immédiatement exploités, servirent aux cellules, dûment stylées, de prétexte pour des réoccupations.

L'altercation, motivée par un bon de paye, au cours de laquelle un ouvrier de Michelin, — service 0.21 — déclara à son chef d'équipe : « On te pendra comme les autres », eut lieu le samedi 5 septembre. Une mise à pied de huit jours et la suspension des « parts[1] », pour une durée indéterminée, n'apparaissent pas comme une sanction excessive, pour une menace de mort. Le lundi 7, à 15 h. 30, cependant, M. Pierre Michelin accepta de réduire de quatre jours la mise à pied, mais maintint les droits de la gérance sur l'attribution des parts, primes au rendement et à la discipline. Une demi-heure plus tard, les sirènes alertent les ateliers; des piquets ferment les portes; des estafettes rapportent des drapeaux rouges. Le travail cesse. L'occupation recommence.

A Clermont, comme dans les autres cités industrielles, la maîtrise et des ouvriers, exaspérés par les brimades et les vexations, qui n'avaient pas cessé depuis la grève de juin, protestèrent contre ce nouvel arrêt inutile et injustifié : le mercredi 9, 1 500 d'entre eux tentèrent de rentrer dans l'usine et ne purent en forcer les portes. Ils vinrent en cortège demander au Préfet, conformément aux engagements répétés de ses ministres, de faire évacuer les deux usines et d'assurer la liberté du travail. Le Préfet étant en partie de chasse, les 1 500 réfractaires aux ordres de Moscou décident de l'attendre dans ses bureaux. Ils s'y installent et y restent.

Au début de l'après-midi, M. Trouillot est de retour. Il tente d'obtenir l'évacuation de plein gré : refus. Il essaie de l'imposer par la force : refus. Les protestataires lient les deux occupations. Les évacuations doivent être simultanées.

Tandis que les négociations continuent, l'Union des Syndicats (C. G. T. et F. S. U.) lance un ordre de mobilisation. « Les travailleurs ne peuvent permettre qu'un édifice public

1. Les parts, gratification ou pécule, sont versées intégralement à l'ouvrier, après sa sortie de l'usine.

soit occupé par les factieux et que soit sequestré le représentant du gouvernement de Front Populaire. Nous manifesterons en masse notre volonté, pour la défense des libertés publiques, pour imposer l'expulsion des agents du patronat. »
A 18 heures, 2 000 manifestants, à la sortie des usines, drapeaux rouges en tête, marchent sur la Préfecture et tentent d'en forcer les grilles.

Plus important, que les détails de l'accord, péniblement réalisé, le 10 septembre, sur la suspension de Parts, désormais limitée, est le fait que les éléments, qui avaient occupé les usines et fait évacuer la Préfecture, furent, pendant plusieurs jours, maîtres de la rue. Le 8 au soir, ils contrôlent la sortie des protestataires, les couvrent d'injures, les rouent de coups et en blessent une douzaine. Le 10, au soir, après l'évacuation, un long cortège, bruyant et menaçant, marcha sur la Préfecture et remit une adresse. Le vendredi 11, les cellules communistes empêchent, par la force, une réunion du colonel de la Rocque : il y eut plusieurs blessés. Et le lendemain, elles tentèrent d'empêcher la Commission ouvrière du *Parti Républicain Fédéral du Puy-de-Dôme* de se réunir. Dans les ateliers, où les violences continuent, le rendement baisse de 40 p. 100.

La grève de la Rhodiaceta, à Lyon, a également pour point de départ un conflit avec la maîtrise, un incident entre ouvrières communistes et leur contremaîtresse. Ici encore, une partie importante de la main-d'œuvre est hostile à la grève, et refuse de participer à l'occupation qu'organise, le 15 septembre, non pas les dirigeants du Syndicat professionnel, mais le chef de la cellule communiste, M. Aubert. C'est lui, qui le 15 au soir, après que les directeurs lui ont refusé de renvoyer la surveillante, deux ingénieurs et un chef d'équipe, les fait incarcérer dans un bureau et garder par des hommes, armés de barres de fer ou de tuyaux de caoutchouc, — tandis que des patrouilles assurent la sécurité dans la rue. Un commissaire de police se présente, le soir, pour solliciter la mise en liberté : il est congédié et son chauffeur rossé. Un autre commissaire, le lendemain matin, renouvelle cette pacifique intervention : il n'est pas plus heureux. Et il faut, à 11 h. 30, l'arrivée de gardes mobiles, pour décider le citoyen

Aubert à lâcher ses prisonniers. Mais il garde l'usine et, aidé de deux communistes notoires, tente, d'ailleurs en vain, d'assurer le fonctionnement d'une partie du matériel, dont l'arrêt condamnerait au chômage pour un temps.

Si, à Clermont, le Parquet a réservé ses poursuites aux seuls occupants de la Préfecture, à Lyon, on ne sait rien de celles qui auraient été engagées pour violences et séquestrations, contre les occupants de la Rhodiaceta.

***

Cette analyse de l'opération tactique[1] déclenchée de Moscou et par Moscou, le 30 août, dans le double espoir d'imposer une action espagnole et de préparer la lutte finale, serait incomplète, si l'observateur ne notait pas l'effort tenté, comme en juin, pour gagner les ports et pour agiter la province.

L'informateur de *Gringoire* a signalé, les 16, 20, 25 septembre, le départ, au début du mois, d'émissaires spéciaux à destination de Toulon, Marseille, etc... Je puis apporter ma contribution. Le Komintern n'ignore pas le rôle que la marine marchande ou militaire peut jouer dans le grand soir. A la suite d'une observation faite à un matelot du bord, par un officier du *Formose*, en gare du Havre, l'officier est rossé et l'État-Major débarque. Le 4 septembre, la *Jamaïque* envoie aux Chargeurs Réunis le télégramme suivant : « *Refusons faire escale Hambourg. Gagnons Le Havre immédiatement. — Signé : l'Équipage.* » Une heure plus tard, le commandant télégraphie : « *Marchons trois nœuds à l'heure. Réponse urgente.* » Le 20 septembre, le cargo *Belle-Isle*, dont les séjours au Havre et à Bordeaux avaient été l'occasion de fâcheux incidents, en arrivant à Rio de Janeiro hisse le drapeau rouge et chante *l'Internationale*.

1. Autres exemples de paralysie voulue de l'entreprise. La Chambre syndicale des Entrepreneurs de Travaux publics signale, qu'avec l'augmentation de 6 francs à 7 fr. 25 l'heure, a coïncidé dans le rendement des paveurs « une diminution de 50 p. 100, systématiquement appliquée ». Dans les établissements Nujts, le manœuvre, promu délégué, qui dirige la réoccupation, exige des laboratoires, qui viennent retirer les marchandises entreposées, « une rançon chaque fois ». (29 septembre.)

Des ports, l'agitation gagne la navigation fluviale. Le 15 septembre, les Compagnies, dont la plupart ne paient plus de dividendes à leurs actionnaires, sont saisies d'un projet de contrat collectif. En relevant le taux des salaires et en augmentant les effectifs des équipages, il prétend imposer aux entreprises un accroissement de 250 à 300 p. 100 dans leurs dépenses. Mais il y a mieux encore. Le contrat prévoit que les matelots auront le droit, non seulement de porter à bord les insignes de la C. G. T., mais encore de hisser sur les péniches et remorqueurs le fanion de leur confédération. Et ce sera peu de jours plus tard la grève, avec occupation des bateaux, utilisation des remorqueurs, interdiction faite aux destinataires d'effectuer le déchargement de leurs péniches, ainsi qu'à des mariniers artisans d'exécuter leurs contrats d'affrètement. Rixes entre équipages et atteintes à la propriété sont restées sans sanctions judiciaires.

***

Comme aussi ces visites nocturnes, faites, les 9 et 10 septembre, en Haute-Loire, notamment à Coubon, Bouzols, Rohac et au Puy, au cours desquelles était laissée la note ci-dessous, marquée d'une étoile rouge. J'en respecte l'orthographe.

« Dernier avertissement!

Famille pourrie, buveurs de la sueur du peuple, profiteurs infâmes, satyres dégénérés, prostitués immondes, produits de leurs innomables accouplements.

Votre heure a sonné!!!!

Le peuple vous vomit, dans une universelle réprobation.

Fuyez, il en est temps! tout juste temps!

Votre sang doit couler, mais il est ignoble, sa puanteur nous répugne, et du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, où vous figurez sur nos listes de salubrité.

Fuyez! La clémence du peuple est à bout! Vos jours sont comptés!

Fuyez où vous avez déjà caché votre or ou prenez la route d'Espagne, qui vous est chère.

Ultime conseil de vrais amis du peuple, amoureux de la justice sociale, mais dégoûtés à la pensée que vos cadavres pourris viendraient bientôt souiller le sol sacré de la patrie française et prolétarienne! »

Et comme sur certaines de ces feuilles était porté le numéro du compte du destinataire à la Banque de France, il n'était pas difficile au Parquet, — s'il avait eu quelque curiosité, — de découvrir les auteurs de cette sinistre farce.

Les initiatives d'un agent local ne peuvent suffire pour émouvoir la province et ses ruraux. Les péripéties de la guerre espagnole, — qu'a déclenchée la faillite du Front Populaire, dont communistes, anarchistes et syndicalistes, réunis dans les cadres de l'Alliance ouvrière, sur l'ordre de Moscou, portent la responsabilité, — ont fourni au Komintern les propagandistes nécessaires. Il ne lui suffisait certes pas d'appeler à Paris une délégation de communistes espagnols et d'y montrer la silhouette de Dolores, dite Passionaria, — voire même d'organiser à Argenteuil, au vu et su de la municipalité, un groupement d'Espagnols armés et prêts. Le va-et-vient de camions de ravitaillement et de munitions entre le front rouge et la France intérieure, — via Behobie-Irun, — les envois de matériel neuf et de cadres volontaires permirent d'établir des contacts, dont bénéficia la propagande communiste, dans le Sud-Ouest.

Le reflux en France, après la chute d'Irun et de Saint-Sébastiens, de miliciens rouges et de civils sympathisants eut, pour le Komintern, de précieux avantages. Les combattants ne furent qu'imparfaitement désarmés. Leurs armes portatives furent soigneusement récupérées. Dans une grange de Ciboure il y avait, un soir, tout un arsenal. Le lendemain, il avait disparu. Ce matériel était allé grossir quelques-uns de ces cinq cents dépôts clandestins, dont Komintern et Profintern connaissent les adresses, mais où polices et parquets se gardent de perquisitionner, réservant leurs rigueurs pour les ex-Croix-de-Feu ou pour les *Jeunesses républicaines* d'Orcines. Ces combattants, encore tout chauds de la plus atroce des guerres et à qui l'administration française réservait le plus tendre accueil, assurèrent à l'action entreprise de précieux avantages.

Ils permirent de donner une utile démonstration de la « furie rouge ». Lorsque ces trains de réfugiés écarlates stoppent dans une gare du Midi, miliciens et sympathisants se conduisent comme en pays conquis. La vue d'une soutane ou

d'un galon les mettaient en rage. A plusieurs reprises, à Saint-Jean-de-Luz, Bayonne, Bordeaux, des prêtres et des officiers menacés durent chercher aide et protection. Le voisinage d'un train de pèlerins déchaînait des vociférations. Le vendredi 4 septembre, à 21 h. 30, sur le quai de la gare Saint-Jean, à Bordeaux, « un certain nombre de réfugiés espagnols, mêlés à des communistes français, — il y avait parmi eux surtout des jeunes gens, des jeunes filles, des femmes, des fillettes, — hurlaient *l'Internationale* et tendaient le poing, distribuant des injures aux prêtres et aux religieuses, qui se trouvaient dans les wagons. En face du train du diocèse de Sens, stationnait un train de réfugiés espagnols : ils faisaient chorus avec leurs camarades français ». Il y eut même pis. Des attentats à la pudeur furent commis, en pleine gare, par des exhibitionnistes des deux sexes : la police, si j'ose dire, se borna à fermer les yeux.

Arrivés dans les villages paisibles de Gascogne ou du Rouergue, souvent répartis avec soin dans des familles « bien pensantes », ces refugiés, admirablement stylés, entreprennent de les convertir.

***

Malgré ces appoints inespérés, cette seconde rafale de grèves, tirée le 30 août dernier, sur la France, de Moscou et par Moscou, ne paraît pas avoir exercé tout l'effet, qu'escomptaient Staline et Dimitroff. J'entends bien, qu'à l'heure où j'écris, d'autres professions suivent l'exemple qu'avaient donné le textile des Flandres et la métallurgie de Douai-Denain. Des feux éteints se rallument. Mais la rafale a été moins unanime et moins violente, que celle de mai-juin. Des éléments ont résisté. Des centres ont tenu. Des colères montent. En Espagne, le Front Populaire s'effondre dans le meurtre et dans l'incendie. En France, le Front Populaire s'amenuise dans une débâcle financière. Au delà des Pyrénées, sauf en Catalogne, le Komintern n'a pu se substituer à la coalition temporaire conçue à Moscou et franchir la seconde étape définie en août 1935. Le pourra-t-il en France?

Le Praesidium, réuni au Kremlin, le 12 septembre, sous la présidence de Dimitroff, en l'absence de Staline souffrant, le pense. Et Maurice Thorez, le président de la section du Komintern au Palais-Bourbon, à qui déjà Marty avait vivement reproché son manque de discipline et d'énergie, fut mandé à Moscou, pour recevoir, le 15 septembre, des instructions nouvelles. Sans rompre encore le Front Populaire, exploiter davantage les possibilités qu'il assure; renforcer la mainmise sur la C. G. T. et les Unions syndicales; soutenir à fond les revendications des salariés et pousser à fond la méthode d'occupation; réviser les cadres et renforcer l'armement des « organisations prolétariennes d'auto-défense »; resserrer les services de renseignements sur les adversaires et d'espionnage dans les administrations; préparer ainsi, pour un avenir rapproché, « l'action directe », — troisième étape du plan russe, dressé le 2 août 1935. A cet effet, les bureaux permanents du Komintern, notamment à Paris, ont été renforcés, en techniciens et en ressources et l'action en France placée sous le contrôle — d'une Commission de surveillance[1] : Duclos et Marty, l'italien Ercoli, l'espagnole Dolorès Ibaruri, dite Pasionaria et le belge Jacquemotte.

Il ne semblait pas, cependant, que pareil resserrement et semblable impulsion fussent nécessaires, pour que la dictature communiste puisse, dans un avenir prochain, se substituer au Front Populaire, — comme à Madrid et à Barcelone.

Dès le mois de juin dernier, à la veille de l'heure H, les délégués de la section française du Komintern n'affirmaient-ils pas, dans leurs rapports[2], qu'ils avaient « canalisé le recrutement policier, pour mettre les forces de police entre les mains du rassemblement populaire »; « que dans presque toutes les casernes, les cellules de régiments exercent sur l'esprit du soldat une influence bienfaisante »; « que les transports de troupes seraient tout à fait impossibles, dans l'hypothèse d'un coup d'État communiste » et que « pas plus que celui de Kerenski, le gouvernement français ne pourra s'opposer par la force à une manifestation populaire »?

1. Informations de *Gringoire* (20 octobre).
2. Cité dans *la République* (2 septembre).

***

Pourquoi, au risque de tout casser et de tout perdre, tendre encore les mailles du filet ainsi jeté par les maîtres de Moscou sur le peuple de France? Parce qu'il doit fournir aux Soviets, contre l'Allemagne, leur chair à canons.

II

Cette accusation, je l'ai portée. Je puis, aujourd'hui, la confirmer par des faits nouveaux.

J'ai démontré, dans ma brochure : *Les Soviets contre la France*, — sur la foi de témoignages indiscutables, — que l'Allemagne hitlérienne, les chefs de l'industrie et les chefs du gouvernement connaissaient, en juin, le complot du Komintern contre la République, en savaient la date et en escomptaient les profits. Dans les mêmes pages, j'ai également démontré, que la manifestation antihitlérienne de Spicheren, — 2 août —, qui devait créer un incident diplomatique et pouvait envenimer les relations franco-allemandes, avait été conçue et préparée par la section spéciale du Komintern (agence d'espionnage et d'infiltration outre-Rhin), retransférée de Bâle à Strasbourg, depuis la victoire électorale du Front Populaire.

Au cours de cet été, chaque fois que des occasions se sont présentées pour tendre les relations franco-allemandes, la dictature russe et ses représentants parisiens les ont immédiatement saisies. Le gouvernement de Moscou est, en effet, le seul qui, en sus d'un personnel diplomatique et d'une ambassade commerciale, dispose encore, sur les bords de la Seine, de groupements professionnels, — je les ai énumérés, — de journaux et de revues, — la liste en serait impressionnante, — et d'une représentation parlementaire, — soixante-douze députés. Staline est mieux armé, que ne l'était le souverain de Madrid et avant lui les rois de Londres, au temps lointain où l'Espagnol et l'Anglais prétendirent imposer à la France la loi de l'Étranger. Ils échouèrent, tout comme, après eux, l'Allemand.

Le Russe réussira-t-il? Il se croit, en tout cas, — sous le proconsulat de Léon Blum, — tout permis.

Le 26 août, le docteur Schacht, directeur de la Reichsbank, vient à Paris rendre à M. Labeyrie, gouverneur de la Banque de France, la visite qu'il lui avait faite à Berlin. Les circonstances sont graves. L'accroissement de la durée du service militaire en Allemagne peut ouvrir, entre les deux pays, une course aux armements. Les souvenirs de 1914 en soulignent l'importance tragique. Le pacte de sécurité occidentale, qui, depuis Locarno, liait les deux anciens adversaires, a été déchiré. Il n'a point été remplacé. La négociation est engagée. Elle n'aboutit pas. Les ajournements succèdent aux ajournements. Les relations économiques des deux pays ne sont pas meilleures. Des problèmes épineux doivent être résolus. Il est probable que si le docteur Schacht a fait coïncider sa visite à Paris, avec l'instauration du service de deux ans, — ce n'est point un effet du simple hasard. Il est certain, que dans un pays, qui est gouverné, le Directeur de la Banque d'État ne part pas pour l'Étranger, sans avoir vu le Chef de son Gouvernement et *a fortiori*, quand il porte le titre et détient les pouvoirs d'Adolf Hitler. Il est prudent d'accueillir cet ambassadeur extraordinaire avec intelligence. Il est élégant de le recevoir avec courtoisie.

Comment ces vérités n'apparaîtraient-elles pas évidentes à tous ceux qui ont mesuré la duperie des guerres européennes et l'atrocité des guerres modernes; qui savent que la France n'a rien à gagner, — pas une lueur de gloire, pas un pouce de terrain, — dans une victoire et qu'elle peut tout perdre, dans une défaite; qui refuseront d'admettre, jusqu'à la dernière minute, que le cycle des invasions franco-allemandes puisse rester, jusqu'à la fin des temps, ouvert et que les deux peuples soient condamnés aux sanglantes oscillations d'un éternel flux et reflux? Les Français, tout comme les Polonais et les Tchèques, au cours d'une atroce épopée, qui honore les vaincus autant que les vainqueurs, ont reconquis leurs frontières. Ils n'ont plus de querelle avec l'Allemand, qu'il soit hitlérien ou non. Et ils épuiseront, jusqu'au bout, pour vivre en paix sur leur sol meurtri, toutes les ressources de la négociation.

Le Komintern est, comme il convient, d'un autre avis. Et, au nom de Moscou, M. Maurice Thorez fit savoir, le 27 août, à son « cher camarade » Léon Blum, qu'il désapprouvait la visite du docteur Schacht et les invitations dont il était l'objet. Il lui déplaît de voir le président du Conseil et le ministre des Affaires étrangères s'asseoir à la même table, que le Directeur de la Reichsbank. Cet « honneur » ne paraît au Komintern « conforme, ni à la dignité de notre peuple, ni à la cause de la Paix » : à l'une et à l'autre, Staline demeure, comme on sait, attaché. Si MM. Léon Blum et Delbos, au lieu de retrouver le docteur Schacht chez le gouverneur de la Banque, retrouvaient les communistes espagnols sur l'estrade de M. Maurice Thorez; s'ils acceptaient de signer, sur l'heure, les conventions militaires, dont la négociation franco-allemande entraîne un nouvel ajournement, le Pape de Moscou octroierait, aux gouvernants de la France, sa reconnaissante bénédiction.

Qu'a fait M. Léon Blum? Il a envoyé à l'interprète de Staline des explications judicieuses et ses « sentiments amicaux ».

Si M. Léon Blum, qui est légitimement reconnaissant de la nationalité française, avait, par cette intuition instinctive, que donne au terrien une longue hérédité, le sens de la grandeur de la France, la vision des siècles de gloire, de rayonnement et d'apostolat, il n'eût pas écrit ces lignes. Il n'eût pas répondu à M. Thorez. Il lui eût retourné une lettre outrecuidante.

Elle reste, dans le réquisitoire de l'historien, une preuve de l'hostilité des Soviets contre la détente occidentale, contre l'intérêt français, contre la vie française [1].

***

En voici deux autres.

Les adversaires de Staline, les fidèles du Trotzkysme, les tenants de la IVe Internationale, — dont les groupements

1. Pour mesurer l'importance de la visite du docteur Schacht, voir la correspondance de F. Sieburg dans la *Frankfurter Zeitung* (28 août) et l'article du *Hamburger Handelblatt* (28 août).

avaient, en France, collaboré à la première série de grèves révolutionnaires, déclenchées en mai par le Komintern, de même, qu'ils participeraient encore à toute action extrémiste, ont été, en Russie, arrêtés le 14 août, jugés le 19 et naturellement fusillés le 25. Pourquoi?

Un hebdomadaire polonais, *Narod I Pantovo*, a donné, le 6 septembre, la clef du secret[1]. Il avait été bien gardé. Attentat contre une vie précieuse, disaient les uns. Complot d'agents allemands, disaient les autres. La vérité est plus simple. Si Staline, par le feu de salve, a fait disparaître les cadres du surmarxisme, les intransigeants du Léninisme, les purs des purs, c'est qu'ils touchaient sa dictature au point sensible. Ils lui reprochaient de manquer d'énergie révolutionnaire et d'audace belliqueuse. Le Gouvernement russe aurait dû prendre en mains la direction des affaires espagnoles, apporter aux Rouges un appui officiel, déclencher contre l'Hitlérisme la Révolution occidentale. Or, le Komintern entend ne point fournir à Berlin l'occasion d'une riposte et le prétexte d'une guerre. Il a donc muselé ses extrémistes. Et comme d'usage, le bâillon fut mortel. Le 23 août, quatre jours après la condamnation des Trotzkistes et quarante-huit heures avant leur exécution, l'U. R. S. S., par une note très courte, mais très catégorique, adhère à la proposition franco-britannique de non-intervention en Espagne. Lorsque, un peu plus tard, le 20 septembre, le *Vœlkische Beobachter* annonce que l'U. R. S. S. a livré au Gouvernement espagnol 200 avions et 70 000 fusils, le Cabinet russe, par l'organe officiel des *Izvestia* (24 septembre) et de la *Pravda* (26 septembre), proteste, avec véhémence, contre ces calomnies fascistes[2]. La vertu des Soviets est au-dessus de tout soupçon.

Certes, il faut intervenir en Espagne. Sans doute, il importe d'y écraser l'Hitlérisme. L'expérience socialo-communiste doit poursuivre son cours, jusqu'à la réalisation complète de l'Évangile bolchéviste : un prolétariat intégral et athée. Mais comme l'opération n'est pas sans risques et peut provoquer un conflit avec l'Allemagne, il faut pousser le Kerenski

1. *Bulletin Quotidien* de la Société d'Études et d'Informations économiques, 14 septembre 1936. S. 3.
2. *Bulletin Quotidien*, 30 septembre 1936. C. I.

français à intervenir, par delà les Pyrénées, au lieu de Staline, prudemment tapi en Crimée et qui se lave les mains. Et ce fut la raison, qui dicta, le 30 août, la réunion du Komintern au Kremlin; le 2 septembre, l'envoi d'émissaires à Paris; le 4, la démarche de Thorez auprès de Paul Faure; le 5, la grève d'une heure dans la métallurgie; le 9, la sommation de la C. G. T. Sa commission administrative, en présence des « réserves diplomatiques de l'Allemagne et du Portugal », « estime de son devoir de demander au Gouvernement français de reconsidérer, en accord avec le Gouvernement anglais et les autres gouvernements démocratiques, sa position de neutralité ».

Trois jours plus tôt, le 6, sir Georges Clerk[1] était venu au Quai d'Orsay, pour se plaindre de la navette, qu'effectuaient entre la Catalogne et la Bidassoa, sur les rails et routes de Gascogne, avec l'autorisation de M. Bedouce, les miliciens rouges et leurs munitions. Cette démarche, si elle éclaira Léon Blum et lui dicta son discours, ne décida nullement le Komintern à modifier son attitude et à atténuer sa pression. Si elle « reconsidérait l'accord sur la neutralité », la France ne serait pas seulement déshonorée, au regard de l'Occident, elle serait isolée en face du Reich. Tant mieux, Hitler, sûr de vaincre, aura ainsi de quoi s'occuper. Et, tandis que le Bureau permanent de Paris s'emploie directement, par l'envoi d'émissaires[2] et indirectement, par l'intermédiaire de la Catalogne[3], à provoquer au Maroc un soulèvement, qui peut, à la fois, gêner les insurgés espagnols et immobiliser les forces françaises, le *Journal de Moscou*[4], le 15 septembre, reproche avec véhémence au Gouvernement français de manquer d'énergie dans son action espagnole et ne tolérer, dans les Pyrénées, que des interventions larvées[5].

1. *Times*, correspondance de Paris, 6 septembre.
2. *Gringoire*, 20 septembre.
3. Le texte de l'émission faite de Barcelone le 10 septembre a été donné par la *Journée Industrielle*.
4. *Bulletin Quotidien*, 21 septembre 1936. C. I.
5. 17 septembre. *La République Sociale* de Narbonne, organe de M. Léon Blum, signale qu'elles sont d'importance.

***

Quelques jours plus tard, la Société des Nations se réunissait à Genève, pour sa session annuelle. Le gouvernement russe eut une nouvelle occasion d'administrer la preuve que son action avait pour unique objet de dissocier les nations de l'Occident et de gêner la négociation des Locarniens; d'isoler la République française et d'envenimer les relations franco-allemandes. Cette occasion fut aussitôt saisie.

Et je dois à Litvinoff la troisième preuve, que je verse au dossier de la Justice.

Pendant trois jours, 21, 22 et 23 septembre, la malheureuse Assemblée délibère pour savoir s'il convient ou non d'accueillir la délégation éthiopienne. La solution est d'une évidente simplicité. L'Abyssinie ne peut être rayée de la liste, où la France et l'Italie commirent la folie de l'inscrire, sans négociation et délibération. Elle doit rester inscrite. Mais la prétendue délégation et le roi détrôné ne représentent rien et sont sans mandat : ils ne peuvent siéger. Au lieu de cette transaction, juridiquement impeccable et politiquement sensée, qui ramenait l'Italie à Genève et ouvrait la porte à des négociations, par 39 voix contre 4 et 6 abstentions, l'Assemblée admit la délégation « à siéger dans la présente session ».

Un courant d'idéologie chimérique et de phobie anti-italienne emporte les petits États et les délégations franco-britanniques n'ont ni l'audace, ni l'autorité nécessaires pour l'enrayer.

Qui a déclenché ce courant? Qui a provoqué cette coalition? Qui a dicté cette intransigeance? Qui a conseillé ce suicide? La délégation russe. Pourquoi? Pour écarter l'Italie de Genève; pour tendre les relations de l'Occident; pour empêcher Rome de participer au nouveau Locarno; pour ajourner les négociations entre États de l'Ouest. L'accord des témoins est unanime. Aucun démenti n'est possible.

Le piège était si évident qu'il fut éventé. Le refus par l'Angleterre du protectorat sur des terres abyssines; le rappel du consul britannique, encore à Goré; la reprise des conversations économiques avec Rome sont là, pour prouver, que le Royaume-Uni n'est point disposé à jouer le jeu russe. Mais le

piège n'en a pas moins été tendu sous les pieds de la France.

Et il faudrait être aveugle, pour ne pas voir clair dans ces roueries sinistres. Comment ne pas crier à ce malheureux peuple de France, plus naïf et plus berné, qu'il ne l'a jamais été, l'évidente vérité?

***

La première salve de grèves politiques, tirée de Moscou et par Moscou, commence le 26 mai. Elles glissent rapidement vers un coup de force, arrêté de justesse, le 10 juin. La carence de l'Exécutif et du Législatif a été partielle. La carence du Judiciaire a été totale. L'opinion n'avait rien su et rien vu.

La seconde salve de grèves politiques, tirée de Moscou et par Moscou, l'a été le 30 août. Elles glissent lentement vers un coup de force, qui sera tenté, le jour où le cabinet Blum croulera sous la débâcle financière, qu'il a lui-même déclenchée. La carence du Judiciaire reste totale. Chemin faisant, j'ai noté quelques-uns de ses dénis de Justice. Je ne connais pas d'épisode plus scandaleux, que la pression exercée, le 25 septembre, sur le courageux juge d'instruction de Soissons, Roux-Freissineng pour le contraindre à mettre en liberté les cinq bourreaux, qui ont aveuglé le malheureux Formisyn. A côté de cet épisode, l'Affaire Dreyfus n'est rien. Et il en est d'autres. La carence de l'Exécutif se mesure au sort de sa monnaie. Mais je serais surpris, si le Législatif demeurait insensible à la colère, qui monte. L'opinion commence à savoir et voit enfin.

JACQUES BARDOUX,
de l'Institut.

L'IDYLLE EN CRÈTE[1]

LE GOÛT DE LA TENDRESSE

Pierre faisait la sieste dans la chambre car la terrasse était brûlée de soleil jusqu'à quatre heures après midi. Il étendait donc sa couverture sur le plancher et s'allongeait tout habillé. Marie se couchait sur le lit et, volets fermés, portes closes, attendait le sommeil. Parfois celui-ci s'abattait sur elle aussitôt, d'autres fois il tardait ou même ne venait jamais. Alors, écoutant le bourdonnement des mouches, le sifflement d'un moustique, le ronronnement des frelons autour de la corbeille de fruits, elle maudissait tous ces insectes qui l'empêchaient de dormir.

Sitôt étendu, Pierre perdait connaissance, mais il ne semblait pas se détendre. Ses poings demeuraient à la hauteur de sa poitrine et son visage gardait l'empreinte d'une volonté rude.

Cet après-midi-là semblait devoir être pour la jeune fille une longue veille. Elle avait beau rester immobile et s'efforcer de ne pas penser, elle ne savait pas tenir les yeux fermés et conversait sans cesse avec elle-même :

« Il en a de la chance de dormir comme un enfant... Un enfant malgré les apparences. Toujours veiller sur lui... Mais il déteste les soins. Est-ce bien sûr qu'il les déteste? Où est-il celui qui n'a jamais besoin d'aide? Qu'il réponde celui qui veut vivre sans tendresse. — Moi — Vous! Allons donc! Vous n'êtes qu'un orgueilleux. Vous jouez à l'homme fort, indépen-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 octobre.

dant... Tout ça, c'est du fabriqué. Vous êtes de chair sensible et fragile comme les autres... Deux trous aux volets, les vitres de l'imposte, et il fait assez clair pour lire le journal. Comment voulez-vous trouver le sommeil avec une lumière pareille? Ce soir, je tendrai une étoffe au-dessus de la porte... S'il était malade, s'il prenait la fièvre ou s'il se blessait en débitant un olivier, il garderait la chambre toute la journée. Je l'aurais à moi du matin au soir, du soir au matin... — Marie! — Me voilà. Vous voulez boire? C'est l'oreiller qui vous blesse? — Merci, vous me faites tant de bien... Hypocrite, va! Ce n'est pas assez d'être amoureuse, te voilà malfaisante maintenant... Les mouches, quelle sale engeance! Il y aurait peut-être des rouleaux de papier gluant à Episcopi. Les guêpes s'y laisseraient-elles prendre?... Tu le tiens prisonnier, le pauvre garçon. — C'est encore lui que vous allez plaindre. Moi, j'espère, je crains, je désespère cent fois le jour, cela ne vous émeut pas? Et les blessures de chaque instant : une absence, un « mademoiselle », un silence qui ne finit pas. Tout ça, c'est moi qui le supporte, vous n'avez pas l'air de vous en douter. Tenez, il y a des heures où je n'en puis plus. Qu'il charge donc son sac de vagabond, qu'il prenne la route et adieu! D'autant plus qu'il ne ressemble en rien au mari que j'ai toujours rêvé. En rien, je vous assure. L'autre était cent fois mieux que celui-ci. — Comment? — Comment, comment, vous m'agacez. D'abord il ne me faisait jamais souffrir... et puis il avait les mains fines. Ça ne suffit pas? — Tu n'as qu'à t'éloigner. — Qui vous a jamais dit que la souffrance me faisait peur? Je ne suis pas exigeante. Que je continue seulement de le voir, de le servir, de l'entendre et je m'estimerai heureuse... J'ai besoin de lui, désormais. S'il m'abandonnait je serais... je ne sais pas ce que je serais. Mais ce n'est pas possible. Pierre... Pierre chéri... C'est ridicule, je ne saurai jamais prononcer cela... Et je ne dors toujours pas. Ce soir, j'aurai de la peine à l'écouter lorsqu'il me traduira une page d'Eschyle : « C'est beau. » Je ne trouverai rien de plus à dire. Ce qu'il doit me croire bête dans ces moments-là! »

De même que Pierre plongeait sans transition dans le sommeil, il s'en arrachait d'un seul coup et se dressait avant

même d'avoir repris conscience. D'ordinaire, Marie était éveillée la première; ce jour-là, elle continuait de dormir. Le drap enroulé autour d'elle montrait qu'elle avait dû longuement s'agiter. Au creux de ses bras repliés, son visage reposait moite et rose de chaleur. Pierre la contempla un instant, détourna les yeux, puis revint vers elle avec le sentiment de commettre une indiscrétion. Quel secret allait-il découvrir et d'où viendrait la trahison? De cette bouche molle, de l'ombre bleutée autour des yeux, de la gorge tranquille?

Elle fit glisser ses bras sur ses joues et se retourna vers le mur en soupirant une syllabe qui ressemblait à un « non ».

Brusquement, l'impétueux désir de la saisir et de la ramener à lui fit tendre la main au jeune homme. Il toucha l'épaule nue, elle était si chaude qu'il fut surpris et recula comme sous l'effet d'une brûlure. Alors, forçant la voix :

— Un café, pour achever de vous éveiller.

— Si vous voulez.

— Et puis nous partirons vers les jardins.

— Où vous voudrez.

Les réponses trop dociles lui faisaient mal. Il ouvrit les volets avec bruit et cria : « Haridimos ».

— Il n'est pas ici, — dit le petit Vassili qui jouait sur le banc. — A cette heure, il doit encore faire la sieste dans sa maison. Je vais le chercher?

— Va, et demande-lui deux cafés.

— Mon Dieu. Vous le réveillez pour six sous, — fit Marie.

— Le caractère sacré du sommeil... une bêtise de l'Occident.

Antigone attendait sur le seuil et bavardait avec Chryssi :

— Son bébé, c'est moi qui le bercerai et qui le promènerai sur mon bras...

— Qui t'a raconté qu'elle aurait un enfant?

— Maman a dit les prières hier au soir.

— Oui, mais dans certaines terres la graine se dessèche au lieu de germer... pourtant la Madone peut toujours faire ce qui lui plaît.

— Assurément qu'Elle le peut, — affirma la petite sans comprendre.

Lorsque la porte s'ouvrit, Antigone se leva et prit la main de Marie.

— Tu viens avec nous aux jardins? — demanda Pierre.

— Nous allons ensemble, — répondit l'enfant en regardant gravement l'étranger.

— Bonsoir, Chryssi, — dit Marie. — Tu ne reposes donc jamais? De nuit, de jour, on te voit sans cesse dans la rue.

— Le sommeil est un beau garçon qui préfère la jeunesse, tandis que la curiosité est une vilaine sorcière qui se plaît avec les vieilles comme moi. Je fais le guet. Il faut bien quelqu'un pour monter la garde au village. Ne pèse pas trop sur tes sandales, ma petite âme, tu m'en feras cadeau quand tu en seras lasse.

Les jardins se trouvaient au delà du village, dans la vallée. Pour les aborder, il fallait suivre la rue principale et continuer tout droit entre deux murs de pierres sèches, à l'ombre des noyers et des caroubiers. Les femmes accouraient sur le seuil de leur maison : « Entrez, mes chers enfants... Pas aujourd'hui? Pourquoi? Promettez-moi que vous reviendrez. Toi, mes yeux, fais-moi cette grâce avant de partir de t'asseoir sous mon toit. »

Lorsqu'on arrivait aux jardins, on croyait aborder une autre terre. On oubliait la poussière, les pierrailles du chemin, l'herbe sèche, l'aridité des pentes. Tout y était fraîcheur, verdure, exubérance. L'eau faisait ce miracle. L'oasis était née d'un petit courant silencieux qui se hâtait sans caprice au fond d'une rigole. Chaque maison avait sa part de jardin et chaque jardin recevait l'eau une fois par semaine. Ce jour-là, le propriétaire se levait dès l'aube pour ne pas perdre une heure d'arrosage. Il fermait la rigole du voisin avec de la glaise et rendait le canal libre sur ses terres. Le filet coulait alors au pied des arbres et abreuvait les planches de légumes. L'homme qui regardait la terre s'assombrir se sentait lui-même désaltéré. Strati avait même fait construire un réservoir pour mettre l'eau en réserve aux jours de pluie. C'était une merveille dont tout le village s'enorgueillissait : « Tu as vu le bassin de ciment? Tu as vu s'il est grand?... il vaut un orage, mon fils. » L'après-midi étant l'heure propice au jardinage, il y avait des hommes et des femmes dans chaque parcelle et de tous côtés on appelait les étrangers : « Venez donc ramasser des pêches... La dernière pastèque, je la fais éclater pour toi, mon enfant. »

Les cédrats, déjà volumineux comme des têtes d'enfants,

pendaient aux branches d'arbustes trapus et l'on pouvait craindre de voir le bois se casser ou le fruit trop pesant se détacher avant la pleine maturité. La peau des grenades commençait à rosir, tandis que les graines intérieures n'avaient pas encore changé de couleur : « Il faut la pluie pour les sucrer », disaient les paysans. Avec leurs fruits et leurs feuilles du même vert sombre, les orangers étaient les arbres les plus harmonieux du jardin.

Les femmes remplissaient des corbeilles de tomates, mettant d'un côté les grosses, destinées à être séchées et d'autre part les petites, en forme d'olives, qui se conserveraient jusqu'au prochain printemps. Moins fragiles, les tétragones, les combos, les piments verts, les courgettes étaient entassés dans les sacs. Les pieds de haricots s'enroulaient autour des roseaux et s'élevaient à une si grande hauteur que les gousses se détachaient en croissant vert sur le ciel, hors de la portée de la main.

— Avez-vous vu le fleuve? — demanda une vieille. — Ne manquez pas de pousser jusque-là. Ce n'est pas loin. Les jardins et le fleuve sont les vraies beautés du pays et toi qui veux faire des images, ma fille, que vas-tu chercher autour des maisons? C'est ici que tu trouveras de quoi réjouir tes yeux.

Le sentier s'engageait entre une double haie de roseaux et permettait d'atteindre une large rivière étalant ses eaux sur un lit de pierres blanches.

— Le fleuve, notre beau fleuve, — dit Antigone qui n'avait pas prononcé un seul mot depuis le village, — notre fleuve sans pareil.

Elle avait été élevée dans l'adoration de l'eau qui coule.

Maigre à cette saison, le courant abreuvait encore au passage des buissons de lauriers-roses qui lui faisaient ombrage et sans s'attarder entre les racines, sans languir sur les cailloux, il se hâtait vers la mer avec une chanson allègre et menue. Sur la rive, quelques touffes de graminées baignaient leurs feuilles d'un vert tendre.

— Les belles prairies de chez nous, avec l'herbe longue, — dit Marie.

Pierre ne l'écoutait pas. Il s'était déchaussé pour construire

un barrage et, même dans le jeu, il mettait une telle ardeur qu'il semblait devoir bouleverser le monde.

— Vous ignorez votre vocation. C'est un bâtisseur que vous êtes.

— Vous croyez? — Portant une grosse pierre, il se redressa. — Un bâtisseur? C'est possible.

Les mots avaient jailli spontanément. Après coup seulement, elle leur découvrit un sens. Ce front vaste, ce corps solide, ces larges paumes... Pierre avait la stature de ceux qui sont faits pour concevoir des édifices et les réaliser péniblement de leurs mains.

— Venez m'aider. Vous consoliderez le mur avec des branches et de la terre.

— C'est un vrai travail de marmotte que vous entreprenez là.

Elle entra dans le fleuve et fut saisie par sa fraîcheur. A mesure que le barrage se perfectionnait, l'eau montait du côté de la source et Marie fut obligée de lever sa robe de plus en plus haut pour ne pas risquer de se mouiller. Ses jambes furent bientôt entièrement nues; mais trop occupée à maçonner elle n'y prenait pas garde. Alors la petite, demeurée sur la berge, pénétra dans le courant et tira la jupe de son amie jusqu'aux genoux :

— Ainsi, c'est bien, — dit-elle, puis elle regagna le bord.

Semblable à une mère qui se désole de voir ses enfants jouer imprudemment et n'a pas assez d'autorité pour les retenir, elle surveillait les étrangers et son visage reflétait ses soucis. Cependant, lorsque le fleuve, passant par-dessus le barrage, retomba en cascade bouillonnante de l'autre côté, elle fut soudain saisie d'allégresse et se mit à trépigner, à lancer des cailloux, en criant des syllabes inintelligibles. Ses cheveux se tenaient tout droits sur sa tête et la faisaient ressembler à un petit démon.

— La cascade est à toi. Je vais te sacrer reine.

Marie dressa des joncs et piqua des fleurs de laurier dans les mailles. Ainsi, Antigone eut bientôt une belle couronne d'un rose vif. Elle n'osa plus bouger et se tint bien droite, aussi empruntée que si l'on eût posé une calebasse pleine de fruits sur sa tête.

Les étrangers reprirent ensuite le chemin du village. L'enfant toute parée se tenait entre eux, aux mauvais passages ils la soulevaient afin d'épargner ses pieds nus. Elle souhaitait que le sentier fût partout difficile et la vue des cailloux lui faisait plaisir. Cependant, elle ne réclamait rien et trottait ou planait au gré de ses amis, avec sa couronne posée de travers sur ses cheveux jaunis par le soleil.

Au souper, elle refusa d'un signe de tête tout ce qu'on lui offrit et demeura sur le lit, immobile, muette. Puis, comme d'ordinaire, sans raison apparente, elle se leva :

— Vers le bien, Maria.

— Viens m'embrasser.

Elle baisa le poignet de la jeune fille avec emportement.

— Et moi, tu m'oublies?

— Vers le bien, mon Pétro.

Il saisit l'enfant et la souleva au bout de ses bras.

— Tu étais une reine, maintenant tu es une perdrix grise.

Antigone riait là-haut. Une fois sur le sol, elle prit la main de Pierre, la porta contre son visage et la pressa si fort qu'on entendait crisser ses petites dents. Elle répéta encore : « Vers le bien » puis elle descendit les marches, se haussa pour ouvrir la porte et disparut dans la rue déjà sombre.

Lorsqu'elle fut partie, Pierre et Marie se regardèrent. Il y avait quelque chose de changé : l'enfant avait créé entre eux une sorte de parenté et avait éveillé le goût de la tendresse.

— Vous venez faire une promenade avant de dormir?

— Volontiers.

Ils durent traverser le groupe de paysans rassemblés devant le café et décevoir tous ceux-là qui étaient venus avec l'espérance de bavarder un moment avec eux.

— Il fait noir, vous allez vous égarer.

— Nous rejoindrons la grand'route.

— Prends le bras de ta femme, tu vois bien qu'elle bute contre les pavés, — dit Costa.

Le ciel était brillant d'étoiles. Les plus humbles mettaient une telle ardeur à resplendir qu'elles effaçaient le dessin immuable des constellations. Cependant, sous cette voûte resplendissante, le pays demeurait obscur. Là-haut, le cœur des astres pouvait battre avec un rythme précipité, la nuit

s'était couchée sur la terre et tenait le village, les champs, les arbres étouffés et liés ensemble. Sur le chemin, les promeneurs avaient l'impression de couper une substance épaisse qui se refermait derrière eux.

Pierre avait pris le bras de Marie et le caressait du coude jusqu'au bout des doigts. Il le caressait longuement, de façon monotone, tout en bavardant. Et comme il n'y avait aucune correspondance entre ses paroles et le mouvement affectueux de sa main, on pouvait croire qu'il demeurait étranger à cette tendresse qu'inconsciemment il dispensait?

Marie heurta une racine et faillit tomber. Il la retint par la taille et la garda serrée contre lui une seconde de plus qu'il n'était nécessaire.

— C'est une splendide nuit, n'est-ce pas?

— Oui, une bienheureuse nuit.

Ils eurent l'impression d'échanger des paroles d'amour.

— Vous n'avez pas commencé de peindre.

— Je ne sais pas si je peindrai jamais ici.

— Pourquoi?

— Je vous l'ai dit, l'atmosphère manque. Les objets paraissent semés dans le vide sans rien pour les séparer ou les réunir. Le plus lointain a les mêmes qualités de contour que le plus proche et presque la même valeur.

— C'est la lumière qui est trop intense?

— Peut-être, et aussi la sécheresse qui est trop grande. Sans humidité il n'y a pas d'atmosphère. Sans atmosphère, il n'y a pas de peinture possible.

— Autrefois, les Grecs se souciaient peu de représenter le monde sur un plan. Sans doute devinaient-ils obscurément que cela ne convenait point à leur ciel. C'est un peuple qui ne s'égarait pas souvent. Où les autres tâtonnent, il allait tout droit, par instinct profond et sûr. Tenez, pour les proportions.

Oubliant l'effort qu'il avait fait pour s'intéresser au travail de sa compagne, il discourut longuement sur la Grèce antique. Lorsqu'il abordait ce sujet pendant la journée, un scrupule arrêtait encore sa véhémence, mais la nuit il s'y abandonnait sans plus de retenue. Sa main se détacha du poignet de Marie. Il allait, il allait, agitant ses théories, faisant sonner les mots

et regardant le ciel comme s'il eût trouvé là-haut son inspiration.

Bien qu'elle continuât de tenir son bras, elle se sentait loin de lui. Ce n'était pas pour elle qu'il discourait ainsi. Il se serait aussi bien adressé aux oliviers du chemin. Elle se sentit brusquement seule, un fil s'était rompu, elle sombrait douloureusement dans la nuit.

Au village, les paysans étaient toujours assemblés devant le café. Pierre souhaita une bonne nuit à la ronde et pénétra dans la maison. Surprise d'une telle hâte, Marie le suivit et poussa le verrou.

— J'allume la lampe?

— Si c'est pour moi, merci. La lumière de l'icône me suffit.

Il hésitait au milieu de la salle. Pour gagner du temps il remplit un verre d'eau et le but d'un trait. Elle musait en déployant le drap et son cœur battait comme à l'approche d'un danger ou d'une joie. Un cri était tout prêt dans sa gorge. Soudain, il s'approcha d'elle :

— Alors, je vous dis bonne nuit, mademoiselle.

Et, s'inclinant, il lui baisa les doigts puis regagna la terrasse comme tous les soirs.

Marie eut des larmes sur ses joues avant de les avoir senties monter à ses yeux. En proie à l'un de ces chagrins d'enfant qui déchirent le cœur, gonflent la gorge et mollissent les os, elle sanglota sur son lit sans faire de bruit. Elle ne se demandait pas pourquoi elle souffrait; elle souffrait tout simplement et c'était déjà une rude besogne. Par instant, le bruit des conversations de la rue lui parvenait. Elle écoutait les bribes de phrases avec indifférence, comme si elles eussent appartenu à une autre sphère.

— Venizelos, c'est une tête bien faite. De plus fort que lui dans toute la Grèce il n'y en a pas. D'ailleurs, l'Anglais l'a bien dit : « Un drame, la vie de cet homme qui est trop grand pour son pays. »

— Trois mille cinq cents drachmes. Ce n'est pas possible, à deux drachmes et demie l'oke, voyons, calcule, Hector.

— Ils sont riches, les Européens?

— Assurément, il a six lames à son couteau et elle achète, comme si la monnaie, elle la fabriquait.

— Riches? Ce sont des gens à mettre du beurre jusque dans leurs légumes.

— Tout le monde ne peut pas être pauvre. Ceux-ci sont pareils à nous.

— Pourquoi veux-tu qu'ils ne soient pas pareils à nous? L'argent n'a jamais donné deux têtes à un homme.

— Venizelos, moi, je te dis qu'il connaît toute l'Europe aussi bien que toi, ta maison.

SAINT GEORGES INTERVIENT

« Maria... Maria... »

Elle se leva et courut aux volets avant d'être complètement éveillée. Elle savait pourtant qui l'attendait. Le capitaine était là, les yeux tout gonflés de sommeil et comme chaque matin, il demandait :

— Tu as une cigarette? Le café n'est pas encore ouvert.

Elle tendit la boîte. Il en prit trois au lieu d'une. C'était de règle.

— Il n'y en a presque plus. Il faudrait en acheter pour demain.

— Je tâcherai d'y penser, — dit-elle, sans essayer de se soustraire à cette rançon quotidienne.

Il était peut-être cinq heures du matin, le jour pointait. Marie prit une grappe et se recoucha. Le raisin, ni blanc ni rouge, était d'un rose fané. Ses grains menus collaient aux doigts tant ils étaient gorgés de sucre. Elle en mit plusieurs à la fois dans sa bouche, espérant ainsi se désaltérer. La poitrine lui faisait tellement mal que les souvenirs de la veille lui revinrent aussitôt en mémoire.

« Aujourd'hui, je suis sans force. Il en profitera peut-être pour partir. Il n'y a que ma volonté de le garder qui le retenait... tant pis, je ne veux plus rien. »

Et n'ayant soudain plus de goût pour les fruits, elle se pencha pour poser la grappe sur le parquet.

On frappait à la porte de la terrasse.

Pierre pénétra dans la salle au milieu d'un large faisceau de lumière rose qui venait tout droit de l'Orient. Il semblait plus décidé, plus brusque encore qu'à l'ordinaire.

— Excusez-moi. Je croyais vous avoir entendu parler.

— C'est le capitaine qui est venu demander ses cigarettes. Comment se fait-il que vous ne soyez pas encore en promenade ce matin?

— Je connais le pays à dix lieues à la ronde.

— Il vous faudrait aller ailleurs.

Les seules paroles qu'elle n'aurait pas dû prononcer, elle avait une joie cruelle à les entendre sortir de sa bouche.

— Justement, j'y songeais. Je vais partir. Vous n'avez plus besoin de moi?

— Non, grâce à vous, toutes les difficultés sont aplanies. On me considère maintenant comme une femme du pays. Je ne sais comment vous remercier de votre aide. Vous avez été un compagnon parfait.

Elle se leva et, passant une robe de chambre, poursuivit :

— Donc, vous déjeunez avec moi, ce matin. Attendez, je vais dire à Yorgos de traire la chèvre du voisin. Aphrodite mettra plus de lait dans la marmite. Votre chemise bleue n'est pas encore repassée; je ne veux pas que vous l'emportiez ainsi. Je demanderai un fer chaud. Et le bouton de votre pèlerine, voici plus d'une semaine que je parle de le recoudre...

Pierre était peu observateur de nature et mal accoutumé aux femmes. Il ne s'apercevait pas que la voix de Marie avait perdu son timbre. Il s'étonnait de son activité subite.

— Je pense que lorsque je ne serai plus là, vous serez plus tranquille pour travailler.

Elle crut d'abord qu'il se moquait. Mais non, assis près de la table, le front au creux de la main, il avait un visage sérieux et même dans son regard dormait l'ombre d'une tristesse, pareille à la tête d'un nuage au bord d'un ciel clair.

— C'est possible.

Tous les deux se turent. Elle s'affaira dans la salle, plia la couverture, balaya les grains d'orge semés sur le parquet, tria les fruits dans la corbeille. Elle allait et venait, prompte ainsi qu'une ménagère dont l'ordre serait l'unique souci. Aphrodite entra, tenant la marmite. La fumée avait charbonné ses bras puissants.

— N'y touche pas, tu vas te brûler.

— J'espère que tu as mis beaucoup de café, ce matin : tu sais que notre Pétro déjeune ici pour la dernière fois.

S'il eût hésité, une telle déclaration l'eût poussé au départ. Elle le savait, mais elle avait besoin de piétiner sans cesse son bonheur.

Pierre s'y laissa prendre et crut qu'elle se réjouissait vraiment à l'idée de rester seule. Un pincement au cœur lui fit entrevoir qu'à l'aube sa détermination n'était pas encore irrémédiable. Sans s'opposer ouvertement à ses desseins, si Marie lui avait donné de bonnes raisons pour les différer, il se serait volontiers laissé convaincre. Mais au contraire...

Comme elle prenait le pain, il tourna par hasard ses regards vers le couteau qu'elle tenait. Elle se tailla deux larges tranches, bien que sa gorge fût si serrée qu'une seule miette avait peine à passer. Il mangeait à bouchées massives, comme d'habitude.

— J'irai vous accompagner un bout de chemin. De quel côté partez-vous?

— Je ne sais pas encore. Je gagnerai toujours la grand'-route.

La question de la séparation lui paraissant épuisée elle simula l'appétit avec application. C'est alors que le pêne hésita dans la serrure. La porte s'ouvrit, Antigone parut, toute rouge, hors d'haleine :

— On allume le feu pour cuire les pots.

A peine achevait-elle que Yorgi l'avait rejointe :

— Le feu dans le four. Venez vite.

Il aperçut sa sœur :

— Que fais-tu là, toi? Tu devrais être à la maison.

— J'ai parlé la première, — dit fièrement la petite.

Elle monta l'escalier, embrassa la main de Pierre, mit ses bras autour des genoux de Marie et demeura le visage perdu dans la robe de son amie. Le garçon attendait au bas des marches et l'anxiété élargissait encore ses yeux immenses.

— Allons-y, — dit Pierre. — Je ne suis pas à une demi-journée près.

Ils prirent tous les quatre la rue montante et, un peu au delà de l'école, s'enfoncèrent sous les oliviers.

Le four était primitif. Pour sa construction, on avait

ingénieusement utilisé la pente. Un trou creusé dans la partie basse servait de foyer. Costa y avait entassé déjà des branches sèches. Au-dessus, s'élevait une large cheminée où les jarres étaient disposées en deux étages. Les cruches plus petites, les couvercles, les bassines, comblaient au hasard les espaces restés libres. L'orifice était presque complètement fermé par des débris de poterie et des feuilles de tôle que maintenaient des blocs pesants. Au double titre d'homme et d'étranger, Pierre eut l'honneur de mettre le feu au bois mort et bientôt les fumées commencèrent de monter bien plus haut que la cime des arbres. Les flammes hésitèrent un moment à l'ouverture; apparaissant, disparaissant comme par jeu. Enfin, après avoir étreint les larges panses, elles s'élevèrent pleines d'ardeur, d'un seul élan vers le ciel.

Tout le monde était occupé : Antigone préparait de petits fagots, afin que Marie pût aisément entretenir le feu. Yorgi et Evangelio cassaient les grosses branches, tandis que la mère versait le vin pour fêter la cuisson de l'argile. Le verre passait de main en main.

— Il faut que la terre perde à jamais toutes ses vertus pour que la poterie soit créée, — dit Pierre. — Je bois à cette mort de la glaise et à la naissance des jarres.

Il tendit le verre à Maria. Après de telles paroles, elle était un peu embarrassée.

— Je souhaite que rien ne soit brisé, — dit-elle plus humblement.

— Le temps est bon, — fit Costa. — Avec le vent, on a parfois des ennuis; mais aujourd'hui la fumée monte tout droit. Je pense que la fournée sera bien réussie. Nous verrons après-demain. On ne peut pas toucher l'argile avant jeudi. Elle brûle comme la cendre sur les tisons. Tu viendras ce jour-là, mon Pétro. D'ailleurs, j'ai pensé à toi, je te réserve une surprise. Tu n'oublieras pas?

— Non, c'est convenu, — dit Pierre.

La femme but la dernière :

— A ton premier enfant, ma fille, — dit-elle. — Costa fera une jarre pour que tu puisses ranger son trousseau.

Le bonheur de Marie, qui n'était qu'une loque au matin, s'éclairait, se gonflait, s'épanouissait à nouveau et l'espoir le

faisait encore palpiter. En partant, elle prit le bras de Pierre et pesa sur la chair de son compagnon, il lui tapota la main. Tous deux croyaient obscurément que la Providence s'était chargée de leurs destinées, et ils s'abandonnaient à elle.

Comme ils passaient devant l'école, ils entendirent des cris. Les femmes pleuraient sur les seuils. Un gamin courait vers Episcopi.

— Misère! Malédiction! Les pierres de la carrière se sont effondrées sur le corps d'un chrétien.

— Quelqu'un du village?

— Non pas, un homme du bourg avec femme et enfants.

— Qu'on me conduise à la carrière.

— Prends mon âne, — dit le capitaine qui revenait des champs.

Pierre eut un mouvement d'impatience : « un garçon rapide, voyons! »

— C'est moi qui cours le plus vite, — dit un berger dont la peau et les cheveux étaient couleur de miel.

— Alors, qu'attends-tu pour partir?

L'adolescent écarta les bras et on le vit s'élancer sur le chemin et voler au ras du sol comme une hirondelle avant l'orage. Pierre le suivait à longues foulées puissantes.

— Les as-tu vus partir? — disait Chryssi un moment après. — « Un coursier poursuivant une plume. Saint Gabriel lui prêtait ses ailes... » puis voyant la femme de la victime apparaître au bout du chemin, elle changea de ton et commença de se lamenter :

— Que la Vierge sauve celui qui a des enfants à nourrir! La roche est trop dure pour la chair de l'homme. Ce qu'une seconde peut amener, toute une année ne le saurait... Hier encore il était comme l'acier, il marchait, la terre tremblait.

Cependant la femme d'Episcopi criait si fort que tout se taisait sur son passage, même les oiseaux du ciel. Elle allait, les bras en avant et faisait mine de courir, alors qu'elle n'avançait qu'avec lenteur. Depuis le bourg, ses forces l'avaient déjà trahie.

La carrière avoisinait le fleuve. Un vieillard avait commencé de libérer le blessé, pourtant celui-ci était encore sous une lourde charge de pierrailles lorsque Pierre arriva.

— Laisse les jambes, — dit-il, — la tête et la poitrine d'abord, sinon il va étouffer.

Ils se mirent à l'ouvrage et ne tardèrent pas à haleter. La sueur mouillait leurs mains, tandis que les cailloux incessamment lancés par côté roulaient dans les creux avec un grand vacarme.

Si l'homme avait perdu connaissance, il respirait toujours.

— Un brancard, maintenant, — commanda Pierre aux paysans qui venaient d'arriver.

Yannakis courut chercher des piquets dans sa vigne et une couverture, tandis que les autres déroulaient prestement leurs ceintures de laine pour en faire de solides liens.

Et l'ascension commença sur le chemin rocheux. Le blessé, qui avait retrouvé ses sens, gémissait aux cahots. Juste à mi-côté, ils rencontrèrent la femme qui continuait de trottiner, le buste en avant, les mains tendues. Lorsqu'elle vit que son mari n'était pas mort, elle cessa brusquement de crier, déplia son mouchoir sur la figure de cire, puis suivit le convoi d'un air hébété sans jamais détourner ses regards des semelles du malheureux qui se balançaient à chaque secousse.

Le chemin était long et si montant que les porteurs devaient souvent se relayer. Lorsque deux nouveaux posaient le bois sur leurs épaules, ils espéraient toujours marcher avec plus d'adresse que les autres et faire cesser les souffrances du blessé. Sitôt qu'ils se mettaient en route, l'homme geignait encore à faire pitié. Comme il demandait à boire, on fit halte au village afin de mouiller ses lèvres d'un peu d'eau, et Aphrodite, qui pourtant n'aimait pas à se séparer de son bien, glissa l'oreiller de son lit sous la tête malade en disant : « Ma Vierge, tu es une mère et tu as souffert... »

C'est alors que le médecin parut, venant d'Episcopi sans se presser. Les hommes et les femmes tassés autour du brancard s'écartèrent respectueusement, laissant une place libre. Le docteur se tint au beau milieu en costume de toile blanche, son comboloï d'une main, sa canne à pommeau d'argent de l'autre et avant de s'occuper du malade il jeta un regard souriant et satisfait autour de lui, comme un prestidigitateur qui va réussir un tour de sa façon. Puis, se penchant un peu, il souleva le mouchoir.

— Comment vas-tu, Dimitrakis?

— Mal, — dit l'homme dans un souffle.

Le médecin sourit de plus belle. On eût dit que ce « mal » il l'attendait. Alors, pliant un genou, il essaya d'ausculter le malheureux. Son chapeau le gênait un peu, il le tendit à Costa et, s'appuyant sur sa canne, approcha son oreille de la chemise terreuse. Tous les paysans retenaient leur haleine, tandis que le praticien continuait de jouer avec les boules d'ambre de son comboloï.

— Eh bien! La machine va toujours, — dit-il, et cette fois il rit tout à fait comme si le tour avait parfaitement réussi. Puis il ajouta :

— Je déjeune à Réthymno; si je ne rentre pas trop tard, je passerai te voir, mon fils.

Pierre avait eu un mouvement brusque pour s'avancer, puis il s'était ressaisi et était demeuré parmi les villageois; mais ses yeux ressemblaient à ceux d'un homme qui va bondir sur un autre pour l'égorger.

Le cortège repartit vers le bourg.

— La culture risque toujours de gâter les êtres, — dit Pierre en déjeunant; — mais ici plus qu'ailleurs elle les rend détestables.

— Toi, tu sais tout, — dit Yorgos qui ne pouvait suivre la conversation. — Tu pourrais gouverner le monde, — et il appuya fraternellement ses deux mains sur les épaules de l'étranger.

Antigone entra, serrant contre sa poitrine une cruche de terre. Pliée en deux, elle monta lentement les marches et déposa son fardeau devant Pierre.

— Mon père t'envoie ce vin.

On voulut qu'elle y trempât ses lèvres, mais elle refusa et reprit sur le lit sa place accoutumée. Entre le coussin et le bois, il y avait un tout petit espace, pas plus grand que deux mains, elle l'avait fait sien. Elle y revenait toujours et on finissait par l'oublier tant elle se tenait tranquille, les coudes sur les genoux. Pourtant, à certaines heures, une folie la prenait, elle poussait un cri aigu, se roulait soudain sur le lit, griffait les planches comme un jeune chat, puis revenait sagement à sa place. Ses cheveux raides retombaient sur son front et ses yeux retrouvaient leur gravité.

Apparemment, c'était le jour des offrandes. Un gamin apporta des pois chiches grillés; un autre, une douzaine de piments verts; Démocratia vint avec une tasse de vinaigre. Cette Démocratia était une fille frénétique qui pouvait bien avoir vingt cinq-ans. Elle portait à Marie un amour dévorant, la couvrait de caresses, de baisers et désirait lui donner tant de doux noms à la fois qu'elle en bégayait. Pour Marie, elle eût volé père et mère et se serait dépouillée elle-même des meilleures pièces de son trousseau. Cependant, cet après-midi-là, ce fut à Pierre qu'elle tendit le verre, car il était le héros de la journée. Haridimos tint à lui offrir de l'alcool et Chryssi vanta son intrépidité sur tous les seuils. S'il ne prenait pas garde à ces marques d'admiration, il semblait pourtant plus satisfait que de coutume.

« La gloire mieux que l'amour est capable de retenir un homme », songea Marie et il lui parut qu'elle venait de conclure un pacte de secrète alliance avec le village.

Après le repas, Pierre enfourcha un petit âne gris, si bas de reins que les pieds du cavalier traînaient à terre et, accompagné de Yannakis qui chevauchait une grande mule dégingandée, ils prirent gaiement le chemin de la montagne à la recherche d'arbres morts. On ne les revit qu'une fois la nuit tombée. Le soir, au souper, Pierre fut exceptionnelllement confiant et parla du passé comme il n'avait encore jamais fait.

— Je combattais dans l'armée de Wrangel. Nous n'avions ni vivres, ni munitions, ni cartes d'état-major. Nos ennemis n'étaient guère mieux pourvus que nous, et avec un peu plus de foi... Mais la foi était usée. Ce fut donc la déroute. Les troupes dispersées fuyaient vers tous les points de l'horizon. Je courais droit devant moi, comme les autres, sans savoir vers où je courais. Lorsque je repris haleine, j'était seul, alors je me dis : Va donc à Constantinople, là tu aviseras. Comme je n'avais plus un kopeck, je résolus d'aller à pied. La route était longue et j'en avais bien pour un mois à mettre un soulier devant l'autre si les Turcs ne me massacraient pas en chemin. Mais bah! une bonne marche ne m'a jamais fait peur et la fatigue est une compagnie qui prépare bien à la mort.

» Un soir, je vis un train en panne dans la campagne et des

soldats français penchés aux portières. Comme je savais un peu leur langage je me mis à bavarder avec eux :

» — Où vas-tu? — demanda l'un d'eux.

» — A Constantinople.

» — Alors, monte avec nous.

» — Je n'en ai pas le droit.

» — Le droit, mon vieux, on n'a plus que celui de f... le camp.

» Ils riaient de tout leur visage maigre et dégourdi. Je montai, ils me donnèrent de la vodka et tinrent conseil sur ce que je devais faire. Comme ils n'étaient pas du même avis ils s'injurièrent et faillirent même se battre. Je les laissai se disputer. Pourquoi intervenir? De s'échauffer leur faisait passer le temps. Le convoi s'était traîné jusque dans une tranchée, puis il avait encore refusé d'avancer et on restait là, entre deux murs de roches. Enfin il fut décidé que je devais m'engager à la légion.

» — C'est pas un régiment de culs-terreux comme celui-ci, tu peux me croire, — dit un ouvrier.

» — Des gens distingués : des fils à papa qui ont mangé le magot et des étrangers qui sont dégoûtés de leur sale pays. De la bonne société, quoi.

» — Et la prime! Rien que pour la prime ça vaudrait le coup. Tu mènes la bonne vie à Marseille pendant une semaine, le café Royal, les poules de luxe et le maryland... tu te rends compte?

» Après le train, il y eut le bateau. Le caporal expliqua mon cas au sergent qui en parla au capitaine et je fus admis à bord. Mes camarades m'appelaient Pétrusko et me traitaient fraternellement. Mais à Marseille, ils durent me quitter pour monter vers le Nord tandis que je signais mon engagement. Comme ils me l'avaient promis, je reçus la prime et j'achetai quelques livres. Un Eschyle d'abord, un beau volume avec le texte grec d'un côté et le français en regard. Comme il faisait beau, je m'assis sur une borne voisine du bureau de recrutement et je me mis à lire au soleil. Tout à coup, derrière moi, quelqu'un déclama les vers à voix haute. J'étais si absorbé que je n'avais pas entendu l'homme approcher. C'était un petit monsieur à barbiche et à lunettes; il se présenta en alle-

mand : « Professeur X... occupant la chaire de grec ancien à l'université de Hambourg. » Chassé pour délit politique, il venait aussi de s'engager à la légion. Il prit le livre et continua la lecture. Il lisait bellement, avec ardeur, en scandant les vers; et, je ne sais comment, moi qui ne pleure jamais, je fus ému jusqu'aux larmes. Je ne l'ai plus revu. Qu'est-il devenu en Afrique, le petit professeur à barbiche rousse dont les épaules étaient trop étroites pour porter le sac et qui lisait si noblement Eschyle? J'espère qu'on a eu l'esprit de le mettre dans un bureau, devant un registre...

Il se tut longuement, absorbé par ses souvenirs.

— C'était donc si dur, — fit Marie.

— Dur? Non. Vous savez, lorsque l'âme est bien trempée, le corps suit toujours. J'ai compris ça là-bas. Nous partions avec tout le « barda » pour de longues marches sous un ciel de feu. Dans la colonne, il y avait des hommes du Nord, des Saxons roses, gras, pleins de santé et des « titis » de chez vous, maigriots, mal fichus qui traînaient la jambe et ronchonnaient avant le départ. Les premiers temps je me disais : « Ceux-ci n'iront pas loin. » On se mettait en branle, les beaux gars lâchaient les uns après les autres, ils se laissaient tomber comme des sacs le long de la piste et, sacre ou cogne, ils ne bougeaient pas. Il y en avait même qui sanglotaient comme des gosses. Vos loustics lançaient une moquerie au passage. Eux, marchaient toujours. Ils arrivaient à l'étape avec des faces creuses, toutes de travers et couleur de terre. La cigarette allumée, ils avaient encore la blague ou l'injure à la bouche. Au début, ils m'inspiraient de l'aversion, parce qu'ils semblaient pétris de vices, mais peu à peu j'eus de l'estime pour eux. Il n'y avait pas que moi, ils jouissaient là-bas d'un prestige que seul le vrai courage peut donner.

— Pétro, tu n'as pas encore fini de souper?

Les paysans, groupés devant le café comme tous les soirs, trouvaient que le repas se prolongeait par trop.

— Descends un peu avec nous.

— Maria, viens aussi, ma petite âme, — dit Chryssi.

Pierre prit place sur le banc auprès de Yannakis et Démocratia supplia Marie de s'asseoir près d'elle sur le seuil. La conversation reprit. Elle était à peu près la même chaque soir.

Lorsqu'elle ne portait pas sur les pays, elle s'intéressait aux langages. « Comment dit-on caillou en allemand, en russe, en anglais? Olivier : comment dit-on? et village? » Toute l'assemblée répétait le mot nouveau en le déformant au point de le rendre méconnaissable. Théodoros, qui avait fait des études pour être instituteur et que la vue de trois cents concurrents avait suffi à décourager, Théodoros passait pour connaître le français. En fait, il en savait quelques mots, tous empruntés aux termes de marine : bâbord, tempête, hublot, artimon. Lorsqu'on s'étonnait de ce parti pris, il expliquait que son livre de classe avait pour titre *le Naufrage du Titanic.* Les paysans redisaient avec application « ach té mone », chaque syllabe étrangère semblait leur ouvrir un horizon et les ravissait comme un beau voyage. Ils concluaient :

« Le monde est infiniment divers. »

« L'immensité, pourquoi la chercher ailleurs? Elle est déjà sur la terre. »

Ensuite, on revenait à parler de la France. Les hommes devinaient obscurément l'espace marin qui les séparait de ce pays; mais les femmes croyaient Paris dans l'île, quelque part au delà de Cania.

— Alors, c'est une grande ville? — demandait Calliope.

— Très grande.

— Il y a beaucoup d'autos?

— Beaucoup.

— Combien? Tout de même pas dix?

— Des milliers.

— Ah!

Elle ne s'étonnait pas, les grands nombres n'avaient pas beaucoup de sens pour elle. A dix commençait la multitude.

Démocratia, la frénétique, serrait tendrement les épaules de Marie.

— Demain, tu viendras au jardin avec moi. Pourquoi non? pourquoi? — ces « iati », répétés ressemblaient à des cris aigus d'oiseau. — Tu viendras, ma petite aimée. Je remplirai ta jupe de pêches et tu cueilleras autant de pourpier qu'il te plaira. Pourquoi non? Un concombre plus gros que ton bras, je te le donnerai.

1. Iati = pourquoi et parce que.

Il était tard lorsque Pierre et Marie se levèrent. La fraîcheur et l'obscurité du soir reposaient de l'embrasement de la journée. Les mots volaient de-ci, de-là, pareils à des insectes inutiles, remplissant l'air et empêchant le silence de peser. Une tristesse infinie, mêlée à la douceur de la nuit, liait étroitement les êtres. Sous le ciel inhumain à force de splendeur, l'homme seul se sentait perdu, alors il demeurait instinctivement serré contre son voisin. Tout le village formait ainsi, malgré l'heure avancée, un groupe si compact, qu'il fallait un effort pour s'en arracher. Un orage lointain avait modifié l'atmosphère jusqu'à Karoti. Les chauves-souris volaient plus bas, les oiseaux de nuit hululaient et le sommeil n'osait approcher. Fraternité, tendresse de l'homme pour l'homme, vous n'étiez pas seulement des mots en ces beaux soirs, vous deveniez palpables, on vous sentait passer sur les visages, on vous respirait...

Pierre essaya vainement de dormir. L'âne martelait le sol de son sabot, un coq chantait hors de propos, les étoiles semblaient hallucinées. Dans la chambre, Marie écoutait les bribes des dernières conversations.

— J'ai servi dans sa garde, je te dis que son œil est comme du feu.

— Trois cents drachmes par enfant pour achever l'école! Je ne donnerai pas un cent. C'est assez de les nourrir, que l'État les instruise s'il le veut.

A ce moment, la lumière de l'icône commença de faiblir; elle jeta quelques éclats puis s'éteignit. Marie pensa que saint Georges ne pouvait pas demeurer toute la nuit dans l'obscurité. Elle descendit du lit, chercha la bouteille d'huile d'olive sur l'étagère et prit une chaise à tâtons. Le montant heurta la porte de la terrasse. Une fois grimpée sur le siège, elle tira sur les chaînes de la lanterne qui grincèrent. La porte s'ouvrit.

— Que faites-vous donc? — dit Pierre.

— J'avais oublié de garnir la lampe.

— Mais vous n'y voyez rien. Attendez, je sais où sont les allumettes.

Il se dressa près d'elle, le bras levé, afin de mieux l'éclairer. Elle versa l'huile sur une couche d'eau, enflamma la mèche, puis remit tout en place. A cause des verres de couleur, le

Saint recevait une lumière verte tandis que Marie était toute baignée d'orange. Pierre se tenait contre elle, le visage à la hauteur de ses seins. Il inclina la tête et trouva un creux juste modelé pour recevoir sa joue. Alors un désir brutal le saisit. Il prit la jeune fille dans ses bras et la porta sur le lit.

Cet instant, que peut-être elle avait souhaité, voilà qu'elle en avait peur. Effarouchée et ravie tout ensemble, il y avait en elle une jeune fille qui ne pensait qu'à se sauver, une femme docile, toute de chair molle qu'un baiser tenait asservie, une autre, sage, qui raisonnait encore et disait : « Puisqu'il faut passer par là. » Elle se tenait raide, toutefois elle rendait baiser pour baiser. Soudain, la souffrance lui donna envie de crier mais, serrant les dents, elle ne laissa même pas échapper un soupir. Elle tremblait, elle tremblait... Pierre pouvait croire qu'il avait deux cœurs dans la poitrine, l'un fort, régulier, l'autre petit, affolé, prêt à se rompre. Il la garda contre lui, allongée contre son flanc, la tête au creux de son épaule et se prit à la caresser longuement, à l'apaiser par des caresses. Ni l'un ni l'autre ne prononçait une parole. Parfois elle levait un peu la tête, alors il se penchait pour baiser ses lèvres. Ainsi, peu à peu, elle fut pacifiée et le calme qu'elle trouva lui parut incomparable. C'était un univers de quiétude.

Le milieu de la nuit était déjà passé. « Il est tard, je dois vous quitter », dit Pierre. Elle l'étreignit avec force, puis écartant les bras demeura immobile et comme crucifiée. Il regagna la terrasse. Brisée de fatigue, elle s'endormit aussitôt tandis qu'il mit longtemps à trouver le sommeil.

« Qui m'aurait dit qu'elle n'avait jamais connu d'homme... »

Il éprouvait un sentiment qui tenait du respect, de la compassion, un peu du regret, de l'orgueil aussi. C'était la première fois qu'une pareille aventure lui arrivait. Même la fille du cocher avec ses longues nattes... et la petite Sonia, une vraie gamine pourtant. Là-bas en Afrique, les femmes faisaient partie du ravitaillement. Leur venue était annoncée plusieurs jours à l'avance. Ces jours-là, tout semblait léger. Elles arrivaient en roulottes, avec leurs oripeaux de couleur, leur verroterie et leur odeur de faux jasmin... le rebut des plus infâmes bouges, trop grasses, trop vieilles et grises malgré les

fards. Pourtant, après des mois dans le désert, le contact de leur chair hideuse rafraîchissait les hommes mieux qu'une averse.

PYGMÉES ET GÉANT

Le lendemain, Marie était encore au lit, lorsqu'Antigone entra. Elles s'embrassèrent longuement.

— Regarde-moi.

L'enfant examina la jeune fille.

— Tu me reconnais?

— Mais oui.

— Tu ne me trouves pas changée?

— Non.

— Pourtant je ne suis plus la même.

— Pourquoi?

— ... D'abord j'ai grandi depuis hier.

Marie glissa sur le parquet pour se dresser.

— Tu vois bien que j'ai grandi.

— C'est vrai, — balbutia la petite impressionnée.

— Maintenant dis-moi que tu m'aimes encore plus ainsi.

L'enfant se précipita contre son amie et baisa sa robe puis, voyant que la journée s'annonçait propice, elle demanda :

— Je peux balayer?

— Bien sûr, aujourd'hui tu peux faire tout ce que tu veux.

Cette autorisation était une récompense exceptionnelle, la petite courut chercher le balai, formé d'une poignée de tiges de riz liées ensemble et point emmanchées. Elle prit l'instrument à deux mains et commença de soulever la poussière à petits coups rapides.

Les mouches se sauvaient, les guêpes irritées tournaient en rond, tandis qu'Antigone avançait gravement au milieu d'un nuage. Tout en veillant à ne pas oublier une planche de parquet elle bavardait :

« Tu me donneras de ta poudre blanche pour qu'Anna me lave les cheveux. Après, je n'aurai plus de croûtes, je serai comme toi. Demain, on sortira les pots du four et samedi ce sera la Saint-Stavro. Le pope dira la messe dans la petite chapelle de l'autre côté du fleuve, Alécos distribuera du pain

au sésame et à la cannelle, moelleux comme du gâteau. Tu iras Maria? Moi? Non. Je n'ai pas de souliers, alors je garderai mon petit frère sous l'abri; quand je serai plus grande, j'aurai des chaussures et j'irai aussi. Tu ne partiras jamais, dis, Maria. Ou si tu dois partir un jour, tu m'emmèneras; je ne veux pas te quitter, nous serons toujours ensemble toi et moi.

— Et Pétro?

— Pétro sera forcément avec nous, puisque tu es sa femme.

Aphrodite apporta la vaste marmite au fond de laquelle il y avait juste une petite tasse de lait troublé par le café. Elle tenait Stellio assoupi sur son bras.

— Le petit n'a pas grosse mine, ce matin.

— Non, il ne veut rien prendre, je vais encore lui donner de la quinine. Et toi, vilaine bestiole, tu es déjà dans ma maison?

— Laisse Antigone tranquille. Je t'ai déjà dit cent fois que c'est mon plaisir de l'avoir auprès de moi.

— Drôle d'idée. Enfin, comme tu voudras.

— As-tu rencontré Pétro, ce matin?

— Il y a longtemps qu'il est parti du côté de la mer avec ses livres sous le bras.

« Mon Dieu, faites, songea Marie, faites qu'il puisse s'occuper chaque jour! Un homme désœuvré dans un petit village, l'ennui le guette. Et sitôt que celui-là pressentira l'approche de l'ennui, il s'en ira. Qu'il trouve du travail pour sa tête et du travail pour ses mains, moi, je me charge de l'aimer. »

Elle prit sa boîte, une toile neuve, confia son pliant à Antigone et descendit allégrement vers la vallée. Non loin des maisons, en se retournant, on avait au premier plan deux oliviers aux troncs pareils à des faisceaux de serpents enroulés, plus loin s'étageait le village, au-dessus montait le ciel d'un bleu encore léger. Marie s'installa et commença de peindre.

Quel que fût l'endroit qu'elle choisissait, les gamins du village ne tardaient pas à la découvrir et à l'entourer. C'était tout un petit monde tapageur, remuant et sans gêne qu'il fallait morigéner à chaque instant. L'un essayait d'ouvrir un tube de couleur, l'autre se barbouillait de fusain, un troisième faisait disparaître subrepticement le miroir dans sa poche. Pour être tranquille, Marie distribua des bonbons; c'était de mauvaise guerre. Jamais on n'a vu ennemis calmés par des

largesses. Sitôt le sucre entre leurs dents, ceux-ci inventèrent cent diableries nouvelles. Il fallut se fâcher, menacer, les obliger bon gré, mal gré à prendre le large. S'éloignant de quelques pas, ils se postèrent un peu plus haut et le cadet, autant par désœuvrement que par malice, lança une poignée de terre. Les autres en firent autant. De la terre, on passa aux graviers, des graviers aux cailloux. Marie avait beau crier, les assaillants continuaient de la cribler. Indifférente aux projectiles, Antigone regardait son amie, puis les gamins et ses lèvres tremblaient de rage. Soudain, elle s'écria : « Barba, Barba, viens vite. » Son oncle Strati qui passait sur le chemin fit un détour. « Ils lui lancent des pierres, ils vont me la tuer. » Un luron espiègle et rusé se ramassa vivement et commença de détaler sur la pente, tandis que les autres posaient sur leurs genoux des mains faussement innocentes. « Attends, attends... dit Barba en courant après le fuyard. Tu es mon fils et tu te permettrais... » Il avait de grandes bottes, les petits pieds nus se précipitaient en vain, ils perdirent du terrain. Le gosse fut saisi par son fond de culotte, ramené devant Marie et battu d'importance. « Laisse-le, laisse-le », suppliait la jeune fille, mais une correction sérieuse comporte un minimum de coups et le père ne fit grâce d'aucun. Les voisins ne tardèrent pas à être prévenus et chacun traîna son héritier devant Marie pour le frapper. « Tu vas voir, disait Vassili en jouant du bâton, je vais faire périr le bois sur ses épaules » et Marie, troublée, croyait qu'il parlait de tuer l'enfant.

— Ne t'inquiète pas, — lui dit un vieillard, — c'est ainsi qu'on leur apprend l'hospitalité.

Les femmes regardaient, partagées entre le respect pour l'étrangère et la pitié pour le fils. Tout châtiment était accompagné d'un discours : « L'étranger est sacré. Celui qui nous fait l'honneur de vivre avec nous, tu dois l'honorer et le servir; chaque caillou que tu as jeté était une honte pour ton père... »

Enfin, le calme revint.

— Je ne pouvais plus supporter de les entendre crier, — dit Marie.

— Ils n'ont pas été assez battus, — répliqua Antigone. — On aurait dû les écraser sous le talon comme des guêpes.

Marie regarda l'enfant; elle était toute pâle, la bouche

ouverte et une expression farouche assombrissait ses yeux. Le petit visage tragique contrastait étrangement avec la tignasse couleur de paille et taillée de biais.

— Tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis. Va plutôt demander à ta maman la permission de déjeuner avec nous.

A mesure que midi approchait, Marie appréhendait l'instant de retrouver Pierre. Comment l'aborderait-il? De son côté quelle attitude devrait-elle prendre?

Il fut exactement pareil aux autres jours. Ni plus tendre, ni plus distant. Elle s'efforça de paraître naturelle et s'occupa de la petite un peu plus que de raison. La nuit semblait donc oubliée; cependant, comme le repas s'achevait et que Yorgos se taillait sans façon une languette de fromage pour passer le temps, les yeux de Pierre se portèrent sur l'icône. Il ne les détourna pas assez vite, et son regard rencontra celui de Marie; après une seconde d'hésitation, ils échangèrent un sourire.

— Mon patron, — dit Yorgos, — il n'a pas son pareil pour porter chance.

— C'est justement ce que je pensais, — répondit Pierre, et l'on parla d'autre chose.

— Alors nous allons ce soir chez ta mère?

— Oui, en l'honneur de mon oncle Alexandros qui est descendu de la montagne. Tu le verras et tu l'écouteras. C'est un beau géant; seulement, méfie-toi, la vérité est trop petite pour la bouche de cet homme-là.

Après souper, il y eut donc grande réunion chez Calliope. Tous les invités se réunirent sur la terrasse élevée, l'une des plus belles du village. Au sommet d'un escalier abrupt s'étalait l'espace largement dallé, donnant d'un côté sur la rue, de l'autre vers la vallée. La compagnie était nombreuse : outre Calliope, Alécos, Evangélia et son frère Athanase, il y avait encore Yorgos avec sa famille, les étrangers et l'oncle Alexandros. Les femmes se tenaient debout, les hommes assis sur des chaises ou sur le mur bas.

On avait beau être prévenu, la vue du montagnard était une surprise. C'était un brigand échappé des contes et des légendes, un grand diable de peut-être sept pieds de haut, maigre, barbu, avec des yeux de faucon. Partout où il arrivait, on ne voyait, on n'écoutait que lui, si bien qu'il s'était accoutumé à passer

le premier. Il portait le costume des paysans : guêtres de cuir, large culotte bouffante et gilet bleu vif. Si ces vêtements étaient défraîchis et même déchirés en plus d'un endroit, ils s'ornaient assez abondamment de soutaches pour marquer qu'on n'avait tout de même point affaire à un malheureux. Aucun siège n'était à sa mesure; lorsqu'il s'asseyait, ses genoux remontaient à la hauteur de sa poitrine et quand il se levait, il semblait se déplier ainsi qu'un mètre de charpentier; enfin, il jouait sans cesse avec sa grande hache comme un dandy avec sa canne.

— Quel âge as-tu? — lui demanda Pierre.

— Soixante-dix ans. Mais soixante-dix ans pour moi, c'est vingt ans pour toi, mon fils. Je suis pareil au rocher de la montagne. Est-ce qu'un demi-siècle compte pour le rocher? Regarde mes jambes; de l'os et du parchemin; que veux-tu qui vieillisse là dedans? Elles sont solides comme le tronc de l'olivier, elles me portent là où je veux. Ce matin encore j'ai fait sept lieues.

— Tu n'avais pas ton âne?

— Les ânes sont bons pour les femmes et les enfants. Je marchais en portant un agneau sur mes épaules et j'avais ma hache à la main pour trancher tout ce qui me gênait. Je viens de loin. Où j'habite il y a toujours de la neige et la glace ne fond jamais. Là, paissent mes troupeaux. Je possède plus de mille têtes.

— C'est vrai qu'il possède plus de mille têtes, — dit Yorgos et le père acquiesça plein d'admiration.

— Quand repars-tu là-haut?

— Demain.

— Je vais monter avec toi, — dit Marie.

— Dieu me garde de t'emmener! J'ai une femme jalouse, elle te tuerait. Si Pétro veut t'accompagner, j'accepte; mais toi seule, c'est impossible. Tu ne sais pas ce qu'est une femme de montagnard. Moi je les connais, c'est ma troisième. J'en ai déjà usé deux, celle-ci se fait vieille, il serait grand temps d'en changer. Si Dieu la rappelle à lui, tant mieux, j'en prendrai une de quinze ans. Pour moi, une femme n'est jamais trop jeune et je me sens de force à fatiguer une jouvencelle. Alors, vous m'accompagnez? Mais non, c'est plutôt moi qui vous suivrai à Paris.

— Tu ne pourras pas emporter tes moutons, alors comment vivras-tu?

— Je ne serai pas en peine. Je ferai des prisonniers et je les garderai jusqu'à ce qu'ils me paient rançon. Dans nos montagnes, les voyageurs sont rares, mais là-bas, il y a des gens riches plein les rues, le métier ne doit pas être difficile.

Il jetait des éclats de rire sonores en faisant tourner sa hache et ses yeux étaient les seuls à refléter la lumière de la lampe à huile. On pouvait se demander jusqu'à quel point il plaisantait. Tous les siens le considéraient avec respect, comme un héros.

Calliope apporta les mezzés. C'était du foie d'agneau rôti sur la braise, des morceaux de fromage, des amandes et des grains de sésame. Puis elle versa le vin et l'unique verre commença à circuler à la ronde. Après l'avoir vidé, Alexandros le tendit à Marie; il n'était pas sans s'apercevoir de la curiosité, de la sympathie qu'il éveillait chez la jeune fille et cette attention flattait son orgueil enfantin. Les compliments furent échangés « A votre santé... à votre joie. Soyez les bienvenus. » — « Soyez les bien retrouvés. » Les paysannes servaient, sans manger ni boire, et leur visage témoignait de leur contentement.

Il faisait une nuit très pure. Un peu de fraîcheur montait de la vallée, la lune n'était qu'un pâle croissant suspendu au-dessus des terrasses de Kouffi. Lorsque les voix se taisaient, le silence était si doux, si familier, qu'on n'avait point de peine à le briser. Soudain, on entendit un bruit de sabots :

— C'est Yannakis qui revient de Réthymno, dit le père.

Evangélia se glissa dans un coin de la terrasse et se pencha pour surveiller l'ombre. Le bruit du mulet devenait de plus en plus proche, on percevait même le choc du cavalier retombant sur la selle. Alors la jeune fille fit un pas pour se trouver en pleine lumière et, tournant le dos à la rue, elle fit semblant de contempler le croissant de lune incertain comme un nuage. En longeant le mur Yannakis se mit à chanter à pleine voix :

Pourquoi ta mère aurait-elle besoin d'une chandelle
Puisqu'elle a dans sa maison
Le soleil du jour
Et l'étoile du soir?

Alexandros questionnait :

— Depuis combien de temps es-tu mariée?

— Depuis trois ans.

— Et tu n'as pas encore d'enfants? Qu'attends-tu donc? Espères-tu qu'il t'en poussera un tout fait dans les bras? Moi, je demande des héritiers à ma femme. Neuf mois, un enfant, encore neuf mois, un autre enfant. Voilà la règle chez moi. Et celle qui ne peut pas y obéir, je l'envoie au diable.

— Combien en as-tu?

— Quelques douzaines sans compter les filles, Dieu me pardonne. Mais toi tu n'en auras jamais.

— Pourquoi dis-tu cela?

— Je n'ai pas fait d'études dans les écoles; mais tout de même, j'ai le don de prévoir. Tes mamelles sont trop petites pour allaiter et tout ton corps, il faudrait le repétrir; alors peut-être...

Lorsque Pierre et Marie regagnèrent leur maison, Alexandros les accompagna, car il devait passer la nuit dans le café. Il heurta la porte.

— Je t'attendais pour aller dormir, grand-père, — dit Haridimos.

Le montagnard s'allongea sur un banc. Ses épaules dépassaient de chaque côté. A l'extrémité ses bottes dépassaient aussi. La tête sur le bois, la hache à portée de la main, il parut disposé à trouver le sommeil. Allongé, il était immense, l'ombre creusait ses yeux, durcissait ses traits; il avait une puissance tranquille et semblait défier le temps.

Peu après, Marie étant couchée vit la porte de la terrasse s'ouvrir.

— Je ne vous dérange pas?

— Non, vous ne me dérangez pas.

Il s'étendit sur les planches. Elle noua ses bras autour du cou de Pierre et l'embrassa tant qu'elle eut de souffle. Déjà ses pensées la fuyaient sans qu'elle pût les retenir. Un monde informe et mouvant se refermait sur elle, un monde immense et chaud avec des bonds, des pauses, des remous; un monde largement balancé, en perpétuelle ascension. Ainsi prisonnière de ces éléments tourmentés, elle se laissait emporter, elle se laissait rouler vers les sommets. Enfin, après mille angoisses

atteignant la cime, elle se prit à palpiter là-haut comme l'oiseau à l'instant de mourir. Le temps d'un éclair et tout ce qui la soutenait, tout ce qui la portait, l'abandonna soudain. Rien ne pouvait la sauver de cette chute abrupte... Elle perdit le souffle et retomba meurtrie, sans force, heureuse pourtant.

LA SAINT-STAVRO

En cette matinée, tout travail était suspendu. On ne parlait au village que de Saint-Stavro. Depuis le matin, c'était une procession ininterrompue sur la route des jardins et plus loin par delà le fleuve. Comme la chapelle appartenait à Alécos, l'office était célébré en l'honneur de sa famille, en souvenir des défunts, à la santé, à la fortune des vivants. Calliope avait pétri toute une journée et par deux fois rempli le four jusqu'à la gueule. Il n'avait pas fallu moins de trois ânes pour monter là-haut les sacs de pains et les corbeilles de fruits. Le pope était venu d'Episcopi, un fusil sur l'épaule, portant ses habits chamarrés dans un bissac. Devant le café, il avait bavardé un moment, puis, comme il avait encore de l'avance, il avait fait un détour vers les vignes dans l'espoir d'abattre quelques perdrix rouges.

D'humeur fantasque, Pierre avait voulu assister à un lointain panigiri[1] et il était parti d'un autre côté avant la naissance du jour.

— Tu viens avec nous, ma tourterelle, — disaient les femmes et les filles en passant devant la porte de la maison.

— Non, je dois aller peindre vers la fontaine.

— Tu peindras demain, aujourd'hui donne ta matinée à Dieu, cela te portera chance.

Elles n'insistaient pas davantage et continuaient leur marche, car toutes craignaient d'arriver en retard.

Yorgos et Théodoros crièrent à leur tour :

« Viens avec nous, Maria. »

Elle allait encore refuser, lorsqu'elle vit qu'ils avaient amené pour elle un âne avec une couverture rouge sur le dos. La bête et les hommes semblaient patients et prêts à l'attendre tout le temps nécessaire.

1. Panigiri = fête à la fois religieuse et populaire.

— Eh bien, soit! — dit-elle en montant sur le seuil pour atteindre plus facilement l'échine de sa monture.

Niki intervint :

— Tu ne peux pas partir avec les bras nus. Noue au moins ta mantille de soie sur tes épaules.

Et Aphrodite releva un pan de la couverture pour cacher ses jambes.

Ils partirent donc allégrement tous les quatre : les deux hommes endimanchés, l'étrangère bien voilée et l'âne content parce que la charge n'était pas trop lourde. Pourtant, le chemin était malaisé, parfois la pente était si raide que le dos de l'animal se trouvait presque vertical et que la selle glissait vers l'encolure; partout ce n'étaient que cailloux croulants ou têtes hargneuses de rochers. Pour choisir la place de ses quatre sabots, la bête regardait le sol d'un œil méticuleux et inquiet.

Dans chaque arbre il y avait de joyeux ramages d'oiseaux. « Ils chantent Saint-Stavro », dit Marie, et Yorgos sans sourire : « Sans doute. Ils chantent chaque Saint à son tour. » Théodoros avait sa figure de fête : une figure épanouie, bien rouge et fraîchement lavée. Il avait enroulé autour de sa tête un mouchoir de soie noire dont les franges tombaient sur ses oreilles et sautillaient à chaque pas comme pour chasser les mouches. Toutes les fois que Marie le regardait, il souriait en montrant des dents bien égales.

Le chemin dépassait les jardins, montait sur une colline pierreuse et redescendait vers le fleuve que l'on traversait à gué en mettant le pied sur les cailloux, puis on entrait dans un fourré de lauriers-roses dont il fallait écarter les branches. La chapelle était un peu plus haut. Petite et du même gris que le rocher, elle avait été édifiée là, à plus d'une lieue de toute habitation, au milieu des pierres et des épines, sans que personne sût pourquoi.

Les ânes attachés aux buissons du voisinage essayaient de trouver pâture et broutaient les feuilles coriaces. Parfois, saisi de transports amoureux, l'un d'eux tendait le cou, retroussait les narines et, découvrant de longues dents jaunes, poussait vers le ciel des cris affreux, des appels déchirants. Deux groupes s'étaient formés, distants de plusieurs pas. D'un côté

les hommes, de l'autre les femmes. Lorsque ces dernières virent arriver Marie elles accoururent à sa rencontre et la comblèrent de caresses. L'une murmura : « Je prierai pour que tu aies un enfant. » L'autre dit tout bas : « Je demande à la Madone de te rendre mère. » Enfin, ce ne fut plus un secret, toutes les femmes, toutes les filles promirent à voix haute de ne pas faire d'autre vœu et Saint-Stavro aidant, il y avait des chances de voir Marie s'épaissir.

Le pope entra dans la chapelle pour revêtir ses habits sacerdotaux. C'étaient de pauvres loques, mais de couleurs éclatantes, mauve pâle, vert émeraude et rouge de carmin, les fils d'or brillaient parmi la soie. L'autel était fait d'une pierre blanchie à la chaux. Théodoros avait pris place devant le grand livre pour lire les répons; de l'autre côté, conscient de sa qualité de donateur, Alécos se tenait près des colonnes de pains, des sacs et des corbeilles. Derrière eux, il y avait quelques paysans. Les femmes entraient et sortaient. L'espace était si restreint qu'il était impossible de tenir plus de dix debout, écrasés les uns contre les autres. Les cierges se consumaient lentement et l'on voyait se faner les branches de basilic. Les fumées essayaient de monter, l'air était trop pesant, elles retombaient épuisées.

La porte, toujours obstruée par les fidèles, était la seule ouverture. Le feu de l'été enclos dans les murs, uni à la chaleur des corps et à celle des cierges, rendait l'atmosphère irrespirable. La sueur trempait les visages et l'on se demandait comment le pope pouvait continuer de vivre avec son lourd manteau de cérémonie sur sa soutane. Il officiait pourtant sans se presser et sans avoir l'air de songer à ce qu'il faisait.

D'ailleurs, le caprice seul semblait régler la cérémonie. Théodoros modulait gravement d'interminables oraisons, puis soudain un vieillard partait à chanter d'une voix éraillée, tremblante, avec des éclats déchirants. La première minute de surprise passée, cette voix vous tenait asservi, mais brusquement elle se taisait comme brisée en plein essor.

Lorsque le prêtre se tournait vers l'autel, on remarquait ses tresses mal peignées et liées par un galon noir; sitôt qu'il se tournait vers les fidèles, la lumière le frappait de face et le transfigurait. Il chantait, la bouche largement ouverte, mon-

trant ses dents. Celles du haut étaient toutes en or, celles du bas toutes blanches. L'or et l'émail brillaient dans l'ombre du sanctuaire; la soie brochée brillait aussi et la calotte perlée. Alors, on oubliait les trous, l'usure, les taches. Ce pope rubicond et chamarré qui chantait selon son bon plaisir d'une voix bien timbrée, trop pleine pour la chapelle, semblait échappé de quelque image byzantine.

Pour dix fidèles entre les murs qui faisaient à chaque instant de triple signes de croix avec les marques d'une évidente contrition, il y en avait plusieurs centaines sur le versant du coteau qui ne voyaient rien de l'office et n'entendaient aucune oraison. Ils pensaient tout de même à Dieu; peut-être pas de façon continue, mais par intervalles en disant un bout de prières. Une femme allaitait son enfant, une autre cachait son visage dans ses mains pour se mieux recueillir. Près du seuil, un homme était assis devant une petite table et recevait l'argent. Moyennant une drachme on baisait l'icône, une de plus et l'on recevait un cierge de la grosseur d'un crayon. Les parfums d'encens, de cannelle, de myrte, de basilic sortaient par chaudes bouffées de la chapelle et, s'étalant sur la pente, se mêlaient à la senteur des feuilles aromatiques que mâchaient les ânes.

La cérémonie dura plusieurs heures. Lorsqu'elle fut achevée, chacun des assistants passa devant l'autel pour donner une offrande au prêtre, lui baiser les doigts et recevoir de sa main deux bouchées de pain blanc. Marie fit comme les autres. Alors qu'elle s'inclinait, une vieille dit au pope : « Donne-lui ta bénédiction pour qu'elle ait un fils » et le pope la bénit une seconde fois. Près de la Sainte Table, Alécos tranchait les pains massifs. Chaque fidèle en recevait un morceau, puis un pain rond avec au centre l'empreinte profonde de la croix orthodoxe. Ainsi comblé, il sortait et dehors ou lui tendait encore une corbeille pleine de raisins. N'ayant rien mangé depuis la veille, les paysans appréciaient la pâte parfumée à la cannelle ou au sésame. Les grains longs et durs éclataient, rafraîchissant délicieusement les gorges sèches. Debout dans l'ombre du voisin, chacun mangeait lentement, en silence, et c'était la communion la plus douce qu'on pût rêver. Le soleil tapait dur, mais on était accoutumé à ses rayons. Théodoros dit :

« Il faudrait pourtant un peu d'eau pour les olives. — Elle viendra, mon fils, répondit Costa, on n'a point encore vu d'année où elle ait manqué. »

En bas, les feuilles des vignes s'auréolaient déjà de brun et se tachaient de sang. Le fleuve quittait son ombrage de laurier pour s'enfoncer dans la brèche de la montagne qu'obstruait un énorme bloc de rocher. Plus loin, on distinguait du village les terrasses étagées. Il n'était pas un œil que ce spectacle laissât indifférent.

Parfois, une femme s'approchait de Marie, étalait ses doigts sur la robe de l'étrangère au-dessous de la ceinture et murmurait une supplication. Les hommes souriaient, consentants, car il était désormais admis que la cérémonie n'avait eu d'autres desseins que de forcer une fécondité rétive.

Pas de rires, peu de paroles, pas un éclat de voix, pour tous un bien-être voilé de cette mélancolie qui ne quitte point les hommes, sous le ciel d'Orient; une fraternité si lourde qu'elle oppressait un peu. Personne n'avait hâte de redescendre. Cependant, comme l'ombre se ramassait autour de leurs bottes, un à un les paysans reprirent leur monture dont le poil brûlait comme du foin sec.

Chryssi n'avait pas eu la force de monter là-haut; Marie la vit accroupie à l'entrée du village :

— J'aurais volontiers fait la route à pied, tu aurais pris l'âne.

— Laisse, ma fille. J'ai l'habitude. Où qu'elle soit, chaque créature est toujours seule comme le chaume au milieu du champ.

CLAIRE SAINTE-SOLINE

(La fin dans le prochain numéro.)

POUR UN FESTIVAL DE PARIS

Partout, le théâtre lyrique souffre d'une crise profonde : à Paris, la lente agonie de l'Opéra-Comique évoque celle des fades héroïnes de son répertoire; à Vienne, l'Opéra Populaire est fermé depuis dix ans et ne rouvrira jamais; à Berlin il n'y a plus que deux opéras au lieu de trois, et je ne dis rien de toutes ces villes d'Italie où jadis on jouait trente ouvrages par an, et qui aujourd'hui se contentent d'une *stagione* de trois semaines avec *Lucie de Lammermoor*, la *Tosca* et *André Chénier* pour tout programme! Parallèlement à cette crise, on dirait au contraire que la mode des festivals se développe. Bayreuth paraît vouloir répéter chaque année son cycle, Munich ouvre chaque soir d'août un de ses trois théâtres, Salzbourg, après de longs tâtonnements et une lente période d'essai, a mis au point une formule de festival international que le succès couronne : de plus en plus la musique apparaît comme un divertissement exceptionnel vers lequel il faut aller comme vers les miracles des sanctuaires religieux et des sources thermales. En même temps elle revêt du point de vue économique une importance croissante par le mouvement de tourisme auquel elle donne lieu. Ne voilà-t-il pas que Mozart, le pauvre Mozart enterré jadis dans le corbillard des pauvres, comble aujourd'hui le déficit de la balance commerciale de l'Autriche?

Que les pouvoirs publics français et aussi l'opinion n'attachent du point de vue intellectuel et sensible aucune importance à la Musique, je suis trop bien placé pour le savoir,

après avoir vu démolir ou étouffer aussitôt après mon départ tout ce que j'avais fait ou tenté pour la Musique soit aux Beaux-Arts, soit à la Radio —. Pourtant je voudrais essayer de montrer l'intérêt qu'il y aurait pour la France à organiser chaque année un grand Festival de Musique et montrer la façon dont on pourrait procéder en utilisant les leçons des festivals étrangers dont je voudrais résumer les impressions que j'ai été chercher cette année au Tyrol et en Bavière.

***

Commençons par Bayreuth dont le XXXIe Festival marquait la soixantième année et où l'on donnait, outre *Parsifal*, l'*Anneau des Niebelungen* et *Lohengrin*, dans une mise en scène nouvelle, et devant une assistance qui aurait quelque peu surpris, je le crains, les pèlerins passionnés de 1896 et même ceux de 1912, dont j'étais. De toute évidence, le public d'outre-Atlantique qui, venu de Berlin, remplissait la salle du Festival, ne faisait guère de différence entre ses banquettes peu rembourrées, il est vrai, et les gradins du Stade Olympique. Dans l'*Or du Rhin*, concours de plongeons au premier tableau, lancement du marteau par Donner au quatrième, sans parler aux autres journées de Wotan, champion du javelot, de Siegmund, malheureux au tournoi d'épée, de Siegfried, athlétique vainqueur d'un moderne pentathlon! Aussi, à chacune de ces performances, entendait-on dans la salle où jadis personne n'osait chuchoter, le déclic des appareils photographiques, Leïca et Contax, malgré toutes les interdictions dûment libellées au programme. Évidemment, d'Indy, Chausson, et même Debussy l'hérétique, n'allaient pas à Bayreuth pour achever, en photographiant l'écroulement du Wallhall, les pellicules commencées par le triomphe des nègres américains dans le 100 mètres plat!

La partie allemande du public montrait plus de recueillement : Bayreuth tend à devenir, dans l'Allemagne hitlérienne, une sorte de capitale officielle. Le IIIe Reich se méfie des vieilles universités à ses yeux trop imbues d'un esprit traditionnel; il voudrait faire de la petite ville des margraves un

centre de rayonnement intellectuel et il y enverra pour de longs stages, par roulement, tous les maîtres de l'enseignement primaire. La présence régulière au Festival du Chancelier Hitler qui a gardé pour Wagner l'enthousiasme de ses vingt ans y attire de nombreux fonctionnaires de l'État, des centaines de militants du parti nazi, si bien que dans la puissante construction de la Tétralogie, ce n'est plus l'élément sonore qui est au premier plan, mais les mythes confus et contradictoires du poème où la volonté de puissance est à chaque instant contredite par l'appel à l'anéantissement. Dans ce Bayreuth de 1936, toutes les valeurs sont mélangées : aux devantures des magasins, à côté de la veuve de Wagner qui, survivant cinquante ans au maître, fut pendant ce demi-siècle la prêtresse de son culte, on voit sur le même plan que Cosima le portrait de madame Winifred Wagner, sa belle-fille qui, dans son Amérique natale, n'a évidemment pas connu l'auteur de *Tristan*. Dans les librairies, on vend 90 pfennigs un petit opuscule fort bien illustré, d'ailleurs, où l'on parle de Siegfried Wagner à peu près autant que de son père et où le fils du fils de Wagner, prénommé Wieland, et élève au lycée de Bayreuth, est portraituré trois fois et voit célébrer longuement son talent pour la photographie (*sic*). Tout cela fait quelque peu pitié; les vieux habitants ou habitués de Bayreuth ne cachent pas leur agacement quand ils parlent des hôtes actuels de la villa Wahnfried.

Ce n'est donc plus comme vers le temple de Montsalvat que l'on monte aujourd'hui vers le théâtre des festivals. Dans la vaste pénombre de la salle, l'atmosphère n'est plus celle d'un culte célébré pour des initiés. Les vagues sonores qui montent des profondeurs de l'orchestre, de l'*abîme mystique*, comme écrivait jadis la *Revue Wagnérienne*, ont gardé leur puissance enveloppante, leur force calme, leur douce plénitude, mais seul l'enchantement de l'orchestre est demeuré total, tandis que l'on voit combien certaines œuvres ont vieilli et aussi certains interprètes. Après le chant de la Forge, comme après le récit de Gurnemanz, j'ai évoqué avec la mélancolie du regret l'inégalable noblesse de Richard Mayr, à Vienne, en 1920, l'éclat triomphal de Lauritz Melchior à Paris en 1930. Faut-il croire, avec Wotan, *que tout*

ce qui est doit finir, affirmer comme la plupart de nos jeunes musiciens que le règne de Wagner est achevé?

Il serait aussi puéril de le croire que de crier au blasphème, lorsqu'on ose écrire que *Parsifal* ne vaut pas *Tristan* ou que dans le premier acte du *Crépuscule des Dieux* il y a quelques pannes de courant musical. La seule chose qu'il faut accorder aux adversaires de Wagner, c'est qu'aucun maître, si grand soit-il, ne peut faire indéfiniment à lui seul tous les frais d'un festival. C'est du reste ce que l'on a compris à Munich et à Salzbourg.

Que peut-on trouver encore à ce Bayreuth où les compositeurs ne viennent plus comme autrefois, et dont la mode internationale désapprend le chemin? Tout d'abord une excellente école d'organisation et de régie. En dehors des rares faiblesses d'interprétation que je signalais, et qui, ailleurs, passeraient inaperçues, la mise au point de la musique et du spectacle demeure parfaite. Il faut avoir vu évoluer les farouches sujets de Gunther et les avoir entendus chanter pour savoir ce que peuvent être des chœurs d'opéra; dans *Lohengrin*, que je n'ai pas eu envie d'entendre, l'effet des masses chorales, m'a-t-on affirmé, était encore plus saisissant. Nous avons bien à Paris des chorales qui chantent, grâce à ce que M. Félix Raugel a fait pour la radio d'État, mais verra-t-on un jour, sur une scène, des chœurs jouer?

L'évolution de la mise en scène à Bayreuth est intéressante. Les décors de *Parsifal*, renouvelés en 1934, ont fait protester par leur nouveauté les traditionnalistes, ce qui est surprenant, car l'esthétique de ces décors d'ailleurs honorables n'est pas plus moderne que celle des tableaux de Boecklin! Pour a Tétralogie, par contre, on s'est évadé plus résolument des formules qui remontaient au temps de la fameuse grotte bleue aménagée à Linderhof par le roi fou et où l'on fit les premières expériences d'éclairage électrique en Allemagne. Les Walkyries n'ont plus leur manteau d'andrinople et leur casque emplumé d'ailes d'oie, Fricka a perdu son char traîné par des bêliers en carton, et la chevauchée des Walkyries se résume à une course de nuages dans le ciel. Le décor est schématisé à larges traits, et l'on finit même par se lasser des grands rochers plats, stratifiés comme les grés jaunes de la Forêt

Noire, où se jouent dans des lignes trop semblables le deuxième et le quatrième tableau de l'*Or du Rhin*, le deuxième et le troisième acte de la *Walkyrie*, monotonie d'autant plus regrettable qu'il faudra bien, par force, revoir encore trois fois ce dernier décor, puisque le rocher où dort Brünnhilde reparaîtra encore dans *Siegfried* et dans le *Crépuscule*.

Par contre, cette mise en scène est très habilement calculée pour les mouvements des acteurs. Tandis que, dans la plupart des théâtres, sur le plateau désespérément plat les récits tournent au sermon, et les duos à l'échange de plaidoiries, la disposition de la scène de Bayreuth en une série de praticables inclinés permet de faire évoluer les chanteurs et de les étager d'une manière relativement vivante. J'ai compté ainsi jusqu'à cinq et six plans en hauteur dans l'ensemble des Walkyries ou dans l'épisode des géants. Nos régisseurs ne perdraient pas leur temps à relever les schémas de ces scènes.

Ils prendraient aussi d'excellentes leçons d'éclairage au théâtre des Festivals. Dans la Tétralogie, ce décor de rochers, trop sec à plein feu, s'anime d'une manière surprenante par les mille nuances de lumière qu'y mettent les projecteurs. Car tout l'éclairage se fait par projecteurs; on a renoncé, même pour les adieux de Wotan, aux flammes véritables du lycopode et aux chiffons de soie agités par des ventilateurs. C'est l'horizon lui-même qui paraît s'embraser tout entier et sur lequel se tordent comme des flammèches des bandes de lumière mauve, jaune et rouge. Le lever du jour, dans le *Crépuscule des Dieux*, les jeux du soleil dans les feuillages de la forêt de *Siegfried*, sont des réussites parfaites, mais je n'ai jamais vu nulle part un effet aussi saisissant que celui du tableau de Brünnhilde annonçant à Siegmund sa mort prochaine. La scène est envahie de ténèbres si lourdes, qu'on a l'impression de les toucher comme une eau noire; seule, dans le coin de gauche, une vague lumière cendrée permet de distinguer à peine le groupe des fugitifs; soudain, au plan supérieur un halo bleuâtre rend visibles le fer d'une lance, le métal d'un casque, le visage de Brünnhilde, et le dialogue de la vierge et de Siegmund s'engage, non pas par-dessus les douze mètres de bois et de toile de la scène, mais vraiment du Wallhall à la terre, du plan des dieux à celui de l'humanité. En de tels

instants, le théâtre reprend d'un seul coup l'avantage sur tous les prestiges de l'écran et Bayreuth retrouve l'atmosphère mystique d'autrefois.

***

J'ai un faible, pourquoi ne pas l'avouer, pour les festivals de Munich — inconscient peut-être par ce que Munich a d'excellents hôtels et de beaux musées, conscient à coup sûr à cause de la variété des programmes. L'an dernier les théâtres d'État de Bavière ont donné, outre l'œuvre complet de Wagner, sept ou huit opéras de Mozart, et autant de Richard Strauss. Cette année, le répertoire un peu moins riche comprenait encore cependant tous es drames wagnériens qui n'étaient pas au programme de Bayreuth, huit œuvres de Mozart : *Les Noces*, *Don Juan*, *La Flûte*, et *l'Enlèvement*, plus la *Finta Giardiniera*, *Titus*, *Idoménée* et *Cosi fan tutte*; enfin l'*Alceste* de Gluck et le *Xerxès* de Haendel. Ces œuvres se répartissent entre les trois théâtres d'État de Munich : Wagner au Prince Régent, Mozart à la Résidence, les autres à l'Opéra National, chacune trouve ainsi son cadre approprié. La salle du Prince Régent est une imitation de Bayreuth malheureusement beaucoup moins réussie du point de vue acoustique; le théâtre de la Résidence est, avec l'Opéra des Margraves de Bayreuth, ce que le rococo a laissé de plus ravissant; quant à l'Opéra, c'est dans une salle d'un style pompéien noble et froid une scène équipée de la manière la plus moderne, où des œuvres comme la *Femme sans ombre* de Strauss peuvent dérouler sans accroc leurs difficiles changements à vue. Le seul défaut du festival de Munich, c'est qu'il ne marque pas toujours suffisamment son caractère exceptionnel; la troupe et l'orchestre ordinaires de l'Opéra assument la lourde charge de donner trente cinq ou trente-six représentations en quarante jours : cela ne va pas sans un peu de fatigue à la fin de la série. En outre, si bon que soit un ensemble, il ne serait pas inutile, tout au moins pour attirer les visiteurs étrangers, de le renforcer par quelques vedettes, soit chefs d'orchestre, soit chanteurs. Sauf pour les trois ou quatre représentations que conduit Richard Strauss, le festival de Munich néglige un peu trop cette considération.

Tel quel, il reste intéressant pour les vrais amateurs de musique, car il leur permet de reprendre une vue complète de Wagner ou de Mozart, ou de connaître des œuvres oubliées, classiques comme le *Xerxès*, ou modernes comme le *Feuersnot* de Strauss; mais on aurait tort d'aller y chercher mieux que d'excellentes représentations de répertoire, de même qu'on serait déçu si l'on comptait y trouver une atmosphère de fête et d'élégance : la mode et aussi le snobisme sont à Salzbourg.

***

Je me souviens, à l'époque de la grande misère autrichienne, des débuts si difficiles des Festivals de Salzbourg, et j'ai assisté, non loin de l'exquis Hoffmannsthal, aux premières représentations de son mystère médiéval devant la cathédrale baroque des princes archevêques. Puis, la musique s'est installée en reine dans la ville de Mozart; maintenant le festival a pris place dans les fastes mondains entre la grande saison de Londres et celle du Lido. Devant cette affluence, on sent l'insuffisance des ressources hôtelières de Salzbourg, ville de fonctionnaires et de retraités où l'on croisait jadis tant d'officiers abritant leur uniforme sous un parapluie, car, il faut l'avouer, il arrive parfois qu'il pleuve en été à Salzbourg, mais on trouve dans la vieille ville tant de porches, d'arcades, de passages voûtés, où l'on peut causer, que la pluie finit presque par être un agrément de plus, sauf quand elle tombe pendant les représentations. Là un compromis charmant s'est établi entre les spectateurs et la direction : s'il pleut avant la scène du festin dans le *Jedermann* d'Hoffmannsthal on rembourse les billets, sinon le prix des places reste acquis à l'administration.

Je ne dirai rien des spectacles qui formaient cette année le festival, puisque, dans son avant-dernier numéro, la *Revue de Paris* en a publié un excellent compte rendu. Tout au plus ferai-je appel du jugement un peu trop sévère porté par M. Poupet sur le *Corregidor* d'Hugo Wolf : j'aime mieux avoir entendu pour la première fois cet opéra que *Fidelio* pour la vingtième et il faut féliciter hautement le baron Puthon, qui

dirige avec tant de goût le festival de Salzbourg, d'avoir eu le courage de risquer et de sortir des sentiers battus.

Le caractère du festival de Salzbourg devient de plus en plus éclectique. Après avoir joué presque uniquement du Mozart, on a fait place à Weber, à Wagner, à Gluck, à Verdi, à Strauss, cette année à Wolf. Que l'on a eu raison, un Salzbourg transformé en temple de Mozart aurait fini, comme Bayreuth temple de Wagner, par émousser l'intérêt des musiciens!

Il ne faut pas l'oublier en effet, si Salzbourg attire aujourd'hui une foule si élégante et si ses festivals sont devenus pour la ville et pour le pays une excellente affaire touristique, c'est aux jeunes musiciens de tous les pays d'Europe qu'on le doit. Français, Italiens, Hongrois, Polonais, Espagnols, la plupart des compositeurs de l'école moderne sont aussi assidus à Salzbourg que leurs aînés de la Schola l'étaient à Bayreuth. Pour moi, le souvenir de ce dernier festival ne peut se séparer du souvenir de Pierre-Octave Ferroud que j'y ai revu pour la dernière fois, le soir du *Corregidor* et avec qui j'évoquais en soupant au Casino le tragique destin d'Hugo Wolf, sans penser que, huit jours plus tard, ce compositeur si intelligent et si original, cet ami si courageux et charmant irait se tuer en automobile sur une route de Hongrie dans la plaine de Debreczen. L'attrait que Salzbourg exerce sur les musiciens d'aujourd'hui, cet attrait tient davantage aux concerts symphoniques qu'aux représentations dramatiques. Ces concerts à côté des œuvres classiques et romantiques font une large place aux œuvres d'aujourd'hui et de demain. C'est dans ce mélange heureux et dans cette sympathie aux tendances modernes qu'on peut voir la base du succès de Salzbourg, et l'explication de son rayonnement devant lequel celui de Bayreuth s'éclipse.

Quant au triomphe mondain, il faut lui chercher d'autres raisons et avouer sans phrases que les trois quarts des gens ne vont pas à Salzbourg pour écouter les *Maîtres Chanteurs*, mais pour voir Toscanini au pupitre dans les *Maîtres Chanteurs*. Je m'y résignerais pleinement pour ma part, si le légitime triomphe de Toscanini n'empêchait pas une partie du public de se rendre compte que Bruno Walter est aussi grand

que le maestro italien, et qu'on a même le droit de le préférer, comme chef de théâtre. Heureuse émulation en tout cas, que celle de ces deux hommes, et leçon à méditer pour nos festivals futurs qui devront s'attacher des étoiles de première grandeur pour la baguette comme pour le chant.

***

Il est temps de rechercher, à la lumière des exemples que je viens d'analyser sommairement, si l'on peut en France organiser un festival lyrique et à quelles conditions on peut lui assurer le succès.

Enseignement de Salzbourg : un festival doit être international par son programme et par ses exécutants.

Enseignement de Munich : un festival gagne à avoir lieu dans une ville où il ne constitue pas l'unique élément d'intérêt et où l'on n'est pas obligé de sacrifier au goût que l'on a de la musique celui que l'on peut avoir du confort.

Enseignement de Bayreuth : un festival doit être mis au point de la manière la plus minutieuse et il ne faut pas craindre, tout en maintenant fortement les traditions de style et d'interprétation, de moderniser la présentation extérieure des œuvres, au lieu de s'en tenir au fétichisme d'une mise en scène démodée.

Enseignement du bon sens, qu'il n'est malheureusement pas inutile de rappeler en France : un festival suppose huit mois d'organisation et deux mois de répétitions pour un mois de représentations. Si l'on songe à organiser un festival pour juillet 1937, il est déjà un peu tard, mais quand les pouvoirs publics s'en aviseront, c'est-à-dire vers le mois de mai, il ne sera plus temps et l'Exposition de 1937 sera, du point de vue musical et théâtral, aussi misérable que le fut celle de 1925.

Si l'on voulait cependant!

Nous avons à Paris, près des Champs-Elysées, un théâtre qui est le plus beau du monde et qui tombe lentement en ruines, inutilisé. S'il est impossible, comme je le crains, de l'acquérir à l'amiable, ne peut-on l'exproprier pour cause d'utilité publique, moyennant une légitime indemnité?

Nous avons à Paris des orchestres, qui, à nombre égal de répétitions, égalent ou dépassent ceux de l'étranger, et, pour la plupart des instruments, des solistes que l'effort des propagandes étrangères n'a pas réussi et ne réussira pas à supplanter.

Nous avons à l'Opéra un homme, M. Jacques Rouché, de qui tout le monde saurait, s'il avait moins horreur de la réclame, qu'il est un des premiers metteurs en scène d'Europe. Nous avons également à l'Opéra un corps de ballet qui, par le nombre et par la qualité de ses éléments, est actuellement sans rival.

Nous avons une musique française à laquelle l'étranger ferait plus de place dans ses programmes, si les programmes de nos propres théâtres n'étaient encombrés par les *Manon*, les *Thaïs*, les *Hérodiade* et, encore à un degré au-dessous, par les productions du vérisme italien.

Nous avons enfin à Paris des monuments, des musées en assez grand nombre pour occuper les matinées et les après-midi des touristes étrangers, quand la musique remplirait leurs soirées. Ce qui manque donc, c'est ce qui fait toujours défaut en France, la méthode. Hélas, je suis bien sûr que si l'on décide un jour de faire un festival, on commencera par nommer une Commission pour l'organiser, et je parie à coup sûr que les bavards y formeront la majorité, comme dans les centaines de commissions où se diluent chaque jour davantage en France l'esprit d'initiative et le sens des responsabilités.

Essayons cependant de tracer un programme, sans trop d'espoir, comme on lance une bouteille à la mer, et en nous excusant d'énoncer, faute de place, comme des axiomes des propositions que nous ne demandons qu'à voir discutées et amendées.

Le Festival de Paris doit être annuel, car il faut s'efforcer de créer un courant touristique régulier, son programme doit être connu au moins six mois à l'avance, et la location des billets doit pouvoir commencer au même moment dans les agences du monde entier.

Le festival doit être international par le programme et par les exécutants, de manière à l'étayer par les ouvrages et les interprètes étrangers les plus célèbres et à permettre par là d'utiles comparaisons avec nos artistes.

Le festival doit être éclectique et donner aux auditeurs la possibilité d'entendre des œuvres de caractère aussi varié que possible.

Le festival doit renouveler son programme à peu près par moitié chaque année, de manière à garder certaines œuvres qui constitueraient son fond permanent comme *Fidelio* et *Don Juan* à Salzbourg, comme *Parsifal* à Bayreuth, et à donner cependant, chaque année, aux habitués des raisons nouvelles de venir.

Le festival se placerait entre le 1er juin et le 14 juillet, il se composerait d'une quinzaine d'œuvres lyriques occupant une quarantaine de soirées réparties entre l'Opéra et les Champs-Élysées, chaque œuvre étant donnée deux ou trois fois. En outre, on donnerait sept ou huit grands concerts symphoniques avec chœurs. On pourrait commencer plus modestement, bien entendu.

Le festival serait financé par le Budget de la Radiodiffusion, qui assumerait toutes les dépenses d'organisation sauf les frais de publicité touristique et encaisserait les recettes; une partie du festival serait diffusée par le réseau d'État et offerte en relais aux postes étrangers.

Les conditions de participation collective ou individuelle des artistes des théâtres subventionnés seraient déterminées par un arrêté du ministre de l'Éducation nationale; les nécessités d'organisation du Festival bénéficient d'un droit de priorité par rapport au service normal des dits théâtres.

Il serait prématuré de donner une liste d'œuvres, mais on serait à peu près assuré du succès en choisissant parmi des ouvrages comme *Castor et Pollux*, les deux *Iphigénie*, *Joseph*, pour l'opéra classique français; pour l'opéra-comique ancien, il y a vingt ouvrages comme le *Déserteur*, *Joconde*, le *Sorcier*, le *Maréchal Ferrant*, *Jean de Paris*, la *Dame Blanche*, la *Maison à Vendre*, etc. Pour l'Opéra romantique : *Béatrice et Bénedict*, *Benvenuto Cellini*, le *Freyschütz*, *Obéron*, le *Vaisseau Fantôme*; pour le théâtre italien : *Othello*, *Méfistofele*; parmi les russes, *Boris*, le *Prince Igor*; dans nos drames lyriques modernes, *Pelléas*, *Ariane et Barbe Bleue*, sans parler de l'opérette où les noms d'Offenbach et de Chabrier rassureraient les plus difficiles, sans parler des ballets où le répertoire de l'Opéra

peut donner tant d'œuvres originales et neuves, depuis Stravinsky jusqu'à Darius Milhaud. La règle essentielle devrait être, je crois, de ne pas chercher à concurrencer les festivals étrangers en donnant les mêmes œuvres, mais au contraire de donner une impression de recherche de nouveauté et de richesse variée.

Ceci dit, si l'an prochain comme l'an passé, le Comité de la Saison de Paris nous offre un programme de foire de village, avec musiques militaires et courses en sacs, la limonade coulera à flots, et les marchands de gaufres, d'Esquimaux et de pastillles de menthe seront enchantés. Pourquoi ne pas participer à leur saine joie?

JEAN MISTLER

TOUR D'HORIZON MARITIME

L'importance de la marine, qui s'est toujours fait sentir d'une façon décisive dans la vie des peuples, ne paraît pas devoir diminuer de si tôt. En même temps qu'elles arment sur terre pour se protéger contre les périls auxquels elles s'imaginent exposées, la plupart des nations sont loin de réduire leurs moyens de guerre navale.

Les espoirs mis dans les conférences de désarmement ne semblent pas appelés à se réaliser. Les débats qui aboutirent, le 25 mars dernier, à Londres, à la signature d'un nouveau traité naval, n'eurent pas l'ampleur de ceux de Washington, en 1922. Les chefs des gouvernements eux-mêmes, ou les vedettes de la scène diplomatique, avaient, alors, traversé l'Océan pour s'y affronter, Aristide Briand, en tête. D'audacieuses limitations y furent espérées, et, tout au moins, tentée. La course aux armements, qui semblait devoir diviser, dangereusement, les deux grandes démocraties anglo-saxonnes fut jugulées; un condominium naval anglo-américain établi, le Pacifique stabilisé, les tonnages, qui menaçaient de s'accroître presque à l'infini, réduits, les marines strictement hiérarchisées, au bénéfice des deux principales détentrices de l'hégémomie navale, mais la France, reléguée au rang de puissance maritime de second ordre — du moins dans l'aristocratie des possesseurs de bâtiments de ligne.

Les débats londoniens de cette année furent infiniment plus ternes. Très techniques, enveloppés d'un secret peu attrayant pour les opinions publiques d'ailleurs distraites

par d'autres angoisses, ils se terminèrent par une sorte de congé discret, donné à ses partenaires par l'organisatrice de la fête : la Grande-Bretagne. Deux invités, sur quatre, lui avaient faussé compagnie. Le Nippon, presque dès le début, avait repris sa liberté, quand il s'était vu refuser l'égalité parfaite avec les deux principales maîtresses des mers. L'Italie, ulcérée par les sanctions, refusa de ratifier le pacte final.

Dans l'ensemble, les résultats obtenus furent des plus modestes. Le tonnage maximum des bâtiments de ligne resta fixé à 35 000 tonnes, en dépit des espoirs de l'Amirauté britannique, loyalement soutenue par la française, comme elle désireuse de ne pas dépasser la limite, fort raisonnable, de 25 000 tonnes. Mais la marine américaine, qui tient le grand bâtiment de combat pour indispensable dans les immenses étendues du Pacifique, exige les 35 000 tonnes. Une concession fut, cependant, admise en matière de calibre; le plus élevé ne sera pas, à l'avenir, supérieur à 356 millimètres; à condition toutefois que les non-participants aux accords, et surtout les Japonais, n'en montrent pas de plus gros sur leurs unités nouvelles. Les porte-aéronefs, qui semblent appelés à un brillant avenir — en dépit de leur fragilité et vulnérabilité — dans les guerres de demain, à cause de la capacité qu'ils ont d'emmener au large de grandes quantités d'avions, de plus en plus puissants, et de leur service de bases, se sont vus un peu diminuer; ils pourront, cependant, déplacer au maximum 23 000 tonnes, ce qui représente un tonnage encore fort honorable; certains le trouvent même excessif, et, en Angleterre notamment, lui reprochent de trop sacrifier, en matière d'aéronautique embarquée, au principe fâcheux : « Tous les œufs dans le même panier ».

Un progrès appréciable a été réalisé, par l'ajustement du déplacement des grands croiseurs. Des experts de Washington avaient, à l'instigation des Britanniques, désireux de sauver leurs unités de 9 500 tonnes, décrété que la limite de 10 000 tonnes s'imposait pour la classe des croiseurs. Toutes les puissances signataires, et d'autres, se crurent obligées de l'atteindre. Elles lancèrent d'immenses lévriers, fragiles et rapides, démesurés pour les fonctions de représentation, en

temps de paix, ou, en temps de guerre, d'éclairage auxquelles ils sont destinés, instruments coûteux, de conception hybride, trop petits pour se mesurer aux croiseurs de bataille, trop grands pour échapper aux vues de croiseurs légers et de contre-torpilleurs. Ils ont vécu. Les bâtiments légers n'auront pas le droit d'excéder, dorénavant, 8 000 tonnes, et leurs pièces d'artillerie principale le calibre de 155 millimètres. Un effort de modération a été tenté, également, pour les sous-marins, et d'ailleurs, il faut bien le reconnaître, il visait surtout les sous-marins français, en particulier, le *Surcouf*, le navire le plus redouté, outre-Manche, de toute la flotte française, la bête noire de nos amis, les marins britanniques, qui voient en lui un futur destructeur du trafic sur les grandes routes océaniques. Il fut donc convenu qu'aucun sous-marin n'aura, désormais, le droit d'avoir un déplacement, en surface, supérieur à 2 000 tonnes : le *Surcouf* n'aura pas de frère.

Il convient, d'ailleurs, de constater que, à aucun moment, ne fut sérieusement abordée, à Londres, la question de la suppression du sous-marin. Rien qui rappelât, même de loin, en ces calmes discussions, à huis clos, les aigres-douces accusations portées à Washington, par le représentant de l'Amirauté britannique, lord Lee, contre les théories soi-disant subversives professées, dans la *Revue Maritime* française par le commandant Castex, devenu, depuis, directeur du Collège des Hautes Études de Défense nationale, récemment créé, au sujet de la guerre sous-marine allemande. Les Anglais, bien que peu favorables à cet engin, qui leur a laissé de cuisants souvenirs, se sont résignés à sa survivance, en présence de la quasi-unanimité des protestations de la plupart des puissances navales principales, ou de second ordre.

Si insuffisants qu'aient été les résultats de la Conférence de Londres, envisagés du point de vue des adoucissements qu'ils semblent devoir apporter aux charges budgétaires, ils ont pourtant, dans l'ensemble, été favorables à notre pays. Grâce à la vigilance de son gouvernement, et surtout de son ministre de la marine du moment, M. Piétri, admirablement secondé par le chef d'état-major général, l'amiral Durand-Viel, la France est sortie de ces débats en possession d'un statut, moral et matériel, bien supérieur à celui qui lui avait été

concédé à Washington. Elle a récupéré sa pleine et totale indépendance, en ce qui concerne les grands bâtiments, et n'a plus, de ce chef, à tenir compte pour ses programmes de constructions que de ses intérêts et de ses moyens financiers. Elle a été à l'origine de l'adoption des règles, finalement acceptées, en matière de préavis et de renseignements, qui, si elles sont loyalement appliquées, sont susceptibles d'introduire plus de franchise et de sécurité dans les relations internationales. Enfin, elle n'a eu, à aucun moment, à se défendre contre des prétentions à la parité absolue de la part de son amie l'Italie.

Un second traité, essentiellement naval, a été récemment signé à Montreux. Il a effacé, très discrètement, et sans résistances sérieuses de la part des vainqueurs de 1918, une part des conséquences de leurs succès dans le Proche-Orient. Comme s'il lui avait suffi de le demander gentiment, la Turquie fut vite exaucée. Après une lutte de quatre ans aux côtés des Empires centraux, qui coûta aux Alliés des dizaines de milliers de morts et de blessés, sur le seul front des Dardanelles, les Turcs, qui avaient été privés de leur liberté d'action sur les Détroits, se la virent restituer sans difficultés. Ils obtinrent le droit de les militariser de nouveau. En cas de conflit, tout belligérant se heurterait, comme il y a vingt-deux ans, aux forteresses et batteries de Koumm-Kaleh, de Sedul-Bahr, etc., et à toutes les défenses de cette zone, qui seront, sans doute, renforcées grâce aux ressources de la technique la plus moderne. Cependant, la liberté du passage de la Méditerranée en mer Noire est, cette fois, expressément reconnue à toutes les puissances. Elle est seulement limitée par une série de stipulations destinées à garantir à la Turquie et aux nations riveraines de la mer Noire, l'égalité avec les autres flottes susceptibles de franchir les Dardanelles et le Bosphore. L'Angleterre, qui, depuis le traité de Paris de 1856, professait, comme un dogme de sa politique navale, le principe de l'exclusion de la Russie de la Méditerranée, a été la première à favoriser la rentrée de l'U. R. S. S. dans cette mer. L'article XI du traité de Montreux marque une date importante dans l'histoire maritime. Il proclame, en effet, que les puissances riveraines de la mer Noire sont autorisées à faire passer dans les Détroits leurs bâtiments, même ceux

qui accusent un tonnage supérieur à 15 000 tonnes, à la condition, toutefois, que ces navires ne les franchissent qu'un à un, escortés, au plus, de deux torpilleurs.

En fait, l'Angleterre acquiesce à la rentrée de la flotte soviétique de la mer Noire encore très faible, mais qui peut s'accroître rapidement. Elle a, sans doute, voulu, par là, s'assurer, éventuellement, en même temps que l'appui de la Grèce, celui de son ancien adversaire, par elle, réconciliée, contre une autre puissance navale, dont l'essor rapide, dans toute la Méditerranée, et plus particulièrement dans le Proche-Orient, n'a pas manqué de l'inquiéter sérieusement : l'Italie.

Celle-ci qui vient de remporter, contre bien des attentes, la victoire triomphale d'Éthiopie, n'aurait pas pu le faire sans le concours d'une puissante marine, créée en quelques années, par la volonté personnelle de son maître, Mussolini. Quelques chiffres, véritablement impressionnants, indiquent l'effort gigantesque déployé pendant la campagne par la marine royale. Ses navires transportèrent 360 000 hommes, 30 000 quadrupèdes, 6 500 unités automobiles, 3 millions de tonnes de matériel divers. Dès le début des hostilités, un grand port, avec quais, hangars, voies ferrées, a été, par elle, aménagé à Massaouah, son rendement décuplé, son trafic protégé contre la mer. Le port de Tripoli a été dragué; des bâtiments de 9 m. 50 de tirant d'eau peuvent accoster au môle; près de la frontière égyptienne, le port de Tobruk est en plein développement. D'importants travaux ont été également entrepris dans les îles du Dodécanèse, notamment dans l'île de Léros, où une excellente rade, Porto Lago, est aménagée en point d'appui.

Outre la marine royale, dont la guerre n'a pas retardé la modernisation ou l'essor, la marine marchande joua un rôle essentiel dans cette guerre, menée au bout de la Méditerranée, prolongée par la mer Rouge; 93 navires furent affrétés, 130 radeaux de débarquement construits. On utilisa, en outre, 34 navires pour l'aviation et 27 autres pour des buts spéciaux intéressant la marine.

Ce fut, d'ailleurs, cette dernière qui fut, dès le début, chargée de l'exploitation et de la direction du port de Massaouah, où fut institué un commandement supérieur. C'est elle

aussi qui assuma les transmissions par T. S. F. entre l'Erythrée, la Somalie et la mère patrie : leur trafic, dans le seul mois de novembre 1935, ne fut guère inférieur à 12 millions de mots. Sur les dépenses de la guerre d'Abyssinie, qui, au 1er avril dernier, s'élevaient à un peu plus de sept milliards de lires, la part de la marine fut de 725 millions.

Loin d'avoir ralenti l'ardeur de la rénovation maritime italienne, la création de l'Empire d'Éthiopie paraît l'avoir encore excitée. On prévoit l'élaboration et la réalisation prochaine d'un nouveau programme naval : après la transformation des bâtiments de ligne anciens *Guilio Cesare* et *Conti di Cavour*, dotés d'un armement moderne et d'une vitesse qui ne serait pas inférieure à 26 nœuds, est activement poussée la construction des deux bâtiments de ligne de 35 000 tonnes, *Vittorio Veneto* et *Littorio*, qui seront armés de neuf canons de 380 millimètres et fileront 33 nœuds. Aux 19 croiseurs d'après-guerre (7 de 10 000 tonnes, et 12 de 5 000 à 5 874 tonnes, dotés de pièces de 152 mm.) s'ajouteront d'autres croiseurs, plus rapides encore. L'effectif des sous-marins serait porté à cent unités, l'Aéronautique maritime, déjà respectable, serait considérablement augmentée.

En fait, l'Italie paraît viser au contrôle absolu de la Méditerranée orientale et de la grande route stratégique, qui la traverse, vers la mer Rouge et l'Extrême-Orient. Les conditions géographiques favorisent ses ambitieux desseins. Les ports italiens du sud de la Sardaigne et de la Sicile ne se trouvent séparés du continent africain que par environ 200 kilomètres. Malte n'est qu'à 120 kilomètres de la Sicile. L'aviation italienne prétendrait la rendre intenable, en temps de guerre. Elle ne posséderait pas moins de quatre cents appareils aériens, groupés en Sicile et en Sardaigne. Des manœuvres aéro-navales se sont récemment déroulées dans cette zone; elles ont eu pour thème l'obstruction totale de la route méditerranéenne, qui sépare l'Italie méridionale de l'Afrique. L'aménagement, minutieux et puissant, de l'îlot de Pantelaria en base sous-marine rendrait le passage encore plus malaisé pour une flotte militaire ou des convois marchands se rendant de Port-Saïd, ou de Haïffa, à Gibraltar. L'Italie prétend, dès aujourd'hui, pouvoir fermer

le couloir, qui relie la Méditerranée orientale et occidentale, presque avec la même aisance que les Turcs ont verrouillé, en 1914, les Dardanelles.

Dans une très intéressante étude parue dans la grande revue de défense nationale britannique, *Journal Royal United Service Institution*, le commandant Cochrane a montré, de façon fort suggestive, les effets du développement de la puissance aérienne sur les intérêts de l'Empire britannique en Méditerranée. Après avoir perdu Minorque, pendant sa période de déclin maritime, au XVIIIe siècle, l'Angleterre avait rétabli sa situation, en s'assurant la domination de Malte. Si puissant que fût Napoléon, il ne put pas empêcher l'Angleterre de prêter assistance aux États méditerranéens, d'importer des marchandises de l'Europe méridionale, de pratiquer une brèche dans le blocus continental. L'Angleterre sortit des guerres napoléoniennes avec, comme possessions définitives, Gibraltar et Malte. Elle refoula les visées russes sur Constantinople et la Méditerranée par la victoire de Crimée. Elle endigua la ruée allemande vers le *Mitteleuropa*, Salonique, la Mésopotamie et les Indes, par la guerre de 1914-1918; mais un nouveau péril la menace aujourd'hui. L'Italie, grande puissance sous-marine et aéronautique, braque sur les navires anglais les bombes et les torpilles de ses bases, de Sicile, de Sardaigne et du Dodécanèse. Il est, sans doute, encore impossible de juger avec précision le péril qui pèse, de ce fait, sur les routes britanniques de Méditerranée. Il grandit cependant, presque journellement, du fait de l'accroissement du rayon d'action, de la vitesse horaire, de la charge de bombes, du poids des explosifs de l'aviation.

En tous cas, la configuration de la Méditerranée est nettement favorable aux États riverains qui disposent d'une forte aéronautique. Aucun point, en Méditerranée occidentale, ne se trouve éloigné du rivage à plus de 250 milles, c'est-à-dire à une heure de vol, environ, pour un avion de bombardement partant de bases françaises. Une distance analogue, depuis le territoire italien, couvre la plus grande partie de la zone centrale et orientale. Malte et Gibraltar destinés, jadis, à dominer les passages resserrés, se trouveraient, au contraire, désormais, au centre même de redoutables attaques d'es-

cadres aériennes : Gibraltar à trente-cinq minutes de vol du Maroc. Malte, à vingt minutes de la Sicile, l'entrée du canal de Suez à portée de Tripoli et de la Syrie. Tous les types d'avions peuvent s'envoler d'un territoire français vers un autre territoire en Méditerranée occidentale; la majorité des appareils peut atteindre la Syrie; l'aviation italienne de bombardement et de reconnaissance peut se porter à Tripoli et dans l'une quelconque des îles du Dodécanèse. L'aviation de ces deux puissances peut donc être rapidement concentrée à l'intérieur de la Méditerranée sur un grand nombre de points flanquant la route principale du trafic maritime.

La situation aéronautique de la Grande-Bretagne est infiniment plus défavorable, puisque Malte est séparée de près de 1 000 milles de Gibraltar et de l'Égypte, et que Gibraltar est aussi éloigné de la métropole britannique. Tout renforcement aérien anglais doit se borner au type d'avions de bombardement le plus lourd; encore Gibraltar devrait-il être doté de terrains d'atterrissage infiniment plus perfectionnés.

Dès à présent, et bien qu'il ne soit pas possible de chiffrer scientifiquement le degré de précision du tir aérien, on peut admettre, que, par temps clair, et à des altitudes qui peuvent atteindre 6 000 mètres, 50 p. 100 de grosses bombes lancées sur un arsenal, comme celui de Malte ou de Gibraltar, tomberait à l'intérieur.

Les moyens de défense anti-aérienne seraient, certes, perfectionnés. Au cours même de la guerre éthiopienne, l'Angleterre les a improvisés, à Malte, avec l'énergie et la promptitude qui la caractérisent, quand elle se sent sérieusement menacée. Elle a, notamment, multiplié autour du pont de Lavalette les batteries anti-aériennes, et utilisé, à cette fin, de vieux croiseurs, mouillés dans le port. Mais ni Malte, ni surtout Gibraltar ne possèdent l'espace nécessaire pour faire opérer d'importantes forces aériennes. D'autre part, il faut compter avec la difficulté qu'aurait le défenseur à être prévenu, à temps, d'une attaque aérienne, puissante, quasi instantanée. Une formation aéronautique, approchant, à grande altitude, ne serait vraisemblablement pas aperçue, dans des conditions de visibilité moyenne, à une distance supérieure à sept milles : l'avion de bombardement actuel, marchant à deux cents

milles à l'heure, pourrait donc faire demi-tour, après avoir lancé ses bombes, en moins de deux minutes.

Si décidé que l'on soit à ne rien exagérer en faveur de l'aviation, il est aujourd'hui évident que Gibraltar et surtout Malte, seraient exposés à de graves attaques. Sans doute, l'Angleterre s'est-elle récemment résolue à un gros effort de renforcement de sa marine, qui se fera sentir aussi en Méditerranée, mais il ne portera ses fruits que dans quelques années. Étant donné la faible marge de supériorité actuelle de la flotte britannique de la Méditerranée, en unités rapides, (comme les bâtiments de surfaces légers), sur une flotte très moderne possédant de nombreux sous-marins, et rapprochée de ses bases telle que l'italienne, un commandant en chef britannique en Méditerranée craindrait sans doute d'exposer ses divisions à des attaques de sous-marins, d'avions de bombardement ou d'avions de chasse et ne risquerait vraisemblablement pas à mouiller dans un port au moins aussi exposé que ne le fut, pendant la guerre de 1914, notre Dunkerque.

Le péril couru par une force constituée par des navires marchands, naviguant en convoi, serait plus grande encore. Une pareille concentration des navires échapperait difficilement à la détection, de la part des avions et des patrouilles sous-marines. Elle présenterait de larges cibles à l'aviation lance-torpilles et de bombardement bas. Si l'on s'en rapporte à des chiffres encore récents, et, dans l'ensemble, valables, on constate qu'en 1927 et 1929, 20 p. 100 du trafic britannique avec l'étranger passèrent par la Méditerranée, que trois mille bâtiments anglais franchirent le canal de Suez : un bateau anglais toucherait, toutes les trois heures, un point donné de la Méditerranée, exposé à une agression possible, sous-marine ou aérienne. Il semble donc, conclut, avec raison, l'expert britannique, que « l'accroissement de la puissance aérienne représente, pour l'Angleterre, plus qu'un obstacle temporaire, et que, stratégiquement, cette dernière ne soit plus dans une situation aussi favorable pour défendre ses intérêts ».

La Grande-Bretagne n'est d'ailleurs pas la seule puissance pour laquelle le problème naval en Méditerranée se soit profondément modifié. La position de la France appa-

rait également plus délicate, et par suite de la force sans cesse croissante de la marine et de l'aviation italiennes, et, aussi, à la lumière des récents événements d'Espagne en Méditerranée orientale.

Que sortira-t-il de l'horrible guerre civile, du point de vue naval? Jusqu'ici, la marine espagnole constituait un facteur non négligeable dans l'équilibre méditerranéen. Elle n'était pas de premier ordre, ni d'une importance quantitative considérable. Elle ne comptait, en effet, que deux bâtiments de ligne, assez anciens, du reste, d'une quinzaine de milliers de tonnes, ne filant pas vingt nœuds, porteurs de huit canons de 305 millimètres, de 20 canons de 102 millimètres et d'une assez bonne défense anti-aérienne. Elle possédait, en outre, 7 croiseurs modernes : deux, très beaux, de 10 000 tonnes, à peine terminés, bien que mis sur cale en 1928, le *Canarias* et le *Baleares*, le *Libertad*, *Almirante Cervera* et *Miguel de Cervantes*, d'un type un peu plus petit, de 7 850 tonnes, et doués d'une vitesse de 33 nœuds; le *Republica* date de seize ans, ne déplace que 5 500 tonnes, et a 25 nœuds de vitesse; le *Mendez Nunez*, de 1923, 4 650 tonnes, et a une vitesse de 29 nœuds. Ajoutons à ce corps de bataille, assez réduit, 14 torpilleurs, de 1 000, 1 500, 1 650, et 1 800 tonnes de déplacement, dont les constructeurs se sont, pour leurs principales caractéristiques, inspirés des conducteurs de flottilles britanniques de la classe *Scott*, 13 sous-marins, dont une demi-douzaine, seulement, assez modernes, une autre douzaine de vedettes lance-torpilles, une aéronautique maritime médiocre, qui possède environ 70 appareils, le tout, armé par un effectif de 11 600 officiers et marins, avec un cadre d'officiers généraux et supérieurs pléthorique, peu manœuvrier (la marine espagnole, a, il y a quelques années, subi une série de catastrophes symptomatiques). Cette flotte était donc incapable de peser d'un poids décisif dans la balance des forces navales européennes. Elle aurait, cependant, suffi pour faire pencher, d'un côté ou d'un autre, un équilibre méditerranéen italo-français.

En quel état ces forces navales seront-elles, à l'issue d'une lutte aussi destructrice? Elles ont pu retarder, pendant quelque temps, les transports de troupes marocaines du

général Franco; elles n'ont cependant pas pu les empêcher complètement. Les deux grands arsenaux du Ferrol et de Cadix sont aux mains des rebelles. La liberté du passage du détroit de Gibraltar, la maîtrise absolue du golfe de Gascogne semblent leur être assurées. Les marins gouvernementaux ont jeté leurs officiers à l'eau et paraissent incapables de manier leurs bateaux. L'Espagne maritime est, semble-t-il, condamnée à une longue éclipse.

La question essentielle, pour l'Angleterre, tout autant que pour la France, est le sort futur de ses bases continentales, et surtout celui des Baléares, qui avaient commencé à être fortifiées sérieusement, et forment une position de flanquement redoutable pour la grande artère britannique méditerranéenne des Indes, et pour la ligne vitale, essentielle à la France, reliant l'Afrique du Nord, à Marseille et à Port-Vendres.

Avec une Espagne hostile, Ceuta, et toute sa zone, l'hinterland de Gibraltar même pourront constituer une menace sérieuse pour le rocher de Gilbraltar, invulnérable par lui-même, mais incapable de mettre à l'abri son port de guerre, ses docks et ses moyens de carénage ou de réparation, contre des impacts d'artillerie à longue portée, ou d'aviation. De même, les sous-marins et les avions d'un parti ennemi, basés à Minorque, pourraient grandement troubler les communications algéro-françaises. La nécessité de l'aménagement d'une nouvelle base navale, dans la rade de Mers-el-Kébir, près d'Oran, décidé par le précédent ministre de la Marine, M. F. Piétri, n'en est que plus urgente. Elle offrirait la possibilité d'une riposte à toute menace dirigée, du territoire espagnol, de Malaga, ou de Carthagène, et plus encore des Baléares, contre notre trafic en Méditerranée occidentale.

Le péril méditerranéen, aussi inquiétant pour nos amis britanniques que pour nous, a contraint les deux grandes puissances navales, qui devraient être plus que jamais unies par la communauté de leurs libres institutions et de leurs intérêts vitaux, à envisager, parallèlement, un transfert de leurs voies principales de guerre navale éventuelle et de navigation marchande, de la Méditerranée vers l'Océan. L'aviation et l'hydraviation de combat devant, semble-t-il, rendre,

sous peu, presque intenable le lac méditerranéen, les navires songent à prendre le large. La France possède heureusement, avec Dakar, Casablanca, demain, espérons-le, aménagé en base de guerre, défendu par de puissantes batteries de côtes, doté de bassins de carènes suffisants pour d'importants bâtiments, deux positions stratégiques de premier ordre. Les voies de rocade, qui, une fois doublées, joindront à travers toute l'Afrique du Nord Tunis à Casablanca, permettront à nos troupes de l'Afrique du Nord d'éviter les périls méditerranéens. Les transports de mobilisation seraient plus sûrs, car les sous-marins, allemands ou autres, et les croiseurs de bataille lâchés par le camp adverse contre notre trafic de l'Atlantique, ne pourraient plus les rencontrer ni les attaquer presque à coup sûr, comme en Méditerranée. Mais ils seraient nécessairement plus lents, car la route qui relie Casablanca à Saint-Nazaire est infiniment moins rapide que celle d'Oran à Port-Vendres, ou même d'Alger à Marseille.

Là, encore, le problème espagnol risque de faire sentir son contre-coup sur notre situation navale. Qu'adviendrait-il des communications maritimes françaises par l'Atlantique, si le Portugal se détournait, brusquement, de ses amitiés anciennes et cédait à des pressions qui, souvent, et aujourd'hui plus que jamais, essaient de s'exercer à Lisbonne, et contre la France, et contre l'Angleterre?

Cette dernière a besoin de la France, plus encore que la France n'a besoin d'elle, car Brest, avec sa position stratégique de premier ordre, domine tous les accès de la métropole britannique. Casablanca et Dakar seront demain les puissants jalons sur la nouvelle ligne impériale des Indes que l'Angleterre, contrainte et forcée par l'insécurité méditerranéenne, se dispose à adopter et à fortifier, pour aller aux Indes, comme jadis, avant le percement du canal de Suez, par le Cap. Non pas qu'elle sacrifie de gaieté de cœur toutes les ressources de la Méditerranée. Avec son opportunisme et sa ténacité ordinaires, l'Amirauté de Londres renforce les avancées de Suez, grâce à la mise en état de défense de Haïffa, de Chypre, grâce à l'entente, plus étroite que jamais, avec la Grèce, grâce à des conventions récentes avec l'indispensable allié turc, portier des Dardanelles.

Mais elle songe à équiper, en même temps, la grande « variante », dont elle ne pourra plus se passer, désormais, de l'Atlantique et de Bonne-Espérance. L'augmentation, considérable, en ces dernières années, du rayon d'action et de la vitesse des paquebots et surtout des cargos et des bateaux-citernes, rend possible l'utilisation presque normale par l'Angleterre de la grande route circumafricaine, sur laquelle ne pèseront pas ces deux épées de Damoclès qui sont l'aviation italienne de Sicile, et, demain, au débouché de la mer Rouge, celle de l'Éthiopie. Au cours d'une visite récente de sir O. Pirow, ministre de la Défense sud-africaine, à Londres, celui-ci a déclaré, notamment : « Nous avons eu de profitables discussions au sujet des défenses de Capetown... Nous avons convenu que les routes privées aériennes, en Afrique, plus particulièrement, le long de la côte ouest, seront développées en étroit accord entre le Royaume-Uni et notre Gouvernement... Le plan d'agrandissement du port de Capetown comportera une modernisation complète des quais et des bases de réparation. » Par ailleurs, il est probable que le dock flottant de 60 000 tonnes, acquis par le gouvernement sud-africain, sera utilisé, à Capetown, par les navires marchands. Les bâtiments de guerre, de la classe la plus importante, pourront, également, y être réparés. Un plan d'organisation, récemment élaboré, envisagerait la fortification de l'île de Robben, dans le nord de Capetown, par de puissants moyens de défense, l'agrandissement de la baie de Simonstown, au sud, l'aménagement d'une base d'hydravions, à la baie de Saldanha.

Capetown deviendrait une base, au moins équivalente à celle de Singapour. Mais c'est vers le Pacifique que, plus que jamais, les lords de l'Amirauté portent aussi leurs regards. Jetons-y, après eux, un rapide coup d'œil. Trois grandes puissances navales s'y affrontent : Angleterre, États-Unis, Japon. Nous assisterons peut-être, sous peu, — bien que les difficultés matérielles de l'entreprise soient infiniment plus grosses que ne le supposent des stratèges en chambre, pressés et échauffés —, à leur conflit pour l'hégémonie du Pacifique, à une lutte gigantesque, entre les deux principaux protagonistes de cette vaste scène : Empire du Soleil-Levant et États-

Unis. Le Japon exige, avant tout, la maîtrise absolue de ses mers, et des voies maritimes, qui accèdent à son archipel ou le relient au continent asiatique : condition essentielle, non seulement de son expansion, mais aussi de son existence même. Il a revendiqué, sans cesse, depuis la Conférence de Washington, la parité absolue avec les deux plus grandes puissances navales du monde, l'Angleterre et l'Amérique. C'est devant leur refus de la lui accorder qu'il s'est, dès le début de la Conférence de Londres, retiré des négociations. Il a, cependant, constamment protesté de ses intentions pacifiques et de son dévouement à la cause du désarmement, et n'a pas dissimulé les angoisses que lui causent les armements navals et l'expansion des États-Unis dans le Pacifique : « A moins que l'Amérique ne renonce à sa politique navale — déclara, peu de temps après que son pays eut quitté la Conférence, l'amiral Takashashi, commandant en chef des forces navales nipponnes, — qui a pour but l'expansion et la protection de son commerce avec l'étranger, le Japon se verra mis en demeure d'augmenter le rayon d'action de ses escadres jusqu'à la Nouvelle-Guinée, Célèbes et Bornéo, d'établir des bases à Formose et autres îles sous mandat des mers du Sud... — Bientôt, a également annoncé l'amiral, notre trafic commercial en Mandchourie parviendra à son zénith; notre expansion navale dans le sud du Pacifique deviendra, alors, essentielle. » On prête, en conséquence, à l'Amirauté japonaise qui avait, cependant, déjà déployé des efforts énormes pour tirer des accords de Washington, et de ceux qui les ont suivis, le maximum de rendement, et qui avait épuisé jusqu'à la dernière borne les facultés de construction que ceux-ci lui concédaient, l'intention de se lancer, sous peu, dans un programme de construction, qui lui permettrait d'égaler la flotte la plus puissante de l'univers, notamment, de posséder les unités cuirassées les plus formidables du monde entier, d'un tonnage infiniment supérieur à celui fixé par le dernier traité de Londres : des navires de 50 000 tonnes, armés d'une artillerie principale d'un calibre de 456 millimètres.

En face d'une pareille activité belliqueuse, les États-Unis ne restent pas inertes. Ils ont achevé la modernisation de leurs grands bâtiments cuirassés. Ce sont eux, nous l'avons

vu, qui, malgré les tentatives très loyales de la Grande-Bretagne et de la France, pour réduire les charges résultant des budgets navals, et pour diminuer les dimensions des bâtiments de ligne, ont fait triompher le principe de la limite maxima de 35 000 tonnes, déplacement qui, aux yeux de leurs experts, est indispensable pour le rayon d'action très vaste estimé par eux nécessaire en vue d'une campagne dans le Pacifique. Ils ont amélioré inlassablement les fortifications de la zone du canal de Panama. Ils ont, cette année même, déposé quatre projets de loi, visant au développement rapide de leurs escadres de combat : construction de 54 bâtiments auxiliaires, d'un tonnage total de 221 000 tonnes, augmentation des effectifs, d'environ 10 000 officiers et marins, accroissement massif de l'aéronautique. De plus, étant donnée l'attitude négative du Japon à la Conférence de Londres, l'Amirauté américaine préconise, de plus en plus énergiquement, le rejet des limitations acceptées à Washington, en matière de fortification des îles du Pacifique. Non seulement elle a développé avec vigueur l'armement de la grande base navale des îles Hawaï, non seulement elle a soutenu puissamment l'organisation des lignes aériennes transpacifiques, d'un intérêt plus encore stratégique qu'économique, mais elle a lancé dans l'opinion l'idée de la création d'une base navale américaine aux Philippines, et à Guam. Si cette menace se réalisait, il n'est pas douteux que le Japon pousserait, de son côté, la fortification des îles Bonin, Laochoo, Pescadores et Formose.

On conçoit que la Grande-Bretagne ne reste pas indifférente en face d'une situation qui pourrait affecter gravement ses intérêts personnels en Extrême-Orient, ainsi que ceux de ses dominions néo-zélandais, et australien, dans le Pacifique sud. Dès 1923, la Conférence Impériale de Londres, qui fixa, pour la première fois, les principes directeurs de la stratégie de la Communauté britannique préconisa, outre la défense locale du Royaume-Uni, de chacun des Dominions, de l'Inde et des colonies, la protection de la navigation, en y comprenant les convois, la défense spéciale des passages étroits, comme la Manche, le détroit de Gibraltar, le canal de Suez, de Singapour, et, pour le Pacifique, « la capacité d'entretenir,

sur la ligne défensive, qui va de Singapour à la Nouvelle-Zélande, une force navale et aérienne, suffisante, pour défendre cette ligne, pour rendre toute interférence avec les intérêts vitaux, au nord et à l'est de cette dernière, un risque hasardeux ».

La création de Singapour, qui s'achève actuellement, et qui est la grande œuvre militaire de l'Angleterre d'après-guerre (comme la ligne Maginot-Painlevé est celle de la France), répond à cet ordre de préoccupations majeures. C'est le bastion de la puissance britannique en Extrême-Orient. Hong-Kong était devenu trop petit, menacé par les perturbations profondes qui travaillent la Chine, par l'expansion navale et aérienne nipponne. Il fallait une base, capable de recevoir une grande flotte, aussi bien susceptible de couvrir les routes des Indes que de sauver, au besoin, l'Australie. L'île de Singapour fut désignée par la clairvoyance de sir Stamford Raffles. Elle a 20 milles de longueur, 15 de largeur : toutes les grandes voies maritimes, qui joignent le Pacifique nord et l'océan Indien, passent à sa portée. Le plan d'aménagement portait sur dix années, prévoyait une dépense de 10 millions de livres sterling, auxquels les dominions du Pacifique ajoutèrent un autre million. La somme a été dépassée, les travaux furent conçus avec une ampleur de vues véritablement grandiose. Une chaussée de pierre relie la ville de Johore, sur le continent, à l'île. A l'est, un chenal a été dragué, accessible aux plus grands navires. A l'extrémité orientale du détroit, un goulet, admirablement aisé à organiser défensivement; sur la côte septentrionale de l'île, l'aérodrome, tous les établissements destinés à l'entretien d'une flotte puissante, des quais en eau profonde, une immense cale sèche, un vaste dock flottant remorqué d'Angleterre, il y a trois ans, des batteries à longue portée, dissimulées dans la jungle, d'ailleurs débroussaillée au prix d'efforts colossaux, une garnison permanente de deux bataillons britanniques, susceptible d'être considérablement renforcée, telle est cette base toute neuve : elle n'attend plus que des navires, que lui enverrait, en cas de danger, la métropole.

C'est par elle, et par les forces navales des eaux européennes, que nous terminerons, trop brièvement, ce tour

d'horizon. Comme en 1914, c'est en Europe, ou en Mer du Nord, ou au large du Finistère et de l'Irlande que se joueraient peut-être encore, dans un conflit mondial, les destins maritimes du monde. C'est là que les principales marines concentrent leurs forces les plus précieuses. L'Angleterre s'éveille de sa longue période de nonchalance navale. Le budget de la marine pour 1936 s'élève à 70 millions de livres, supérieur de près de 10 millions au budget précédent : avec le budget supplémentaire, c'est près de 6 milliards de francs que sa marine coûte à l'Angleterre. La construction de toutes les tranches du programme naval a été accélérée, la préparation de la mise en chantier de deux cuirassés de 35 000 tonnes, hatée, le nouveau programme de contructions neuves augmenté de deux croiseurs, de 5 000 tonnes, de 9 destroyers, d'un porte-avion, de 4 sous-marins.

La France a déployé pour sa flotte de guerre un effort continu, qui commence à porter ses fruits bien qu'elle manque encore d'une escadre cuirassée suffisante. Elle n'a pas dégarni la Méditerranée, où elle a maintenu tous ses grands croiseurs, d'importantes forces légères et sous-marines. Elle a pu, cependant, créer à Brest une force qui porte le nom d'escadre de l'Atlantique, et qui, grâce à son importance, pourrait, à la fois, offrir à la *Home Fleet* britannique un appoint considérable, et à elle seule, contrebalancer, pendant quelque temps encore, toute la jeune flotte allemande. Alors qu'il y a seulement trois ans, l'escadre de Brest ne comptait que 22 bâtiments, dont un croiseur, elle possédait au 1er janvier de cette année 43 navires, dont deux grands cuirassés refondus, un croiseur léger (l'*Émile Bertin*), 6 contre-torpilleurs, 12 torpilleurs, 8 grands sous-marins, 8 petits, et, bientôt, en outre, le cuirassé *Dunkerque*, prêt à entrer en service (en attendant, en 1937, le *Strasbourg*, et, par la suite, les deux 35 000 tonnes *Richelieu* et *Jean Bart*), un nouveau croiseur, un porte-avions, sans parler de la belle aéronautique maritime basée à Lanvéoc, sur la rade de Brest.

Cette politique navale de l'Atlantique, peu à peu substituée à une politique purement méditerranéenne, était la réplique nécessaire à l'expansion foudroyante de la marine allemande. Le nazisme a fait litière des stipulations navales du traité de

Versailles. L'Angleterre a essayé de l'endiguer en avalisant ces manquements par l'accord naval anglo-allemand. Elle a de plus cherché, le 29 juillet dernier, à modérer l'essor allemand, en obtenant des Soviets l'engagement de se contenter, à l'avenir, de 7 croiseurs de 10 000 tonnes. Il n'empêche que l'Allemagne s'est assuré, dans le minimum de temps, la suprématie navale en Baltique, d'autant plus aisément que l'U. R. S. S. est obligée de consacrer une grande partie de ses ressources et de sa technique maritime aux flottilles sous-marines de sa côte du Pacifique, face au Japon. Il est, du reste, probable qu'aussitôt atteinte la proportion de forces navales de 35 p. 100 habilement obtenue de l'Angleterre, le Reich ne s'en contentera pas. D'autre part, la flotte allemande, avec ses cuirassés de poche et ses sous-marins, serait, dès à présent, très redoutable pour le trafic océanique.

La course aux armements menace donc d'être aussi effrénée, et ruineuse, sur mer que sur terre? Quelle force humaine sera capable de l'arrêter. Combien de temps, les puissances navales, celles du traité de Londres, et les autres, grandes ou plus petites, seront-elles capables de multiplier impunément cuirassés, croiseurs, torpilleurs, sous-marins et avions?

EDMOND DELAGE

EN CÔTE D'IVOIRE

LA CASE DE DICK, LE COUPEUR DE BOIS

Ya...o! Ya...o! Ya...o!

Lentement, sous l'immense nef de la forêt, la lourde bille glisse sur la piste couverte de rondins.

Ya...o! Ya...o! Rrrrrrrra!

Surveillés par le chef de tirage, une centaine de corps brillants de sueur se tendent sur les filins, s'arc-boutent et tirent d'un brusque mouvement de tous les muscles. Parfois, pour se donner plus d'élan, ils se laissent choir sur les talons — Ya! — Puis, dans une violente détente, ils se projettent en avant — o! — et continuent leur effort sous le « rrrrrrrra! » galvanisant du *capita*.

Cependant que, hautains et muets, les colosses de la sylve semblent rêver.

***

J'étais en forêt depuis quatre heures du matin. A la nuit noire j'avais quitté la case de mes amis les coupeurs de bois dont je partageais la vie depuis quelques jours, pour assister, aube venue, à l'appel des travailleurs. De toutes parts, la grande forêt tropicale nous enserrait. Elle s'étend jusqu'à la lagune, jusqu'à la côte. Abidjan, capitale de la Côte d'Ivoire, l'a entamée légèrement pour s'y installer dans un cadre unique de verdure, d'eau et d'azur. Plusieurs routes la traversent de

part en part. J'avais suivi l'une d'elles sur cent vingt kilomètres environ; puis j'avais abandonné ma voiture pour prendre une piste étroite qui servait à l'évacuation des billes, et que parcourait une voie Decauville. Sur cette voie, on avait placé à mon intention une petite plate-forme qui avait bien un mètre carré de surface. Je m'y installai, moi et ma valise, et quatre pousseurs se mirent en devoir, se relayant par deux, de me faire faire la route à une vitesse qui variait entre trois et trente kilomètres à l'heure! Peu m'importait. A vive allure je jouissais de la fraîcheur de l'air qui séchait sur mon visage les gouttes de sueur que la chaleur y mettait. Au pas, j'appréciais mieux les arbres immenses — irokos, acajous, sambas, — les feuillages épais, l'incohérente ascension d'une végétation dévorante qui, dans sa lutte pour la vie, s'efforce d'atteindre tout là-haut, à soixante ou quatre-vingts mètres, la zone où circule l'air pur que sont allés y chercher les géants plusieurs fois centenaires. Le silence, en cette fin d'après-midi, était complet. Pas d'oiseaux, pas de singes, aucun signe de vie animale. L'air épais semblait lourd aux poumons. Au long de la piste stagnaient de-ci, de-là, des flaques d'eau qui dégageaient une indéfinissable odeur de pourriture.

Une vingtaine de kilomètres avaient été ainsi abattus. L'heure maintenant permettait l'abandon du casque, heure exquise et brève où la nature, avant l'envahissement de la nuit, semble offrir une trêve à l'homme.

Au bout de la piste, quelque chose se montra, se précisa, approcha à l'allure accélérée de mes pousseurs qui, bien avant moi, avaient deviné le patron.

Maintenant nous faisions connaissance. C'était un grand garçon, bâti en force, qui respirait la santé et l'équilibre moral. Six ans d'Afrique en deux séjours. Il aimait la vie de brousse qu'il n'aurait échangée contre aucune autre, malgré les heures sombres de doute et de cafard.

— Vous n'avez pas eu peur de venir jusqu'ici? Comme bled on ne fait pas mieux. Le luxe de ma résidence est incomparable, vous verrez ça tout à l'heure!

Non, je n'avais pas peur. D'en bas, je contemplais l'épais dôme de verdure, si haut tendu que j'en avais le vertige, les troncs majestueux qu'estompait la glauque atmosphère du

sous-bois. Malgré toute ma bonne volonté, je désespérais de jamais reconnaître les arbres. Quand, très fière de moi, je diagnostiquais un acajou, c'était un samba. Je confondais allégrement l'azobé et l'adjansi, le bahia et le framiré.

— Quelle taille a-t-il, ce grand acajou-là?

— C'est un azobé. Il a quatre-vingt-cinq mètres exactement.

— Et celui-ci?

— Ce n'est pas un azobé, c'est un iroko. Il en a soixante-dix.

— Vous l'avez mesuré, — fis-je en riant; — vous en parlez avec une telle certitude!

— L'entraînement. Ne désespérez pas, voyons, dans huit jours vous en saurez autant que moi!

Je secouais la tête, sceptique. Du reste, mon ignorance ne me tourmentait guère. A pied, nous suivions maintenant la voie le long de laquelle s'échelonnaient les chantiers.

Un bruit confus, soudain, parvint jusqu'à nous. Je discernais des appels, des commandements chantés, puissamment scandés.

— Tiens, — fit mon compagnon, — ils tirent encore...

Je n'écoutai pas davantage. Aussi vite que possible, je courais sur la voie, sautant de traverse en traverse. Soudain, je me jetai contre un jeune homme d'une vingtaine d'années qui venait de déboucher du fourré.

— Je vous ai fait mal? — fit-il en riant. — Ça manque de douceur comme présentation!

— C'est votre pas habituel de promenade? — me demandait en même temps mon hôte qui venait de nous rejoindre. — Si c'est à cette allure que vous comptez parcourir la forêt, qu'est-ce que nous allons prendre, mon vieux! Je vous présente mon compagnon, vieux colonial de six semaines, que je mets au courant afin de pouvoir partir en congé dans quelques mois.

Cependant, la nuit s'était installée, ramenant avec elle le concert nocturne des tropiques. Tant bien que mal, nous nous étions casés tous les trois sur le wagonnet, ma valise sur nos genoux. Les pousseurs manifestaient un zèle que je ne leur avais pas encore vu. Ils étaient stimulés par d'énergiques :

« Tu t'endors, non? » ou bien : « Faut-il que je descende pousser? » Et le train s'accélérait. Nous faisions bien du vingt-cinq! Le « vieux colonial » guettait la voie; penché sur la nuit, il signalait les ponts; les hommes, d'un bond, quittaient alors les traverses qui se trouvaient à claire-voie au-dessus des marigots, pour marcher sur les rails posés le long des deux troncs d'arbres composant le pont.

— Vous êtes comme les chats. Vous y voyez dans l'obscurité?

— L'habitude...

Pour moi, je n'y voyais goutte. C'était une nuit noire que n'arrivaient pas à percer les milliers d'étoiles qu'on apercevait parfois dans une déchirure de la végétation. Notre passage soulevait des vols de lucioles dont les petites lumières clignotantes semblaient le reflet de celles qui scintillaient au ciel. J'écoutais le souffle rapide des pousseurs dont l'odeur était presque aussi intolérable que celle des flaques d'eau croupissante. Parfois l'une et l'autre faisaient place aux senteurs exquises de fleurs qu'on ne voit jamais car elles planent tout en haut de la voûte épaisse des arbres. L'humidité de la nuit dégage et propage le parfum de ces fleurs multiples et anonymes qui ont été chauffées pendant douze heures par un soleil brûlant.

Au loin parut une lumière. C'était Djamara, le maître d'hôtel, qui chaque soir, muni d'une lanterne, venait à la rencontre de ses maîtres. Devant nous, il courait; la lumière, par en bas, éclairait les jambes nerveuses, le dos mince et sinueux. Il semblait nu, et je ne pouvais m'empêcher de rire de son titre de maître d'hôtel!...

Maintenant nous étions arrivés. Sous l'épais toit de feuilles, la case était nichée. Humble case peut-être, mais si accueillante sous l'éclairage d'une demi-douzaine de lampes-tempête qui l'illuminaient en mon honneur. Trois ou quatre marches l'élevaient d'un mètre au-dessus du sol. Sa partie centrale, salle à manger-salon-bureau, séparait les deux « chambres » par de minces cloisons à claire-voie faites de rondins retenus entre eux par des lianes. La table était dressée avec soin. Il y avait même une nappe et, sur un guéridon, tout le classique bataillon multicolore des apéritifs. Je m'assis sur un divan qui sentait le neuf, fabriqué en hâte avec des planches, un

matelas, des pagnes indigènes. Et tandis que nous savourions un whisky rendu délicieux par la glace apportée d'Abidjan, les langues allaient leur train.

Je donnais des nouvelles de « la côte », de France, de Paris. On parlait politique, livres, théâtre, mode et cuisine. On parlait de la crise des affaires en général, de celle des bois en particulier. Ça allait mieux, incontestablement ; il y avait des années qu'il n'y avait eu autant de commandes. De vingt-sept mille tonnes en 1932, les exportations de bois d'ébénisterie et de bois d'œuvre avaient atteint, pour la Côte d'Ivoire, quarante-deux mille cinq cents tonnes en 1934. Tous les espoirs étaient permis...

Djamara faisait son service, calme et digne. Son vêtement se réduisait à un cache-sexe grand comme le creux de la main. Il était assisté par le boy-marmite qui arborait, lui, un caleçon blanc et une veste khaki du plus somptueux effet ; le personnel était complété par le cuisinier qui opérait à quelque vingt mètres, sous l'œil attentif de deux ou trois femmes, lesquelles, pour une fois, et au mépris des lois africaines, se reposaient tandis que travaillait l'homme !

Le « vieux colonial » s'expliquait avec le contenu de son grand verre, tandis que le coupeur de bois réfléchissait profondément. Il avait le facies romain, un profil de dictateur. Je le lui dis. Cela le mit si bien en joie que nous ne devions plus l'appeler que « Dictateur », qui devint rapidement « Dick ».

— A quoi je pense? Je pense que nous ne possédons que six draps. Quatre sont en service, les deux autres servent au roulement. Or, je viens de m'apercevoir qu'ils ont été mangés par les rats. Ils sont en loques. Je n'y comprends rien, car les portes de l'armoire étaient fermées. Ces maudites bêtes pénétreraient dans un coffre-fort. Comment faire? Il est trop tard pour laver et sécher les nôtres...

— S'il n'y a que ça pour vous tracasser ! Ce n'est pas encore l'absence de draps qui m'empêchera de dormir ! Je m'enroulerai dans une couverture.

— C'est qu'il n'y a pas de couvertures... Les nuits sont tièdes et quand il fait froid nous nous couvrons de nos manteaux.

Quelques instants plus tard, j'avais sorti de ma valise de

quoi coudre et j'assemblais à grands points des serviettes éponges qui serviraient de drap de dessous. Un beau pagne soudanais de rugueuse laine blanche me tiendrait lieu de couverture...

Il était bien onze heures du soir quand nous songeâmes à dîner, mais l'heure ne compte pas en Afrique. Il y avait du potage, des radis, des œufs, du poulet en ragoût et du poulet rôti, que sais-je encore? Les cuisiniers indigènes ont ceci de particulier que lorsqu'on se met à table à l'heure régulière, le dîner est prêt; mais si vous êtes de plusieurs heures en retard, il est encore prêt et aucun plat ne sent le réchauffé ou ne se trouve desséché. Mystère que toute mon astuce féminine n'a pas réussi à élucider.

LA MORT DE L'ARBRE

Djamara, ce matin, a questionné son patron :

— Tu bouffer la brousse?

— Oui, je bouffe la brousse, et dis au cuisinier de nous soigner le menu.

Une fois de plus nous sommes partis avant l'aube, de façon à arriver au campement à l'heure de l'appel. L'atmosphère était à tel point saturée d'humidité que la forêt semblait pleurer. Sous la voûte épaisse des feuillages l'eau dégouttait avec un bruit monotone et doux. La marche à cette heure matinale était un plaisir et les six kilomètres à parcourir me semblèrent un jeu.

L'appel terminé, les travailleurs se dispersèrent sur les différents chantiers. Ici on coupait; là on tronçonnait; ailleurs on établissait, à grands coups de matchette, la piste de tirage qu'on tapisse de rondins pour faciliter le glissement du traîneau. Une équipe était affectée à la préparation de ces rondins, une autre équarrissait les troncs.

Le village sortait de son sommeil. De minces filets de fumée s'échappaient des toits épais de feuilles sèches. Dans une case, un enfant pleurait.

Des chiens maigres rôdaient, en quête d'une problématique pitance. Une fillette, qui serrait frileusement sur sa poitrine

un pagne de cotonnade et qui portait sur la tête trois grosses calebasses superposées, sortit d'une paillote pour aller au ravitaillement en eau. Une femme, devant sa hutte, soufflait sur un brasier. Par terre, près d'elle, un tas de bois, une haute marmite noire, une cuvette remplie de riz : le repas du matin se préparait.

Sur la droite, des coups sourds, par trois, se firent entendre. On attaquait la première victime de ce jour.

***

Au pied de l'arbre qu'on abat, trois hommes sont au travail. Juchés sur un frêle échafaudage de lianes qui ceinture le géant à un mètre cinquante du sol, ils frappent en cadence : une, deux, trois. Sous les coups brutaux le bois se déchire, s'éparpille en éclats blancs qui luisent au soleil comme de la neige. Impassible, l'arbre centenaire semble résister de toute son immobilité dédaigneuse. Parfois, cependant, un gémissement lui échappe. Le travail des hommes minuscules se poursuit, tenace, patient. Le lent grignotement a mis à jour les fibres profondes où la sève glisse en reflets roses couleur de sang.

Le cœur étreint, la gorge serrée, j'assiste au massacre. J'allais écrire : au crime... Et que sourient ceux qui ignorent la force prodigieuse de la forêt, sa vie ardente, le prestige des grands arbres qui ont défié les saisons et les vents, la foudre, la tornade, et qui ont vu se dévider les siècles. Aujourd'hui, l'homme a décidé leur fin, et les instruments fragiles forgés de sa main les rongent comme un cancer...

Trois hommes suffisent à cette besogne. Mais vingt hommes, trente peut-être, sentant venir le moment, observent dans le silence.

Soudain l'un d'eux me tire vivement en arrière et m'entraîne à bonne distance : « Tention, madame, il commencer parler ! »...

L'arbre, en effet, commence à parler. C'est un gémissement doux, longue plainte issue de toutes ses fibres martyrisées, c'est un râle qui provient des sources profondes de lui-même, s'affirme, s'amplifie, puis meurt. Alors, il semble trembler sur sa base, oscille, et soudain, dans un vacarme insensé, sa cime

traçant dans le ciel une trajectoire immense, géant enfin vaincu, il s'écroule... Dans sa chute il entraîne des arbres, des lianes, des plantes, des arbustes. Une pluie de feuilles s'abat sur nous. C'est un effondrement.

J'ai le cœur chaviré et mes yeux s'emplissent de larmes que j'essaye en vain de cacher à mes compagnons. Le « vieux colonial » est magnifiquement crâneur! Mais Dick m'avoue avoir mis longtemps à s'endurcir et sentir encore profondément tout ce que ces scènes quotidiennes ont de poignant.

Pour donner le change je questionne :

— Iroko? Samba?...

Naturellement c'était un acajou!

Mais déjà les travailleurs s'affairent, telles des fourmis autour d'une proie. L'arbre s'est abattu en « faisant toubatou », c'est-à-dire en tournant sur lui-même. Il barre largement la piste fraîchement tracée. Pour l'enjamber, Dick me fait faire la courte échelle, tandis que son camarade, déjà juché là-haut, me tend les deux mains et me fait faire un rétablissement. Ensuite il n'y a qu'à se laisser glisser.

UN SERPENT A TÊTE TRIANGULAIRE

Près des wagonnets, sur la voie ferrée, des travailleurs prennent leur repas. Assis en rond autour des grandes cuvettes qui leur servent de plats, ils mangent le riz blanc arrosé d'une épaisse sauce jaune faite d'huile de palmes et de piment, tandis que les femmes, à quelque distance, attendent que leurs seigneurs et maîtres aient fini de se rassasier. Parfois, l'un d'eux se lève muni d'une « tine » et s'en va dans le marigot puiser une eau boueuse qui semble le désaltérer délicieusement. Sous la voûte épaisse du feuillage la chaleur maintenant est presque intolérable. Les vêtements plaquent au corps. Sous le casque, le crâne semble en ébullition et dans la nuque les cheveux sont trempés comme après la baignade.

Le « vieux colonial », installé sur une bille, trompe avec un casse-croûte la faim perpétuelle qui le tourmente. Un pain d'une livre y passe, plus quatre œufs durs, un morceau de

fromage et six bananes... Tout cela est si vivement expédié que mon regard dénote le plus complet ahurissement.

— Vous pouvez, — affirme Dick, — tâter son estomac, il est aussi creux qu'avant!

— Et je vous prie de croire, — ajoute l'affamé, — que Djamara ferait bien d'arriver avec son déjeuner, car j'ai « la dent »!

Quant à moi, si je n'ai pas faim, j'ai soif. J'ai soif à en souffrir. Jamais encore je n'avais aspiré comme aujourd'hui au grand verre de whisky glacé où l'eau Périer met des bulles légères... Que peuvent bien faire Djamara et le boy-marmite?

Ils ont fini par arriver. Dans la clairière où tout à l'heure les travailleurs équarrissaient des billes, nous avons installé notre salle à manger. Des trésors ont été sortis des grands paniers, depuis les hors-d'œuvre jusqu'au café. Pour moi, installée sur le sol tapissé de copeaux, le dos appuyé contre un tronc d'arbre, le casque légèrement repoussé dans la nuque, les yeux mi-clos, je vivais délicieusement la minute présente, riche de béatitude physique, d'euphorie, d'harmonieux équilibre entre mon être et la nature.

Soudain, Djamara fit un bond de côté, saisit un rondin, se mit à frapper le sol avec violence, puis, du bout de son bâton, cueillit à deux mètres de moi un serpent pas beaucoup plus gros que le pouce, et qui n'avait pas deux mètres de long. Le ventre était presque blanc, le dos gris noir; il avait une jolie tête plate et triangulaire où les yeux luisaient comme des perles noires.

— C'est méchant?

Djamara semblait profondément remué.

— Madame, si mordi toi et tu gagner pas médicament, ti crever!

Mais j'étais trop bien pour avoir la moindre notion du danger.

Les serpents ne manquent pas dans la forêt, me raconte Dick. Malgré les piqûres antivenimeuses que sa trousse portative lui permet de faire séance tenante, il y a chaque année des morts à déplorer. Un des reptiles le plus dangereux est le serpent cracheur. Quand il se croit attaqué, il se dresse sur la queue et lance son venin qui est mortel lorsqu'il touche les

yeux. Heureusement que le serpent fuit devant l'homme. Tout en mangeant je racontais à mes amis qu'entre Abidjan et Agboville, en me rendant chez eux, j'étais passée avec la voiture sur un serpent qui barrait la route. Pendant un quart d'heure j'avais assisté à l'agonie de la pauvre bête, effrayante et si pitoyable en même temps; elle avait de violents soubresauts de plus de deux mètres de haut. Peu à peu ils avaient diminué, la tête seule s'agitant encore doucement sur le sol. Au moment où j'approchais du reptile, jusqu'à le toucher du bout de ma chaussure, dans un dernier sursaut de vie il s'était laissé glisser dans la brousse, sur le bas-côté de la route où ni moi ni mes Noirs n'avions eu envie d'aller le chercher. C'était un boa qui devait bien mesurer cinq ou six mètres.

La Côte d'Ivoire, qui déborde de vie végétale, a aussi une faune extrêmement riche : éléphants, buffles, lions, panthères, antilopes et gazelles, phacochères, crocodiles, hippopotames et toutes les variétés de singes. Mais dans la forêt ce ne sont guère que les serpents et les insectes qui sont à craindre.

LE BEAU BOIS TROPICAL ET FRANÇAIS

Tandis que mes compagnons fumaient en buvant leur café, je me reposais, étendue sur le dos. J'étais levée depuis quatre heures du matin; jusqu'à midi je ne m'étais pas assise un seul instant et la journée était loin d'être terminée pour nous.

— C'est une question d'entraînement, — m'expliquait Dick. — Je fais certainement bien une trentaine de kilomètres chaque jour, mais le plus fatigant, c'est de piétiner, de tourner en rond entre les chantiers. Il faut constamment revenir au même point pour stimuler l'ardeur des Noirs qui ont une fâcheuse tendance à se reposer dès qu'on a le dos tourné. Ce sont de grands enfants, pas méchants, mais qui travaillent le moins possible.

— Avez-vous du mal pour les recruter?

— Aucun mal. Ils viennent s'offrir d'eux-mêmes. Vous les avez vus? J'en ai plus de cinq cents actuellement. Ont-ils l'air malheureux?

Non, ils n'avaient pas l'air malheureux. Ils étaient gais,

tout leur étant prétexte à rire. On voyait qu'ils étaient bien nourris, et j'avais assez souvent flâné dans leurs campements pour me rendre compte que la vie ne devait pas y être mauvaise.

— Il se trouve encore des idiots, — reprenait Dick, pour nous traiter de négriers. — Regardez-moi au milieu d'eux? Avez-vous l'impression qu'ils voient en moi un ennemi? Je connais toutes leurs petites histoires. Le dimanche matin ils viennent « faire palabre » à la case; je suis leur conseiller, leur juge, leur toubib. Si je crie parfois, c'est que c'est la seule façon de se faire entendre. Font-ils autrement entre eux?... Je suis sévère, mais je m'efforce d'être juste, et jamais ils ne protestent contre mes décisions.

— Et si l'on remplaçait la main-d'œuvre par des machines?

— Vous imaginez des machines dans nos forêts? Comment les amènerait-on d'abord? Vous avez vu où je vais chercher mes arbres, comment on se fraye un passage, comment on établit la piste de tirage. Là où passent une bille et une centaine d'hommes, vous ne ferez pas passer un tracteur. Sans compter que les machines se détraquent; alors, vous voyez l'embouteillage? Non, non, croyez-moi, pour l'instant tout est bien ainsi. Mes hommes ne sont pas malheureux. J'en mets cent là où vingt Blancs feraient le travail. Chacun ne « tire » pas plus de cinquante kilos. Ils ne se fatiguent pas, allez!

Allongé, lui aussi sur le sol, le « vieux colonial », provisoirement rassasié, chantait des airs d'opéra. Il ne connaissait qu'une phrase ou deux de chacun, mais ne s'arrêtait pas à ce détail et nous gratifiait d'un pot-pourri comique.

— L'a-t-on jamais entièrement prospectée, cette forêt de la Côte d'Ivoire?

— Vous n'y pensez pas! La zone sylvestre s'étend sur cent vingt mille kilomètres carrés, alors que sept mille kilomètres carrés seulement ont été prospectés et concédés à des exploitants. Vous voyez comme il est aisé de circuler en dehors des pistes!... C'est vous dire que les chantiers se trouvent toujours soit en bordure de la voie ferrée, soit en bordure des rivières flottables ou des routes. Ici nous nous trouvons à trente kilomètres de la voie ferrée. Au fur et à mesure que j'étends nos

chantiers, je pousse la petite voie Decauville qui nous permet de « descendre » les billes.

— Pendant combien de temps pourra-t-on exploiter utilement cette forêt?

Dick eut un geste qui pouvait signifier beaucoup de choses!

— Comment voulez-vous que je vous le dise? La forêt renferme plus de trois cent cinquante variétés d'arbres, depuis les bois tendres comme le samba, l'avodiré et le fromager qui servent en menuiserie légère, jusqu'aux bois durs pour traverses de chemins de fer, comme le palétuvier, le kroma, l'adzobé, l'adjansi. Entre ces deux catégories extrêmes il faut placer les bois de menuiserie et de charpente qui peuvent remplacer le sapin, le bahia par exemple, ou le framiré, et les bois de construction dont on se sert pour les parquets et le matériel de chemin de fer : ce sont l'iroko, le dabéma, le makoré et quelques autres.

» Puis restent encore les bois qui peuvent remplacer le hêtre et le platane et qui servent à la fabrication de sièges, aux pavages; enfin les bois d'ébénisterie et de placage pour la menuiserie de luxe : l'acajou, l'acajou-tiama, le badi, l'oboto, l'apomé et quelques autres.

» Vous voyez qu'il est impossible de fixer une limite à l'exploitation d'une forêt telle que celle-ci, dont on n'a même pas encore inventorié les richesses.

— Mais pourquoi, dans ces conditions, ne pas faire rendre davantage nos forêts coloniales? La France importe annuellement deux millions de tonnes de bois de l'étranger, et la Côte d'Ivoire qui est une de nos meilleures réserves, n'a jamais dépassé, m'a-t-on dit, cent vingt mille tonnes.

— C'est bien simple. Jusqu'à il y a peu de temps on ne nous demandait qu'une ou deux espèces de bois. Mettons l'acajou. Vous avez pu constater vous-même que les espèces ne sont pas groupées; nous abattions donc un acajou par-ci, un autre par-là; d'où perte de temps dans le repérage et dans l'établissement des pistes de tirage.

» Lorsqu'on pourra exploiter méthodiquement un secteur, toutes les essences ayant preneur, nous pourrons enfin utiliser, comme vous le suggériez tout à l'heure, des moyens mécaniques, tels que des tracteurs à gazogènes, des appareils de

levage, et bien d'autres. Et les prix de revient diminueront.

» Ensuite, la présentation des bois joue un rôle important sur les marchés; il faut standardiser toujours davantage, car les usagers sont habitués à recevoir leur matière première dans certaines conditions de dimensions, de qualité et de bonne conservation. Restent ensuite les moyens d'évacuation : routes, chemins de fer, wharfs, ports en eau profonde, transports par mer, qui déterminent le prix de revient. Vous voyez que le problème est vaste! Pour ma part, je sélectionne mes bois, je suis intransigeant quand à leur présentation, je les évacue dans les meilleures conditions sur Port-Bouet... et je travaille seize heures par jour! »

LE MOHRO NABA

Au cours d'une cérémonie empreinte de faste et de solennité, le Mohro Naba allait recevoir la croix d'Officier de la Légion d'honneur.

Avant de connaître Ouagadougou, je l'avais aimé pour son nom sonore et chantant. A vrai dire, j'étais un peu déçue. La ville indigène, sans grande couleur locale, n'a rien de la beauté de Bobo-Dioulasso. Le quartier européen, qui compte cependant quelques jolies maisons et un cercle très agréable, est trop étiré au long d'une avenue de plusieurs kilomètres qui est envahie par la poussière.

Depuis la veille, des cavaliers magnifiques parcouraient la ville, lui donnant grande animation et air de fête, d'autant que des indigènes par milliers étaient venus des quatre coins du pays pour assister à la cérémonie.

Et tandis que du haut d'une estrade le Gouverneur de la colonie parlait, j'observais les chefs, les guerriers et la foule des curieux massés en un large demi-cercle autour de la tribune. Leurs vêtements bariolés de couleurs vives prenaient un relief étonnant dans la chaude lumière de ce ciel africain.

Au premier plan trônait l'empereur des Mossis.

Sous la toque de velours rouge brodé d'or, son large visage s'épanouissait, figé, semblait-il, dans l'abondance de la chair et de la graisse. Seuls ses petits yeux trahissaient une atten-

tion soutenue, de la vivacité, voire même de l'émotion. Un peu de barbe frisottante ornait son menton et quelques tatouages légers s'égrenaient sur ses joues. Il portait une ample robe de velours violet brodée d'or, une djellabah pourpre, des babouches somptueuses. Dans la main gauche il tenait un sabre. Très digne, il remplissait un grand fauteuil, et ne perdait pas un mot des paroles que prononçait le Gouverneur et que traduisait au fur et à mesure l'interprète indigène.

« Il faut que les hommes obéissent au Mohro Naba et à ses ministres, car sans discipline on ne peut rien construire de solide. »

Les ministres se tenaient à cheval, de chaque côté de la tribune. Ils étaient quatre, le *Ouidi-Naba* qui est le surveillant général des écuries de Sa Majesté; le *Larrhallé-Naba* ou deuxième ministre, le *Gouga-Naba*, troisième ministre, qui s'occupent tous deux des affaires du pays, et le *Baloum-Naba* qui est le quatrième ministre et grand intendant du palais. Il s'occupe également des serviteurs de l'Empereur.

Tous quatre étaient vêtus d'amples robes de velours violet.

Se tenaient également au pied de la tribune les deux fils du Mohro Naba, et le *Kamsoagho-Naba*, qui est le chef des eunuques.

« Pour bien vivre il faut faire des cultures et bien vendre les produits; mais il faut aussi évacuer vers les ports; c'est pourquoi j'ai demandé aux Mossis de m'aider à construire des routes, et tous ont compris et m'ont aidé, et maintenant les produits se vendent cher et l'argent circule à travers le pays. »

Les autres dignitaires de la Cour, superbement vêtus de robes bleues, oranges, rouges ou blanches, étaient eux aussi à cheval. C'étaient le Chef de la Cour extérieure de l'Empereur, il y avait le confesseur des pages et des femmes, le chef des travailleurs, le chef des tambourinaires, le chef de la guerre. Leurs chevaux impatients, magnifiquement harnachés, piaffaient dans lapoussière.

« Vous voyez ici tous vos grands chefs qui doivent être respectés par vous, et qui le sont même par ceux sous les ordres desquels ils sont passés. »

La foule immobile, assise dans la poussière, ne perdait pas

un mot du discours du gouverneur que longtemps encore, dans les villages, on répéterait en le commentant.

Maintenant le ruban rouge mettait une note plus claire sur la robe pourpre du Mohro Naba et *la Marseillaise* retentissait dans un vacarme de cuivres et de tambours.

Si les Mossis ont résisté plus longtemps que les autres à la domination française, c'est, dit-on, parce qu'ils possédaient des chevaux et des cavaliers incomparables. On put en juger par la fantasia qui suivit.

Précédées de leurs chefs, des légions accouraient à une allure folle. Debout sur leurs étriers, la lance pointée en avant, les cavaliers, avec des cris sauvages, se ruaient à l'assaut d'ennemis imaginaires. Hommes et bêtes, ne faisant plus qu'un, passaient en trombe dans un cliquetis d'armes, laissant derrière eux une impression de force sauvage et d'indomptable courage.

DEUX CIVILISÉS AU PAYS DES MOSSIS

Plus tard, j'eus la visite des deux fils du Mohro Naba.

Ils avaient fait leurs études à Tunis. L'un d'eux avait accompli son service militaire à Perpignan, puis était allé à Paris pour visiter l'Exposition coloniale. Aujourd'hui, il était chef de canton.

L'autre, qui possédait plusieurs licences, était maintenant cultivateur. Tous deux parlaient un français très pur, avec une prononciation légèrement précieuse qui le rendait encore plus agréable à écouter.

Quelle pouvait bien être la vie de ces deux hommes au visage énergique, dont le regard droit semblait cependant ne rien vouloir livrer de leurs pensées intimes?

Là-bas, à Tunis, ils avaient vécu une vie libre d'étudiants, fréquentant les restaurants, les théâtres, les cinémas, passant de longues heures avec des camarades hommes et femmes à discuter de tout ce qui les intéressait. Vint la dispersion. Celui-ci est maintenant médecin à Paris, cet autre administrateur des colonies. Un tel est devenu officier aviateur, tel autre fait des affaires d'exportation et partage son temps entre Paris et New-York. Un autre encore, plus intimement lié à

leurs années d'études, est devenu avocat et se distingue déjà dans des procès retentissants. Une jeune fille est restée à Tunis où elle exerce la médecine, une autre est secrétaire d'un homme politique.

Eux sont rentrés au bercail.

Lequel deviendra à son tour empereur des Mossis? Je n'ose poser la question qui ne se pose pas, le Mohro Naba étant dans la force de l'âge.

Ont-ils conservé des relations avec leurs camarades? Je crois comprendre que non. Mais ils lisent. Ah oui, ils lisent. Les journaux, les revues, des livres. N'est-ce pas tout ce qui peut leur venir encore de leur vie passée?

Et leurs distractions? Il n'y a guère que la chasse. La chasse au menu gibier que l'on pratique lorsque les récoltes sont rentrées et que le feu a détruit les hautes herbes où il se cache.

Quant au lion, il est contraire à l'usage de l'attaquer. Le Mossi voit en lui un Maître, un Seigneur. On ne tue pas un Seigneur...

Le gradué de l'université de Tunis me raconte cela sans qu'il me soit possible de discerner s'il partage les croyances ancestrales. Pas un Mossi n'ignore qu'après la mort l'âme restée vivante poursuit un cycle qui peut passer par le règne animal aussi bien que par le règne végétal ou minéral, et qu'on se doit de vénérer ces esprits qui sont l'Esprit de la tribu. Les fils de l'Empereur obéissent à la Loi.

Dans de spacieuses maisons mossis, sans luxe ni confort, ils vivent maintenant la vie de n'importe quel potentat indigène. Ils ont des femmes qui restent à l'écart, de nombreux enfants. A quoi auront servi les années de Tunis? Retourneront-ils jamais en France? Jusqu'à quel point sont-ils libres de leurs actes? Leur renoncement à tout ce qui a fait leurs années d'études est-il volontaire?

Après deux heures de conversation avec eux, je n'en savais pas plus long à ce sujet. Nous avions parlé programmes d'études, cinéma, littérature, automobile, élevage, aviation et musique. Mais j'ignorais si ces beaux visages souriants cachaient une âme heureuse et consentante ou s'ils étaient désaxés, irrémédiablement déclassés et soumis à des lois et à une autorité qui ne sauraient être discutées.

UN MINISTRE AUX CHAMPS

Le ministre des Affaires, Baloum Naba, offrit de me faire visiter ses propriétés. A cheval il suivait ma voiture, suivi lui-même par une nuée de serviteurs qui couraient dans la poussière. Ses terres étaient grasses, ses cultures prospères, et innombrables étaient ses troupeaux que gardaient les bergers peuhls aux grands chapeaux pointus, faits de paille tressée ornée de cuir. Partout les travailleurs étaient à la besogne. A notre approche, ils se jetaient à terre pour faire le *kantissé* qui est le salut mossi. Ils frappaient la terre avec le coude, trois fois de suite, et trois fois encore appuyaient leurs mains ouvertes sur les épaules. Puis ils frottaient leurs paumes dans la poussière, s'en couvraient le front, et alors seulement, toujours accroupis, osaient lever les yeux sur le maître.

Ils ne semblaient pas être malheureux.

C'est parmi les travailleurs du Baloum Naba que j'ai vu les plus beaux types de la Côte d'Ivoire. Des hommes très grands, athlétiques, hanches étroites, épaules larges, avec des bras de lutteur et des jambes nerveuses. Les visages étaient épanouis, les yeux largement fendus et les nez busqués. Type purement mossi, me dit-on.

J'espérais voir des femmes. Mais il n'y en avait pas parmi les travailleurs. Et les *soukhalas*, qui sont les agglomérations de huttes autour de celle du chef de famille, semblaient désertes. Ces huttes avaient un petit mur circulaire et bas sur lequel était posé un grand toit pointu de paille épaisse. Au raz du sol une ouverture servait de porte et de fenêtre; il devait falloir se plier en quatre pour s'y glisser.

Un homme à ma demande s'approcha de l'une de ces cases, se pencha, dit quelques mots brefs. Et je vis enfin sortir, en rampant, un pauvre être humain qui était une femme entre deux âges. Couchée à plat ventre dans la poussière, la tête cachée sous les bras, elle resta à nos pieds, immobile. Je lui dis bonjour, essayai de lui faire lever la tête. Peine perdue.

Derrière elle une autre femme était sortie. Celle-ci devait être toute jeune. Mais je ne vis pas davantage son visage,

l'usage défendant aux femmes de regarder en face le maître de leur vie.

Si les hommes se jettent le front dans la poussière devant leur maître, les femmes sont tenues d'en faire autant devant leurs époux. Mais pour les uns c'est un salut, tandis que pour elles c'est l'attitude normale en présence de l'homme. Je fis dire à ces femmes que je leur demandais de me regarder et que je voulais leur faire un cadeau. Mais elles n'obéirent pas et se contentèrent de tendre vers moi une main sale. Lorsqu'elles virent ce qu'elles avaient reçu, je les entendis rire. Puis, toujours en rampant, visage dans la poussière, elles regagnèrent leur niche où je les entendis rire encore et bavarder.

Ailleurs, partout, le même fait devait se reproduire. Je ne crois pas avoir jamais rencontré condition humaine plus lamentable. Et il ne s'agit pas que du peuple, comme on va le voir.

UNE RÉCEPTION AU PALAIS DE L'EMPEREUR

Le Mohro Naba, un jour, me fit savoir qu'il me recevrait dans la soirée. A l'heure dite, je m'arrêtais au bas du grand escalier qui conduit à son palais, saluée par les tambours et les fifres, et accueillie par sa Cour au grand complet. Sur le pas de la porte, l'Empereur m'attendait. Il me précéda dans une grande salle qui n'était meublée que d'une estrade et d'un trône. A la droite de ce trône un fauteuil avait été placé à mon intention. J'y pris place, tandis que ministres et dignitaires, retrouvant à l'intérieur du Palais des usages strictement mossis, s'asseyaient à terre, sans souci de leurs beaux manteaux de velours. Musiciens, courtisans et favoris étaient massés dans le fond.

Par l'intermédiaire de l'interprète j'entamai avec Sa Majesté une conversation qui ne fut pas particulièrement brillante. J'ignorais si l'usage permet les questions et me contentai de lui faire part de quelques impressions flatteuses sur son pays; je lui racontai aussi différents épisodes de mon voyage. En face de moi, mêlés à la foule des courtisans, les deux gradués de l'Université de Tunis m'observaient, impassibles. Il eût été impossible de supposer qu'ils comprenaient mes paroles avant

leur traduction, et je devais faire un réel effort pour réaliser que c'était avec eux, la veille, que je discutais Gide et Proust, ainsi que des qualités de tel prototype de trimoteur mis nouvellement en service sur la ligne de l'Amérique du Sud! Ils ne voulaient pas s'apercevoir que c'était le plus souvent à eux que je m'adressais. Le grand manteau de cour, en les rendant semblables aux autres dignitaires, semblait effacer en eux jusqu'au souvenir des années passées.

Je demandai à voir de près la guitare dont se servaient les musiciens. C'était un instrument à une seule corde avec lequel ils accompagnaient les chanteurs peuhls. Ceux-ci faisaient entendre de lentes mélopées orientales, tristes et gutturales, qui me rappelaient certains airs entendus dans nos Pyrénées ou en Espagne, et qui ont été importés d'Asie par les Arabes. Lorque ceux-ci furent rejetés d'Espagne, à la fin du xve siècle, et qu'ils refluèrent en Afrique, les Noirs s'assimilèrent ces mélodies qu'ils se transmettent de génération en génération.

Maintenant, les serviteurs du Mohro Naba m'apportaient des présents : des coussins dont le cuir souple est orné d'applications de cuirs de tons différents et qui sont faits par les bergers peuhls; des statuettes de fer que forgent les forgerons mossis, des lances et des couteaux curieusement ciselés et des objets de vannerie qui sont d'inspiration soudanaise.

Ensuite, le Mohro Naba me fit faire cérémonieusement le tour de la salle du trône. Docilement je le suivis, comprenant qu'il s'agissait là d'un rite bien plus que d'un tour du propriétaire. Qu'aurait-il pu me faire admirer? La salle était désespérément vide et nue; aucune curiosité, aucune ornementation architecturale, aucune œuvre d'art. Si, pourtant! Sur les murs blanchis à la chaux, quelques affiches publicitaires disaient les mérites de l'Amer Picon et du Dubonnet, tandis qu'un Noir à la face hilare, brandissant une boîte de banania, semblait nous prendre à témoin des plaisirs gastronomiques qui l'attendaient!

L'Empereur des Mossis me montra aussi sa chambre qui donnait sur la salle du trône et qui était somptueusement meublée d'un lit et d'une armoire à glace comme on en voit dans les hôtels de voyageurs de nos petites villes de province!

Puis il me ramena sur la terrasse où il fit servir du cham-

pagne, et tout en écoutant les airs tristes et monotones que jouaient les musiciens, j'admirais le ciel dont le soleil, en disparaissant à l'horizon, faisait un chef-d'œuvre éblouissant.

A ce moment, le chef des Eunuques me fit un signe discret.

Je me levai sans rien dire et personne ne sembla s'apercevoir de mon départ. A ses côtés je descendis le grand escalier et contournai le Palais.

Un peu avant ma réception, j'avais fait demander au Mohro Naba la permission de rendre visite à ses femmes; c'était donc vers les épouses de l'Empereur que me conduisait le chef des Eunuques. Ces femmes-là seront belles, pensais-je, si j'en juge sur la beauté des travailleurs du Baloum Naba. D'autant qu'elles doivent être oisives et parées pour le plaisir du Maître.

Mais l'eunuque s'était arrêté dans une cour intérieure, alors que je me voyais déjà pénétrant à sa suite dans un harem enchanté!

— Tu ne me conduis pas chez les femmes du Mohro Naba?

Il fit oui de la tête et, du menton, dirigea mes regards... Je vis un mur. J'y cherchais une fenêtre, une porte, l'accès vers une cour intérieure. Rien. Alors seulement je compris.

Au pied du mur, visage contre terre, misérable troupeau humain, une trentaine de femmes montraient des dos craintifs, des académies déplorables, des jambes et des bras que la poussière poudrait de gris.

J'étais suffoquée!

— Elles sont toutes là? *Toutes?...* Il n'y en a pas que tu gardes loin des yeux profanes pour le seul usage du Maître?

— Tous là, — me répondit-il avec du mépris sur le visage.

Puis il cria un ordre et, toujours rampant, la horde lamentable disparut.

En regagnant ma place, à la droite de l'Empereur et au milieu de la Cour heureuse, je dus faire un effort pour rester impassible. Quoi, pensais-je, en regardant cet homme gras, soigné, superbement vêtu, il trouverait de la joie dans la présence intime de ces pauvres êtres rampants et craintifs! Et eux, les magnifiques ministres! Et les deux étudiants de Tunis, si avides de notre civilisation et du progrès!

A ce moment mes yeux tombèrent sur le groupe des jeunes

garçons souriants et parés qui entouraient l'Empereur. Je les avais remarqués à la cérémonie de remise de décoration; je les avais vus au pied du trône; ils étaient là encore, bavardant entre eux, gais, légèrement arrogants.

Et je compris soudain.

LA LÉGENDE DU JOLI GARÇON

Un jour, raconte la légende, ou plutôt il y a quelques siècles, l'empereur des Mossis était en guerre avec le Soudan. Il avait à ses côtés un jeune homme à tel point parfait qu'il ne put bientôt plus se passer de lui. Ce garçon soignait son cheval comme aucun serviteur ne savait le faire; il surveillait la nourriture de l'Empereur, lui préparait de savoureuses boissons, veillait sur son sommeil, entretenait ses armes. De loin, il continuait à songer aux affaires du pays mossi et faisait prendre à son maître des décisions qui se révélaient toujours sages et prévoyantes. De plus, il excellait à organiser les distractions, chasses mouvementées, toujours couronnées de succès, chants, danses et jeux.

Un jour l'Empereur lui dit : « Tu es parfait. Jamais encore tu ne m'as déçu. Je ne me lasse pas de ta présence. Toutes les qualités, tu les possèdes. De plus tu es beau, et c'est une joie pour mes yeux que de se rassasier de toi. Il ne te manque qu'une chose, c'est de ne pouvoir me donner ce que je demande à la femme, cet être inférieur ».

— Qu'à cela ne tienne, — fit le jeune homme...

Et à partir de ce jour l'Empereur n'eut plus un regard pour la femme. Cependant, comme elle est l'instrument indispensable pour la continuation de la race, il prit des épouses, bétail méprisable, qu'il fécondait sans joie. Le bel adolescent, seul, assurait son plaisir et ses délices...

Et c'est là l'origine des *sogonés* qui n'ont pas le droit de porter de culotte, mais seulement un très petit caleçon. Tous les chefs, suivant ainsi l'exemple de l'Empereur, ont de nos jours une dizaine de sogonés.

UN HOMME HEUREUX : BAKARIS, TAILLEUR CIVIL ET MILITAIRE

Pourtant, il m'arrivait de rencontrer des femmes qui se promenaient librement, qui ne se jetaient pas à plat ventre à la moindre rencontre masculine, et qui ne portaient pas le malheur inscrit sur le visage. C'étaient des femmes de la classe moyenne, épouses de commerçants et d'artisans. Pour les besoins du ménage ou du commerce, elles avaient la liberté de leurs mouvements; mais elles n'avaient pas le droit de flâner; sitôt les affaires traitées elles devaient regagner la *soukhala* et se glisser dans leur case personnelle où elles vivent indépendantes les unes des autres. Elles y élèvent leurs enfants, font leur cuisine et ne semblent avoir entre elles ni intimité, ni animosité.

A Ouagadougou, j'eus le loisir d'observer tout à mon aise la *soukhala* de M. Bakaris, tailleur civil et militaire, qui depuis plusieurs années habille les sous-officiers blancs du poste. Ceux-ci, en reconnaissance, lui ont enseigné un français approximatif mais coloré dont il se sert sans parcimonie, tout en tirant l'aiguille, pour satisfaire ma curiosité!

Dès ma seconde visite, les femmes ne se terraient plus au fond de leur petite case pointue. La plus âgée, qui restait volontiers étendue paresseusement sur ses nattes, semblait toujours digérer avec béatitude. Des enfants entraient et sortaient, jouaient aussi entre eux. La plus jeune des femmes, qui était la quatrième et sortait à peine de l'enfance, me faisait penser à un jeune animal captif. Jamais je ne réussis à la faire sortir sur le seuil de son habitation sans fenêtre, dont l'obscurité m'empêchait de bien la voir; lorsque je lui apportais un cadeau, elle tendait une petite main lisse et avide qui se refermait vite sur la surprise et disparaissait.

Bakaris, ravi, m'assura qu'il avait fait là une bonne acquisition. Il l'avait payée cher, évidemment, mais pas trop pour ce qu'elle valait. Quant à sa sauvagerie, c'était très bien ainsi! Il s'en arrangeait, et sa place, du reste, n'était pas ailleurs qu'au fond de la hutte!

A l'heure des repas, la *soukhala* s'animait. Bakaris rangeait

sa machine à coudre, fermait la case-atelier et portait ses pas tantôt chez l'une de ses femmes, tantôt chez l'autre. La plus grande équité régnait dans la répartition de ses faveurs. S'il avait des préférences, il ne les marquait pas, et la jeune épousée elle-même ne pouvait se vanter d'accaparer le maître au détriment de la plus vieille.

— Comment fais-tu, Bakaris? Changes-tu de femme suivant ta fantaisie, ou suivant un ordre bien établi?

— Fantaisie y en a pas bon. Ici za commence, et pouis ici, et pouis ici... — et il me désignait alternativement les quatre cases de ses quatre épouses.

— Bon, j'ai compris. Tu passes un jour dans celle-ci, le lendemain dans celle-là, ensuite là-bas...

— Ah, — fit Bakaris en haussant les épaules et en me jetant un regard plein de commisération, — toi y en a parler femme, toi y en a rien connaître. Si tous les zours za sanzer, tous les zours Bakaris nécessaire faire amour, et alors, fini crevé! Toi comprendre?... Alors, deux zours, deux zours. Un zour ça y en a bon pour amour, un zour y en a bon beaucoup manzer, beaucoup dormi... Toi comprendre?...

Si je comprenais!... La polygamie vous pose de ces problèmes!

Pendant cette conversation, la première femme de Bakaris était assise sur le seuil de sa case. Distraite, elle regardait droit devant elle sans paraître s'intéresser à ma présence. Pourtant, j'avais cru m'apercevoir au cours de mes visites qu'elle comprenait quelques mots de français...

— Et, — fis-je à Bakaris, — quand tu vas voir tes clients, ou bien la nuit, quand tu as refermé sur toi la porte d'une hutte, tu es sûr que tes autres femmes ne vont pas se promener et parler avec de jolis garçons?

Un sourire fat glissa sur son visage. Bakaris trompé?... Comme si pareille éventualité était seulement à envisager! Je n'avais qu'à regarder la jolie *soukhala* où ses épouses vivaient en paix, sans avoir trop à travailler pour lui. Elles lui donnaient des enfants, il les nourrissait, et, ma foi, de temps en temps il ne restait pas insensible à la demande d'un pagne ou d'un collier. Trompé?...

Son sourire, cependant, avait fait place peu à peu à une

expression inquiète, puis furieuse. Et sa colère explosa!

— Si mon femme y en a faire p..., moi y en a casser son gueule! Tiens, regarde ça pour casser son gueule, et casser tout!

Tandis qu'il se saisissait d'un petit fouet à lanières de cuir, je me retournai brusquement. La première femme de Bakaris ne rêvait plus. Elle nous regardait. Et je saisis son regard qui en disait long! Et nous eûmes l'une pour l'autre un très bref sourire des yeux, rapide comme l'éclair...

Ah! Bakaris, Bakaris! Tu parles bien et tes déclarations sont énergiques! Mais tu n'es qu'un homme, Bakaris, et c'est à quatre femmes que tu as affaire!...

LA VIE BIBLIQUE

Quelle situation différente dans les maisons musulmanes où m'emmenait mon ami le Marabout. Il avait de la famille dans presque tous les centres où nous passions, et je me perdais dans une dynastie invraisemblable de tantes, de neveux, de cousins et de belles-sœurs! J'avais l'impression qu'il avait essaimé au hasard de ses pérégrinations à travers l'Afrique occidentale, créant ainsi de nombreux foyers où grandissaient des enfants qui se mariaient à leur tour, s'alliant à de nouvelles familles que le bon Marabout adoptait d'un même cœur.

Pour être aimé, il était aimé!

A son arrivée, des enfants se suspendaient à sa robe, des hommes, mains tendues, accouraient des champs, des vieilles femmes le serraient dans leurs bras et appuyaient sur son cœur un visage ému où glissaient des larmes de joie...

Dans les cours intérieures des vastes maisons carrées, les femmes venaient à lui et, dans un geste d'une beauté incomparable, mettant un genou à terre, elles s'inclinaient sur la main tendue qu'elles prenaient entre les leurs.

La noblesse de ce salut!...

Jamais, dans aucun pays du monde, je n'en ai vu d'aussi émouvant.

Lorsqu'à la suite du Marabout je pénétrais dans une maison musulmane, il me nommait aux hommes qui, après avoir

effleuré ma main, portaient la leur au front et à la poitrine. Les femmes approchaient aussitôt, sans timidité mais sans arrogance. Elles me regardaient, souriaient, s'inclinaient et, genou à terre, emprisonnaient doucement ma main dans la leur avec tant de grâce et de charme que j'en restais confondue. Même lorsque c'était un homme qu'elles saluaient ainsi, leur attitude n'avait rien d'humiliant, car l'homme était obligé de se pencher et c'était lui qui semblait ainsi présenter ses hommages à la femme qui les recevait dans un geste exquis.

La plupart de ces femmes étaient grandes, et les enveloppements successifs de leurs vêtements les grandissaient encore. A leurs côtés, dans mes sobres vêtements de sport, je semblais menue, non parée, sans grâce. J'admirais la richesse des couleurs de leurs robes, les lourds bijoux d'or massif, les mains soignées aux doigts fardés, les beaux yeux élargis par le kohol. A leur tour elles étaient curieuses de mes cheveux, de ma bague, de mes ongles rosis, de mon bâton de rouge. Elles m'entouraient, m'emmenaient dans la maison qui était confortablement meublée de divans, de coffres, de coussins, de lampes de cuivre. Des servantes s'affairaient, m'apportaient des rafraîchissements. Dans le carré lumineux de la porte se dessinait la cour ensoleillée où devisaient les hommes et où les moutons sacrés, qui sont lavés et parés de fleurs et de bijoux, agitaient leurs clochettes d'argent.

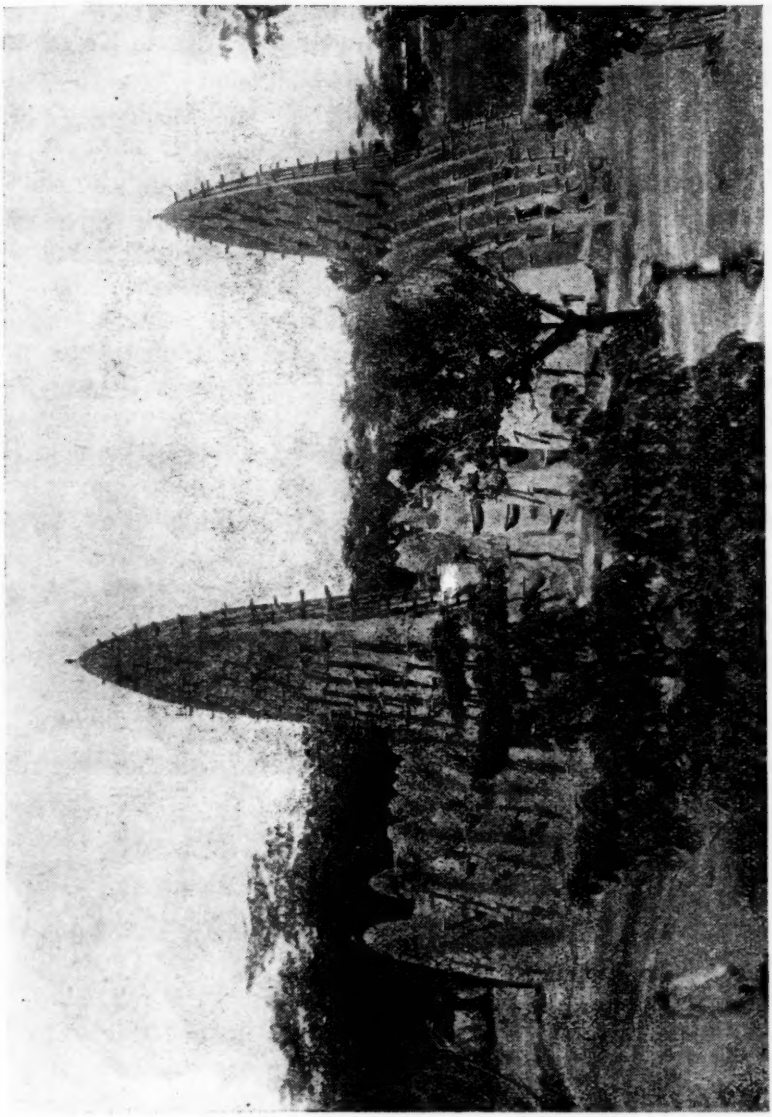
Je croyais vivre l'Histoire Sainte.

***

Je ne quittais jamais une maison musulmane sans emporter une brebis blanche ou son agneau, ou de souples coussins de cuir que font les bergers en gardant leurs troupeaux. Mais j'emportais par-dessus tout une impression profonde, inestimable, de calme et de paix.

La loi autorise le croyant à posséder quatre femmes, et les plaisirs sensuels sont une des grandes préoccupations du Musulman auquel le Coran promet, dans le paradis d'Allah, des houris splendides et des voluptés incomparables. Aimant la femme, il la veut belle et parée, grasse et sans fatigue, souriante donc heureuse. Il lui donne des servantes, des robes,

des parfums et des bijoux, une maison où la vie est douce, et toutes les attentions qui sont pour la femme autant d'hom-



UNE MOSQUÉE A BOBO-DIOULASSO.

mages et de preuves de tendresse. Quoi d'étonnant à ce que le cadre familial du Musulman dégage une atmosphère de tié-

deur, de douceur, d'harmonieux équilibre, à laquelle toute femme est sensible, surtout lorsqu'elle a été témoin de la grande pitié de la femme du fétichiste qui n'a que deux raisons d'être à ses yeux : faire des enfants et travailler...

Renan disait que l'Islam est un progrès pour le Nègre. Il en est un, incontestablement, pour la femme noire.

Je ne vais pas jusqu'à prétendre que tous les Musulmans voient en la femme un objet précieux qui mérite mille soins. Il ne faudrait pas avoir vu les petits ânes arabes, trottant courageusement sous le soleil, malgré le poids écrasant d'un homme gras et bien vêtu, tandis que l'épouse, agrippée à la queue du bourricot et aussi chargée que lui, suit péniblement dans la poussière!

Il ne faudrait pas, non plus, avoir vu les femmes berbères qui assument seules les cultures et les soins à donner au bétail, pendant que leurs seigneurs et maîtres tiennent entre eux des conciliabules aussi interminables que mystérieux.

Dans tous les pays du monde les femmes d'humble condition travaillent durement. Mais je ne connais que les Mossis pour avoir réduit les leurs à pareil état d'infériorité et de crainte. Je ne connais qu'eux encore pour avoir conservé cet état de choses dans les classes aisées.

Et cela, la France se doit d'y remédier.

L'amélioration du sort de la femme mossi peut et doit se faire en dehors de toute religion; elle doit se produire automatiquement au contact de notre civilisation.

***

Par ailleurs, on ne peut pas ne pas être frappé par le fait que le Noir fétichiste est mieux disposé à notre égard que le Musulman.

Le Noir fétichiste adopte en effet facilement la religion des Blancs — sans cesser pour cela, du reste, d'être fétichiste! — et en devenant Chrétien il se rapproche des Français. Il ne construit pas de temples où, comme le Musulman, il passe de longues heures en méditations et conciliabules.

« Le nègre — écrit Louis Bertrand dans son remarquable livre *Devant l'Islam* — le nègre ne peut rien par lui-même,

mais fanatisé par l'esprit conquérant des confréries musulmanes, il peut devenir prochainement un très grand danger. Ce danger n'est pas encore très apparent, mais l'Islam continue à petit bruit sa conquête du monde noir. »

Que la mosquée, pour l'instant, n'entende encore que des prières naïves et des salams dénués de signification profonde, c'est probable. Que la formation islamique des Noirs soit superficielle, c'est certain, mais il n'en sera pas toujours ainsi.

« Or, dit encore Louis Bertrand, ne savons-nous pas que tout nouveau converti à l'Islam est un ennemi de la France et de la civilisation occidentale? »

Il ne faut pas oublier que l'Islam n'est pas seulement une loi religieuse, mais encore une loi sociale et une loi morale. On trouve dans le Coran tous les préceptes qui régissent la vie musulmane, le prêt, la propriété, le mariage, etc. Il est non seulement un rite, mais un code.

Or, l'Islam subit la loi des Roumis sans jamais s'y soumettre. De plus il est contraire au progrès tel que nous le comprenons. Si les Occidentaux quittaient les Indes, l'Égypte, l'Afrique du Nord, on verrait rapidement ces pays retomber dans un état d'indolence et de fatalisme propice à l'exploitation de quelques derviches profiteurs.

Pour libérer son peuple, Mustapha Kemal n'hésita pas à supprimer tous les signes extérieurs de l'islamisme. Les mosquées furent fermées, l'écriture arabe supprimée, et le port du fez prohibé. La révolution fut avant tout antireligieuse. S'il n'avait commencé par là il est probable que la révolution sociale aurait échoué et qu'il n'aurait pas pu créer un peuple moderne...

MADELEINE POULAINE

LAMARTINE
ET LÉON DE PIERRECLAU

(DOCUMENTS INÉDITS)

Sur la route de Cluny à Saint-Gengoux, entre deux bras de la Grosne et dans un parc planté de tilleuls, de chênes, de charmilles et de buis trois fois centenaires s'élève le château de Cormatin qui fut construit aux environs de 1620 par le marquis d'Uxelles, de l'illustre maison du Blé. Lamartine lui a consacré des pages charmantes et mélancoliques, car un cher souvenir l'attachait pour toujours à cette demeure : celui de Léon de Pierreclau, qui passe depuis plus d'un siècle pour avoir été son fils.

M. Louis Barthou, dans un article publié ici-même[1], avait déjà soulevé discrètement un coin du voile, mais les raisons qui commandaient sa réserve n'existent plus puisque le nom de Pierreclau s'est éteint en 1925 avec la fille de Léon, morte presque nonagénaire et sans postérité. Ainsi, rien ne s'oppose aujourd'hui à la publication des documents qui nous livrent le secret de Lamartine en ajoutant à sa vie intime un chapitre, qui n'est peut-être pas le moins noble ni le moins touchant.

***

La famille Michon de Pierreclau fut anoblie par lettres-patentes octroyées en octobre 1598 à Jean-Baptiste Michon,

1. En marge des *Confidences* (*Revue de Paris* du 1er mars 1912).

Procureur du Roi au bureau des finances de Lyon. Un petit-fils de ce magistrat, Aimé-Gabriel, baron de Cenves et de Berzé-le-Chatel, seigneur de Pierreclos[1], Bussières et Milly en Mâconnais, Trésorier général de France à Lyon, épousa en 1735 Antoinette-Zozime Charrier de la Roche, dont il eut un fils, Jean-Baptiste (1737-1817), marié à Marguerite Bernou de Rochetaillée. C'est le fils cadet de ce dernier couple, Adolphe-Antoine Guillaume-Benoit (1784-1830), frère de mademoiselle de Milly, — la Laurence de Jocelyn — et beau-frère de Niepce, l'inventeur de la photographie, qui devait donner son nom à Léon de Pierreclau.

Adolphe de Pierreclau épousa en 1807, au château de Cormatin, Anne-Josèphe (dite Nina) Dézoteux; elle était fille de Sophie Verne de Besseuil et du célèbre Pierre-Marie-Félicité Dézoteux, baron de Cormatin, aide de camp de Rochambeau pendant la campagne d'Amérique, major général des armées catholiques en Vendée et qui signa avec Hoche le traité de la Mabilais. Ce chef des Chouans était un peu fou et sa fille tenait de lui; comme son père elle aimait la gloire, le faste, les aventures du cœur. Tous deux ne pouvaient tenir en place et ils moururent ruinés.

C'est dire que l'union du comte Adolphe de Pierreclau et de mademoiselle Dézoteux fut malheureuse. Dans ses Souvenirs[2], la comtesse Nina donne tous les torts à son mari, qu'elle accuse de l'avoir délaissée, mais elle-même n'est pas sans reproche : sa beauté célèbre autant que ses coquetteries lui attirèrent un nombre infini d'adorateurs, et sa liaison avec Lamartine n'est pas niable puisqu'en 1864 — c'est-à-dire du vivant de Lamartine et de madame de Pierreclau — la tante paternelle de Léon, née Laborier, n'a pas craint de faire imprimer à Mâcon une lettre significative, adressée par elle au gendre et à la bru de son neveu[3] qui sollicitaient quelques

1. L'orthographe du nom de lieu, longtemps imprécise (Pierreclaud, Pierreclaux, Pierreclau, Pierreclos) a été fixée ainsi au début du XIXe siècle. Cependant, le nom de famille est inscrit *Pierreclau* dans les actes d'état civil.

2. Les *Souvenirs* de la comtesse de Pierreclau sont inédits, ainsi que les lettres de Léon à sa mère.

3. Lettre de M. Pierre de Lacretelle à madame la comtesse de Pierreclau. Réponse de madame la comtesse de Pierreclau à M. Pierre de Lacretelle. Mâcon,

renseignements généalogiques. Parlant de sa belle-sœur Nina, cette dame s'exprime ainsi :

« Puisque vous la possédez encore, il me semble qu'elle et M. de Lamartine, dont l'intimité de jeunesse est si célèbre, étaient plus propices (*sic*) à consulter; assurément, il était plus naturel et plus logique de lui demander le nombre et le nom des sœurs de Monsieur votre grand-père — ses belles-sœurs à elle et ses héroïnes à lui — puisqu'il a publié dans je ne sais quels mémoires ou quelles confidences au public une honteuse et déplorable aventure arrivée, avant son mariage, à l'une de mes belles-sœurs avec l'abbé Dumont, modèle secret de Jocelyn [...] Quant aux descendants de ses personnages, c'était certes à M. de Lamartine, parent et ami de la famille à tant de titres, qu'il convenait de s'adresser, dans l'intérêt de votre tableau généalogique, pour avoir d'abord quelques nouvelles de l'intéressant rejeton du digne abbé Dumont. »

S'il n'existait que ce témoignage inspiré par l'indignation, peut-être pourrait-on douter; mais c'est madame Delahante, une amie fidèle des Lamartine, qui rapporte dans ses *Mémoires* que Léon de Pierreclau « passait pour tenir de très près à M. de Lamartine »; et c'est encore la comtesse Nina elle-même, dont les *Souvenirs* font une allusion à peine voilée aux temps lointains de ses amours avec le poète :

Mes premières années de mariage, quoiqu'entourées de tous les plaisirs de mon âge, furent marquées par de grands chagrins. Chacun enviait mon sort, on me jugeait heureuse sur les apparences, ma demeure vraiment royale et pour ainsi dire féerique me rendait facile le rôle de maîtresse de maison. L'élite de la société donnait la préférence à mes réunions. L'auteur le plus gracieux et le plus apprécié de notre temps, qui fut mon ami, dans un de ses charmants ouvrages parle de ces réunions et du charme qu'on y goûtait. Il y séjournait souvent, et plusieurs de ses poésies ont pris naissance à l'ombre des bosquets qui faisaient de mon jardin un véritable éden. Hélas! Le grand poète a éprouvé aussi des jours néphastes, et j'ai souvent pensé que les souvenirs d'une si douce vie entre la poésie et l'amitié avaient été quelquefois regrettés par lui... Là, pas d'ambition, surtout pas

22 mars 1864 (in-4° de 7 pages, typographie de Romand). Un exemplaire de cette très rare brochure est conservé à la Bibliothèque Nationale.

Pierre-Sébastien de Lacretelle, dont il est ici question, né à Paris en 1823, épousa en 1859 Marie-Thérèse-Léontine de Pierreclau, unique enfant de Léon de Pierreclau et d'Alix de Cessia. Il mourut sans postérité le 27 septembre 1867.

d'ingratitude. Hélas! Malgré que ses triomphes et mes malheurs aient mis une barrière entre nous, je n'en forme pas moins des vœux ardents pour le bonheur d'un ami d'enfance dont le souvenir me sera toujours cher. Les preuves incontestables de dévouement que je lui ai données font ma gloire et mes plus douces jouissances...

Les preuves de dévouement sont, en effet, incontestables, car on verra plus loin que madame de Pierreclau dut un jour abdiquer tous ses droits naturels entre les mains de Lamartine, qui voulait soustraire son fils à l'influence d'une mère dont l'insouciante légèreté compromettait gravement l'avenir de l'enfant.

***

Jean-Baptiste-Léon de Pierreclau est né au château de Cormatin, qui appartenait non pas à sa mère mais à sa grand-mère maternelle madame Dézoteux, le 1er mars 1813, six ans après le mariage de ses parents. Un frère l'avait précédé en 1808, qui mourut en bas âge, et une sœur, Léonie, devait le suivre en 1815.

Où se trouvait Lamartine à la fin du mois de mai et dans les premiers jours de juin 1812? Après son voyage d'Italie, il venait de rentrer cinq semaines auparavant à Milly, qu'il appelait alors « sa détestable patrie ». Les plaisirs de Naples, l'aventure avec Graziella avaient fait de lui un adolescent fort dissipé, dont la conduite désespérait sa famillle. On en trouve la preuve dans une importante mutilation qu'il fit subir plus tard aux *Carnets intimes* où sa mère notait les soucis et les joies de la journée. Il oublia, toutefois, de lacérer une table manuscrite qui porte, en regard des mois de mai et de juin « Retour d'Alphonse. Oisiveté. Découragement ». L'oisiveté qui décourageait cette femme angélique et scrupuleuse, c'était la vie mondaine, les bals, les fêtes où courait son fils. Or la jeune châtelaine de Cormatin, qui achevait de consommer la ruine d'une mère indulgente, en donnait de fort animées dans l'ancienne demeure des marquis d'Uxelles :

Le jour, écrit-elle, c'étaient des promenades à cheval, ou en voiture pour les dames qui ne voulaient pas monter à cheval; pour moi j'étais toujours à la tête de la cavalerie. Au retour, c'était une partie de

bateau sur la Grosne, qui enveloppait entièrement le parc. Le soir, il y avait illumination dans tous les jardins, feu d'artifice, invisible concert dans le charmant labyrinthe dont presque tout le monde ignorait les détours. Mon maître de harpe, le maître de violon de mon frère, quelques amis et moi donnions un concert en plein air qui, la nuit, était d'un effet enchanteur. C'était une île enchantée, c'était une féerie, c'était la voix des anges... Aussi, quand je reparaissais au milieu des spectateurs encore sous l'impression de leurs douces émotions, je n'étais plus une femme, j'étais une syrène.

Cette sirène, en 1812, avait vingt-six ans et Lamartine, vingt-deux.

Le père d'Adolphe de Pierreclau, dont Lamartine a tracé un admirable portrait, mourut le 2 février 1817. L'époux de Nina, qui ne se souciait guère de sa femme et de ses enfants, introduisit peu après une demande en séparation de biens, afin de sauver sa part d'héritage. Ainsi abandonnée par son mari, madame de Pierreclau n'eut même pas la ressource de demeurer auprès de sa mère, car celle-ci venait d'aliéner Cormatin en s'y réservant un modeste appartement jusqu'à sa mort. Nina voulut alors se rapprocher de Lamartine puisque une lettre du poète, publiée par M. Louis Barthou et qui porte la date du 2 janvier 1818[1], révèle un Lamartine transformé par la mort de Julie Charles et décidé à rompre tous les liens du passé : « Je crains que nous ne puissions malheureusement rien l'un pour l'autre, lui écrit-il; ne vous plaignez pas, Madame, de ne plus voir un homme dont la pensée et les idées actuelles ne pourraient vous causer que de la tristesse et de l'ennui [...] il conservera toujours un vif intérêt à ce qui pourra vous rendre heureuse, et, s'il a été le premier à reconnaître qu'il a eu des torts dans ses relations avec vous, il ne cessera de s'en repentir et de vous renouveler ses excuses. »

La comtesse Nina se réfugia alors à Répin, petite ferme proche de Cormatin et appartenant à sa mère, mais les souvenirs de sa gloire et son renom en Mâconnais lui rendirent odieuse cette obscure retraite. En 1821, elle conduisit à Lyon sa fille Léonie, afin de la confier à sa belle-sœur, madame Mongez, inconsolable depuis la perte du fils qu'elle avait eu

1. Datée du 2 janvier 1817 dans l'article de M. Louis Barthou, cette lettre est en réalité du 2 janvier 1818, ainsi qu'en témoigne l'allusion à la mort du beau-père de Nina, décédé le 2 février 1817.

de l'abbé Dumont. Ensuite, la comtesse de Pierreclau se rendit à Paris avec Léon. Pour vivre, elle donna des leçons de harpe et de piano, qui lui permirent de retrouver une manière de petite aisance en même temps que les distractions dont elle ne pouvait se passer : « Recherchée et aimée de toutes les connaissances que j'avais faites, dit-elle, dîners, spectacles, soirées, rien ne me manquait. On ne s'informait pas si j'avais de la fortune, on était satisfait des avantages que j'apportais avec moi. Il n'y a qu'à Paris qu'on puisse jouir de tels privilèges. »

Par malheur, madame de Pierreclau rencontra dans le monde certain M. de Vareigne, citoyen de Buenos-Ayres, qui sut réveiller son goût des aventures en lui proposant d'aller fonder en Amérique du Sud une maison d'éducation pour les jeunes filles de l'aristocratie espagnole :

C'était l'un de mes chevaliers les plus empressés à me plaire. Il était à la recherche d'une dame capable de remplir convenablement la place de directrice d'une maison d'éducation sur le modèle de celle de Saint-Denis. Mes quelques talents, mes manières dans les salons, une éducation solide lui avaient fait jeter les yeux sur moi. Il écrivit à M. de Rivadavia[1], alors président de la République de Buenos-Ayres, qu'il croyait avoir trouvé en moi les éléments nécessaires à la formation de cet établissement mais qu'il ne croyait pouvoir me décider à quitter mon fils ni ma patrie. Un jour il vint me rendre visite et m'apporta une lettre de M. de Rivadavia, en réponse à celle qu'il lui avait écrite. Il lui disait de tâcher de me décider en m'offrant 10 000 piastres (argent), mon passage, mes instruments et tous mes bagages payés.

Tous ces avantages ne me flattèrent pas. L'idée de quitter mon fils ne pouvait s'allier à cette grande tendresse que je lui portais. M. de Pierreclau apprit par la rumeur publique toutes les sollicitations dont j'étais l'objet et goûta beaucoup le projet. Il me dit que j'étais digne de jouer un si beau rôle et m'exhorta à accepter cette mission. J'avoue que j'envisageai du bon côté la gloire de reconquérir, à moi seule, une fortune entièrement perdue. J'entrevoyais tant de grandeur, tant de satisfaction dans une pareille conduite qu'appelant mon courage à mon aide je me décidai et signai mon traité avec le Président de la République argentine par l'entremise de M. de Vareigne. Tout fut conclu et arrêté. Je cessai mes occupations pour pourvoir à tous les besoins de ma nouvelle position, je pris un maître d'espagnol pour

1. Bernardino Rivadavia, président de la première République Argentine

pouvoir parler et comprendre la langue des pays que j'allais habiter, je fis une ample provision de bonne musique; méthodes, solfèges, rien ne fut oublié.

Restait à assurer l'avenir de Léon. Madame de Pierreclau se souvint fort à propos qu'elle était fille de Dézoteux, ancien chef de la chouannerie et agent secret du comte d'Artois qui venait précisément d'être sacré à Reims. Elle sollicita du nouveau roi une bourse de collège pour son fils et l'obtint : « Je fus introduite par des amis haut placés dans le cabinet de Charles X, raconte-t-elle, pour lui témoigner ma reconnaissance. Il me reçut avec sa galanterie accoutumée et m'adressa les paroles les plus flatteuses comme à la fille d'un homme qui lui avait donné de grandes preuves de fidélité. »

A la mi-octobre 1826, la comtesse Nina s'embarqua donc au Havre sur un brick argentin, avec trente-six caisses de bagages, un piano, deux harpes et « une jolie bibliothèque ». Léon et son mari l'accompagnaient au départ, car M. de Pierreclau, satisfait d'être débarrassé de sa femme, tenait à surveiller lui-même les derniers préparatifs. Ils passèrent ensemble trois jours à l'hôtel, puis le comte Adolphe, pressé d'en finir, emmena l'enfant à l'improviste au milieu de la nuit, tant il redoutait les suprêmes effusions. Il le reconduisit immédiatement au collège où il l'abandonna, sans pitié, pour reprendre la route du Mâconnais.

Après trente-deux jours d'une traversée dont elle narre les péripéties lamentables, Nina de Pierreclau arriva en rade de Montevideo; d'autres tribulations l'attendaient, car une guerre confuse venait d'éclater entre la première République Argentine et le Brésil. Le bâtiment fut déclaré de bonne prise et conduit à Rio avec ses passagers.

On ignore comment elle parvint à destination, puisque son manuscrit s'arrête là. Elle a cependant passé trois ans à Buenos-Ayres, qui lui valurent de pénibles déceptions : le pensionnat de la noblesse n'était en réalité qu'une maison de pauvres orphelines, où ses talents d'agrément semblaient inutilisables. Pendant quelque temps elle se résigna à ce triste exil puis, bientôt reprise par la manie ambulatoire qu'elle tenait de son père, elle revint à Rio avant de retourner en France. Quand elle débarqua au Havre, son mari était mort

quelques semaines auparavant, le 1er février 1830. Madame de Pierreclau courut embrasser Léon et partit ensuite pour Mâcon afin de recueillir l'héritage en qualité de tutrice. Lorsqu'elle eut vendu le château délabré de Pierreclos et désintéressé les créanciers, Léon et Léonie se partagèrent treize mille quatre cent soixante francs.

***

C'est à ce moment que paraît Lamartine, décidé à prendre des résolutions qui montrent sa volonté de soustraire Léon à tant d'infortune. Pendant la vie d'Adolphe de Pierreclau, il avait dû se tenir à l'écart, sans pouvoir intervenir, mais, une fois libre d'agir, sa première pensée fut de convoquer sans retard le jeune homme; l'essentiel de leur conversation est connue par cette lettre de Léon à sa mère :

19 mars 1830.

Ma chère maman,

J'ai passé la journée d'hier avec M. de Lamartine. Il m'a fait beaucoup d'amitiés, il a été bien fâché que tu sois partie sans le voir, mais il se propose de t'écrire sous peu de jours. Nous avons beaucoup causé ensemble. Il veut bien se charger de moi, mais il ne veut pas absolument que je sois chez toi l'année prochaine, parce que, dit-il, j'aurais beaucoup trop de distractions. Néanmoins il ne veut pas agir sans ton autorisation. Je crois qu'il a entièrement raison dans tout ce qu'il me dit et, comme de mon travail dépend tout mon avenir, et le tien peut-être, il me semble qu'il vaudrait mieux sacrifier quelques instants de bonheur et je pense que tu lui donneras pleins pouvoirs sur ce qu'il veut faire.

Il est trop occupé dans ce moment pour t'écrire lui-même, mais sous peu de jours il t'écrira et t'expliquera tout ce qu'il en est. Nous avons été ensemble au Français voir *Hernani*, avec madame Sophie Gay et mademoiselle Delphine Gay, deux femmes poètes. La pièce est absurde et fait bâiller.

Lamartine entend donc rester seul maître des destinées de Léon; même, il exige l'éloignement de celle dont il blâme la légèreté autant que l'équipée de Buenos-Ayres. Au surplus, l'enfant abandonné donne son consentement et il va supplier de nouveau sa mère, trois jours plus tard :

Je ne manquerai pas de mettre à profit tous les bons conseils que tu me donnes, et je sais combien j'ai besoin de travailler dans la triste situation où je me trouve. Réfléchis bien si nous devons sacrifier notre fortune et notre bonheur futur à la satisfaction d'être ensemble pendant quelque temps. Je t'avoue que j'ai trouvé tout ce que dit M. de Lamartine si juste, si sage, que je ne puis m'empêcher d'adhérer entièrement à tout ce qu'il voudra, autant, cependant, que cela ne te tourmente pas. Mais comme c'est de ce moment que dépend tout mon avenir, réfléchis bien!

En dépit de ces exhortations pressantes, madame de Pierreclau hésitait encore à consentir un tel sacrifice. C'est alors que Lamartine lui écrivit le 6 avril une lettre que M. Louis Barthou a publiée, et dont il est nécessaire de reproduire certains extraits : « J'ai chargé plusieurs de mes amis de l'Université de me chercher ce qu'il y avait de mieux en pensions sans considérer le prix [...] J'ai réussi à trouver ce que je désirais. Je dois aller m'assurer de tout par mes propres yeux, aujourd'hui ou demain. Je vous prie donc de m'envoyer une (ostensible) lettre, copiée sur le modèle ci-joint, et signée de vous. Dès que je l'aurai reçue, je changerai Léon de pension. J'ai désiré que la maison où je le placerai nous offrît non seulement de bonnes études mais des garanties de surveillance, de morale et de religion [...] la pension s'élèvera en tout à quinze ou dix-huit cents francs, peut-être deux mille par an, mais vous n'avez pas à vous en occuper. Je m'en charge avec plaisir. » Puis, après avoir annoncé, et sans même demander l'agrément de madame de Pierreclau, qu'il compte plus tard faire entrer Léon dans la magistrature, il ajoute ces mots cruels : « Si vous êtes dans la résolution ou dans la nécessité d'utiliser vos talents, il sera préférable pour Léon que ce soit ailleurs qu'à Paris. »

Est-ce l'ami fidèle d'une famille malheureuse qui parle ainsi? Cette lettre sévère et glacée témoigne que Lamartine, au moment où il assume de sa propre autorité le rôle d'un tuteur, est loin d'être entraîné par sa sympathie pour madame de Pierreclau. Le souvenir du comte Adolphe, dont le nom n'est même pas prononcé, n'est pas davantage en cause et l'on ne peut oublier que Lamartine ne s'est guère préoccupé de faire observer le deuil par l'adolescent, puisqu'il l'a conduit au théâtre six semaines après la mort de M. de Pierreclau; c'est

à Léon seul qu'il se dévoue. Au nom de devoirs qui lui appartiennent, il exige la reconnaissance de ses droits naturels.

Ce ferme langage décida madame de Pierreclau à s'effacer. Comme elle était sans ressources, elle voulut entrer dans l'administration, mais Lamartine, toujours irrité, refusa d'abord de l'aider, et c'est vainement qu'elle tenta, par l'intermédiaire de leur fils, de l'intéresser à ses affaires embrouillées : « M. de Lamartine m'a dit qu'il ne voulait pas s'en mêler, écrit Léon à sa mère le 19 mai, qu'il ne connaissait rien aux affaires et ne pouvait te donner aucun conseil. » Il n'intervint que pour l'éloigner de Paris en lui faisant attribuer la direction d'un bureau de postes en Dordogne.

Il subsiste environ quatre cents lettres écrites par Léon de Pierreclau à sa mère de 1830 à 1841. Sans apporter rien de bien nouveau sur le poète, elles montrent la tendresse mutuelle et croissante de ces deux êtres, qui paraîtrait inexplicable si Léon n'était pas pour Lamartine beaucoup plus qu'un fils d'adoption : « Ne m'appelez plus votre protecteur, lui écrit-il le 4 novembre 1830, titre qui ne convient pas à mon rôle et à mes sentiments, mais votre ami, car c'est ce que je veux être et serai toujours pour vous. » Désormais, c'est par son prénom que Léon, dans ses lettres à madame de Pierreclau, nommera presque toujours Lamartine : « J'ai reçu une lettre d'Alphonse, dit-il le même jour, qui est pleine de bonté. Il me demande tout ce dont j'ai besoin, il me donne un maître d'allemand, ce qui me fait une grande occupation de plus. Il ne veut plus que je l'appelle mon protecteur, ami est le nom que je dois lui donner. Dans sa lettre, ses premiers mots sont : *vous ne me devez rien, mon cher Léon*[1]; et je ne cesse de bénir la Providence de nous avoir donné un pareil bienfaiteur. »

***

Le 8 juillet 1832, Lamartine s'embarquait à Marseille, avec sa femme et sa fille Julia, pour son long voyage en Orient. Auparavant, il avait assuré à Léon, qui venait d'être reçu

1. Dans la lettre de Léon, cette phrase a été soulignée par la comtesse Nina elle-même.

bachelier, une pension annuelle de six mille francs, destinée à lui permettre d'entreprendre ses études de droit, mais le jeune homme, tout en témoignant sa reconnaissance infinie par des lettres pleines d'affection, ne se consolait pas d'une absence qui l'affectait profondément. L'élection de Lamartine, nommé député de Bergues alors qu'il se trouvait en Syrie, lui causa une joie dont il fit part aussitôt à madame de Pierreclau :

Quel plaisir et quelle joie j'ai éprouvée en lisant la nomination de Lamartine! Combien il sera flatté d'apprendre cette nouvelle! Il méritait bien un pareil choix. Il faudrait quelques hommes comme lui à la Chambre pour la remonter. Elle est si pauvre! J'espère qu'il arrivera dans deux ou trois mois. Sa conversation me fera du bien, car j'ai quelquefois besoin de la conversation d'un ami, n'en ayant point d'autre que lui au monde, car la vie est parfois bien triste et bien amère pour une jeune âme qui vit toute seule, n'ayant d'ami que ses livres et les vaines créations d'une vive imagination. Et quand l'étude vient à vous lasser, alors l'âme oisive retombe sur elle-même, accablée, et le dégoût des choses de la vie vous prend au cœur. C'est une lutte terrible dont les grandes âmes sortent toujours victorieuses, mais avec de larges et profondes cicatrices. C'est cet état dans lequel je me trouve souvent ballotté, tantôt fort, courageux, vivant avec énergie, tantôt abattu, rêveur, ne voyant que le mal sur la terre et tenté de la maudire. Et encore n'avoir pas un ami à qui dire ce qu'on pense, n'avoir pas un ami qui vous comprenne! Il y a bien peu d'hommes, de véritables hommes sur la terre. Voilà pourquoi je vis solitaire, triste, morose, peut-être, pourquoi je suis presque tenté de me faire sauvage au milieu de la civilisation. Le mieux, je crois, est de vivre résigné en espérant.

Au retour d'Orient, après la mort de sa fille Julia, Lamartine mit en Léon sa dernière espérance. Les lettres suivantes prouvent qu'il voyait en lui son enfant, le confident de toutes ses pensées. Quand il ira chercher à Marseille le cercueil de la petite morte, c'est Léon seul qu'il désignera pour l'accompagner :

22 octobre 1833.

Je l'ai revu enfin, chère maman, ce cher Alphonse, toujours aussi bon, aussi bienveillant à mon égard. Nous avons parlé de toi. Sa femme est toujours considérablement affligée, toujours en pleurs. Quant à lui, sa tristesse est plus virile quoique moins apparente. Tu dois penser avec quel bonheur je l'ai revu. Il est pour fort peu de temps ici. Il va à Marseille chercher sa pauvre petite fille, et je l'y accompagne. C'est un grand signe d'amitié qu'il me donne, et je le reçois avec

bonheur. J'ai quitté Répin il y a quelques jours, Lamartine m'ayant envoyé un exprès pour m'annoncer son arrivée.

Ils revinrent ensemble à Saint-Point où Lamartine, accablé par le désespoir, voulut garder quelque temps Léon auprès de lui après les funérailles de Julia. Mais l'adolescent comprit que sa place, en un moment pareil, n'était pas dans cette famille désolée et il préféra s'éloigner :

16 novembre 1833.

Chère maman, j'arrive à l'instant à Paris et je m'empresse de t'écrire. Mon départ subit de Mâcon m'a empêché de le faire plus tôt. Malgré les instances d'Alphonse, je me suis résolu à venir à Paris continuer mes études. Ma santé meilleure me le permettait. Notre voyage à Marseille a été triste, comme tu le penses. Nous avons beaucoup causé et sa bonté pour moi n'a fait que redoubler. La renommée lui a appris que j'écrivais. Il a fallu lui montrer mes œuvres. Il en a parlé à tout le monde et à moi avec une admiration qui, j'espère, n'est pas feinte. — Je vous savais bien, m'a-t-il dit, un jeune homme d'esprit et de talent, mais je ne vous croyais pas du génie et il y en a dans ce que vous m'avez montré. Ma modestie rabat beaucoup de ces éloges et j'espère que tu n'attribueras pas à la vanité, si je te le répète, mais au plaisir que je sais devoir te causer.

Une crise de jalousie maternelle saisit madame de Pierreclau, qui vivait pauvrement en Dordogne loin de son fils, lorsqu'elle vit Lamartine et Léon aussi étroitement unis depuis la mort de Julia. Son fils voulu la consoler dans une lettre qui dut, bien au contraire, aggraver son chagrin car on y voit le poète associer de plus en plus Léon à sa vie familiale et politique :

24 novembre 1833.

Ta lettre m'a fait bien plaisir, ma chère maman, je l'attendais avec impatience pour me réconcilier avec toi, car la première m'avait fait de la peine quoique je sache bien que tu ne doutes pas de mon sincère attachement. Le langage que tu y parlais m'avait sincèrement affecté. Tu ne devrais pas mesurer ma tendresse pour toi à la fréquence de mes lettres et prendre diverses circonstances, qui peuvent motiver mon silence, pour de l'oubli. Nous en sommes malheureux tous les deux, toi de ton incertitude, et moi de tes reproches. Une amitié comme la nôtre doit être fondée sur des bases plus solides et ne pas être ébranlée au premier vent de l'imagination. Ton souvenir m'a toujours accompagné auprès d'Alphonse, et souvent je l'ai entretenu de toi; de ta

position et de l'amélioration que je désire y voir apporter. Sa sympathie n'a pas manqué. Tous ces sentiments et le désir qu'il a de faire quelque chose pour toi, joints à mes prières et à mes sollicitations ne peuvent manquer d'avoir un bon effet pour toi s'il veut prendre quelque influence dans le gouvernement.

Tu me demandes si Lamartine veut siéger. Oui, c'est son intention, et je suis occupé maintenant à lui chercher un appartement. J'en ai vu de magnifiques, il veut y mettre mille francs par mois. C'est fort difficile à trouver. Il va arriver du 15 au 20 décembre car les Chambres s'ouvrent le 23. Je serai du moins heureux tout cet hiver, car je ne le suis que quand je le vois. Je lui ai voué une amitié si grande que je me ferais tuer mille fois pour lui si j'avais mille vies à lui sacrifier. Il est si bon, si noble, si grand. C'est un être à part dans la nature. Je ne peux pas me figurer qu'il soit pétri de la même argile que nous. Il est revenu changé, comme tu penses bien, de son lointain voyage; maigri, il n'a plus ces blonds cheveux de la jeunesse qui entouraient si gracieusement son front, il est presque entièrement gris. Et, comme il le dit lui-même dans ses vers :

> Mon front, que la pâleur efface,
> Ne conserve plus que la trace
> De la foudre qui l'a frappé!

Oui, elle l'a frappé bien rudement, ce pauvre Alphonse, et la destinée lui doit de bien amples compensations pour la perte qu'il a faite. Il n'a plus sur sa figure cette expression poétique qui le distinguait, mais la sombre énergie d'un désespoir stoïque. Il veut lutter contre la douleur et la renferme en lui-même, et il en souffre vingt fois plus. Les moustaches qu'il porte depuis son retour d'Orient contribuent assez à lui donner un air déterminé, mais, si son corps a changé, son âme est toujours restée la même, ou plutôt non, elle est devenue encore plus belle, plus sublime que jamais.

On parle beaucoup de ses opinions politiques dans le monde, et comme d'ordinaire à faux. Les uns disent qu'il se placera à gauche, d'autres à droite, ceux-ci au centre, et tous ont tort. L. ne veut s'enrôler ni dans le gouvernement ni dans les partis. Républicain par principe et par instinct, il veut la République quand elle sera possible, c'est-à-dire quand les masses seront arrivées à cet état de lumière et d'instruction qui leur permettra de goûter le pain des forts sans inconvénient. Mais il sait que maintenant c'est une nourriture trop forte pour nos estomacs, et il a raison.

Ainsi donc, avec de pareils principes, il ne peut se ranger dans ce qu'on appelle le parti légitimiste. D'un autre côté, les convenances et sa dignité personnelle ne lui permettent pas d'adhérer ouvertement à l'état de choses existant, puisqu'il a servi et chanté les Bourbons et qu'il leur a été attaché par reconnaissance. C'est un homme qui sent trop bien le prix du pouvoir, dans un temps comme le nôtre, surtout, pour aller lui faire une opposition systématique. En outre, c'est le duc

d'Orléans actuellement régnant qui a marié son père et sa mère et cette considération neutraliserait toute mauvaise disposition qu'il se sentirait contre son gouvernement.

Il est, comme tu vois, dans une position extrêmement difficile. Il est obligé de se jeter dans une neutralité malheureuse dans un homme de génie qui, s'il voulait embrasser une cause, pourrait lui être d'un si grand secours. Mais il est probable que les circonstances développeront sa conduite et montreront au pays tout ce qu'il vaut, non seulement comme poète, mais aussi comme orateur et comme législateur.

7 février 1834.

Lamartine, que je vois souvent, m'occupe beaucoup et je suis flatté de lui servir de secrétaire, fonctions dont il veut bien me dire que je m'acquitte fort bien. Il parle à la Chambre assez souvent. Il y a sur lui une tempête de rugissements parce qu'il y plaide la cause de la vertu et de la haute raison. C'est tout naturel. Il doit parler aujourd'hui et demain. J'irai l'entendre. Sa femme est quelque chose de divin par son angélique bonté, par sa résignation, sa haute affabilité.

Léon de Pierreclau, quand il recevait les confidences du poète, n'ignorait plus la nature véritable des liens qui l'unissaient à son bienfaiteur. Certaines lettres à sa mère le laissent entendre clairement, et l'on a vu qu'il n'a jamais manqué, dans aucune d'elles, de rapprocher, avec un tact infini le poète et la comtesse Nina comme un père et une mère également chéris. « Plus je les connais, écrit-il un jour en parlant des Pierreclau, plus je bénis le ciel de m'avoir retiré de leurs mains pour me mettre dans celles d'un homme comme Lamartine. » En 1835, lorsque madame de Pierreclau cherche à emprunter, il l'en dissuade en ces termes : « Cela ferait crier contre toi toutes les personnes qui ne connaissent pas ta position, et, si tu arguais de ma gêne, cela ferait penser qu'Alphonse ne fait pas ce qu'il fait avec tant de grandeur et de générosité. Pense combien j'en serais désolé! » « Ma vie est une tour que je bâtis dans le mystère, écrit-il encore; plaise à Dieu qu'elle soit fondée sur des bases solides et qu'elle ne s'écroule pas au grand jour! »

Ce grand jour, Lamartine désirait maintenant que son fils y parût librement. Léon venait d'atteindre sa vingt-troisième année, quatre années d'excellentes études et la familiarité du poète avaient fait de lui un adolescent plein d'intelligence et de grâce. Il était svelte, rapporte son ami

Grosset, souple comme le cou d'un cygne. « Il inclinait légèrement le corps dans sa marche, ses prunelles semblaient par moments se rapprocher l'une de l'autre et donnaient à son regard un pouvoir impérieux. Il avait le front et le bas du visage de Byron, la physionomie, le geste et l'aspect de M. de Lamartine[1]. »

L'œuvre de Lamartine semblait accomplie. Cet enfant arraché par lui à la misère et à l'ignorance était maintenant devenu un homme dont la pensée reflétait la sienne et qui ne vivait plus que pour l'aimer. Madame de Lamartine et ses belles-sœurs, touchées par la tendresse vigilante de Léon, l'accueillaient comme un fils ou un neveu, à Monceaux, à Saint-Point, à Mâcon, dans ces demeurs familiales qui remplaçaient pour lui Cormatin et Pierreclos. L'abbé Dumont était mort, madame Mongez vieillissait à Lyon dans la solitude, la comtesse Nina, fidèle à sa promesse, vivait à Pauillac sans jamais reparaître à Paris et en Mâconnais. Ainsi, le dernier secret des Pierreclau appartenait également à Lamartine dont la gloire suffisait à prévenir toute médisance. Or ce poète avait tout prévu sauf l'amour qui, depuis trois années déjà, était né entre sa nièce Alix de Cessia et Léon de Pierreclau.

***

Marie-Joséphine-Alix de Cessia, fille aînée de Cécile de Lamartine, marquise de Glans de Cessia, était d'un an plus jeune que Léon. « Hors ce qu'elle aime, écrit le duc de Doudeauville dans l'un des célèbres portraits qu'il a consacrés aux femmes de la société parisienne[2], tout lui est égal; mais aussi, comme elle sait aimer! Son cœur n'a jamais de distractions; il est capable de tous les sacrifices et ses pensées sont sérieuses. Qu'elle est tendre, exclusive et passionnée, cette personne qu'au premier abord vous auriez jugée presque indifférente! Un rien l'émeut, la trouble, la transporte, l'em-

1. Biographie de M. le comte Léon de Pierreclos (*sic*), par J.-M. Grosset. (Almanach de Saône-et-Loire de 1852, p. 65 et suiv.) Il en existe un tirage à part, limité à 50 exemplaires.

2. On trouvera le « portrait » d'Alix de Pierreclau au tome X des *Mémoires* de Sostènes de la Rochefoucauld, duc de Doudeauville.

brase ou la retient. Son enthousiasme est durable et tous ses sentiments sont profonds. »

Ce que fut cet éblouissant et bref roman d'amour, Alix la confié bien plus tard à un vieil ami qui tentait d'arracher à son immense chagrin une femme encore inconsolable après trente années de veuvage. Son enfance, sa jeunesse, l'inaltérable souvenir de ses fiançailles, celui d'un bonheur qu'elle a su, dès l'origine, sans lendemain, ces quelques feuillets manuscrits les font revivre en termes si poignants qu'il faut laisser la parole à Alix de Pierreclau :

Je me demande, sans pouvoir le trouver, ce qui m'a fait naître aussi orgueilleuse, révoltée, indomptable, avec une âme enthousiaste, un esprit critique, un cœur ardent et dévoué, mais une raison qui n'accepte et ne se soumet à rien. Ah! Que saint Paul a dit vrai en reconnaissant cette terrible dualité! Moi, fille de saintes, nourrie du lait de l'Évangile, élevée par cette femme mère de ce fils qui lui doit le divin de son génie et qui s'est révélée dans le *Manuscrit de ma mère!*

Toute petite fille, toujours occupée de chercher, de connaître, de me *soustraire*, j'aspirais à grandir afin de tout connaître et de tout posséder. Hélas! La vie m'a terriblement humiliée! Bien jeune, j'ai connu mon impuissance et j'ai alors souffert de la soif ardente d'un cœur tout entier *à moi*, d'un amour partagé, absolu. J'adorais ma mère, mais je trouvais injuste de l'adorer par-dessus tout. Je demandais à Dieu de rencontrer un être que je pourrais aimer ainsi, souffrant si cruellement de voir de suite le bout et la fin de tout.

Dieu me l'a envoyé, comme il envoyait ses anges pour guider ou pour sauver ses élus de la Bible. Il était beau, pur comme eux; il avait, en plus pur encore, en plus divin, les traits, la démarche de... [un mot illisible] et le génie de ce plus grand des lyriques avec Job. Il était moins grand poète [que lui] mais bien plus poétique et cependant si fort, si droit, si sagement modéré, et avec cela si charmant qu'il inspirait dès son adolescence le respect. C'est lui qui a dit : « La poésie est une maladie de l'âme, c'est la nostalgie du ciel! »

Quand il m'est apparu, il sortait du collège et j'avais dix-sept ans. Ses amis l'appelaient du nom de la plus poétique création de Walter Scott, le sire de Ravenwood. Il s'était lié dans la même communion d'espérance du bien et de la charité avec Ozanam, il a commencé avec lui l'œuvre de saint Vincent de Paul en visitant les cholériques lors de la première invasion de ce terrible fléau. Mais il n'avait pas eu comme moi le bonheur (ce qui me rend bien plus coupable) d'une famille saintement chrétienne, et le lycée Louis-le-Grand ne pouvait y suppléer. Mais chez M. Dailly, où mon oncle, M. de Lamartine, son tuteur, l'avait mis, il eut au premier enseignement comme une révélation de la beauté du christianisme qui attirait invinciblement sa nature

si religieuse, si amoureuse du beau : — Mon idéal du beau, m'a-t-il dit, aurait été de pouvoir être prêtre ou médecin, si j'avais pu, en même temps, partager la vie avec toi.

Au premier regard échangé, je sentis que c'était *lui!* Que Dieu m'avait exaucée. Je me renfermais dans ma chambre, et là, agenouillée et tout en pleurs, je remerciai le Père qui est au Ciel et je lui demandai d'être aimée comme je sentais que j'allais aimer. — Si toutefois il n'y avait pas un cœur plus digne du sien, plus capable de lui donner tout le bonheur possible ici bas.

Il partit, et je ne le revis qu'aux vacances suivantes. Sans nous avouer cet amour grandissant, nous le sentions nous envahir. Mais la troisième année, avant de repartir, il me fit promettre de me garder pour lui, de l'attendre jusqu'au jour où, son indépendance lui permettrait de me demander à ma famille.

***

C'est donc au cours de l'été 1831, à Saint-Point ou à Monceaux, que les deux jeunes gens se sont rencontrés pour la première fois; et c'est trois ans plus tard, en 1834, qu'ils se promirent l'un à l'autre. Lamartine, que Léon avait immédiatement prévenu, opposa à ce vœu un refus catégorique; d'accord avec sa sœur, madame de Cessia, il objecta le peu de fortune des enfants, et, même, il semble avoir rappelé à Léon qu'une raison tout à fait impérieuse lui commandait d'oublier le rêve qu'il avait formé.

Léon de Pierreclau, qui devait tout à Lamartine, se fût peut-être incliné, mais quand madame de Cessia tint à sa fille le même langage, elle souleva un tel désespoir que la mère et l'oncle faiblirent et décidèrent d'éprouver d'abord la constance de cet amour. Réunis en présence du poète et de sa sœur, les fiancés durent consentir à une séparation absolue : pendant trois ans, ils s'engagèrent l'un et l'autre, sur l'honneur, à ne pas se rencontrer, à ne pas correspondre; et, une fois ce délai expiré, s'ils demeuraient encore fidèles à leurs serments, rien ne s'opposerait plus au mariage.

L'épreuve fut acceptée et subie stoïquement par deux êtres qui se considéraient déjà comme unis pour l'éternité. Après une promenade à Milly, où ils obtinrent d'aller mettre leur amour sous la protection de la mère du poète, ils échangèrent une dernière promesse avant de se séparer. Alix revint a

Mâcon auprès de sa mère, Léon regagna Paris pour s'enfermer dans l'ardente et studieuse retraite qui devait lui ouvrir une carrière et lui permettre de fonder son foyer. Bachelier ès lettres depuis le 22 novembre 1831, bachelier en droit le 20 juin 1834, il soutint avec succès, l'année suivante, sa thèse de licence[1]. Dans le petit logement de deux pièces qu'il occupait à proximité du Luxembourg, il travaillait sans relâche pour conquérir Alix, sans ménager sa santé délicate.

Lamartine lui avait définitivement ouvert sa demeure, où madame de Lamartine était heureuse de sa présence puisque son mari y trouvait de la joie : il le présentait à ses amis, l'emmenait à la Chambre, le chargeait de préparer ses discours :

12 janvier 1836.

Je suis immensément occupé à Paris, chère maman. Je travaille tout le jour, souvent les soirs quand ils ne sont pas pris par des bals et des soirées d'obligation, chose que je persiste à tenir pour fort assommantes. Je vois beaucoup Lamartine. C'est mon plaisir et mon délassement. Il est toujours exquis et on ne peut plus bon pour moi. Tu as pu voir dans les journaux qu'il avait été nommé l'un des commissaires de l'adresse au roi. C'est un grand et significatif fait. Il parle toujours de sa ruine et il y a quelque chose de vrai dans ce qu'il dit, malheureusement. Lui et deux ou trois maisons sont mes seules relations. J'en ai peu, mais je tâche qu'elles soient bonnes, élevées et fortifiantes. Je vais mercredi en soirée chez M. Guizot, à qui son fils me présente; c'est une bonne fortune pour moi de connaître un homme aussi distingué par son talent et si haut placé par sa position. Je vais aussi chez les Dupin, qu'il est aussi bon de connaître[2]. Je continue à fréquenter Victor Hugo, qui veut bien m'honorer d'une familière et bonne amitié.

Quatre mois plus tard, Léon pouvait enfin annoncer son entrée au Cabinet du ministre de la Justice :

13 mai 1836.

Chère maman,

Je suis heureux de t'annoncer que je viens d'être attaché au ministère de la Justice comme auditeur, par les bons soins d'Alphonse.

1. Thèse pour la licence (*De usucapionibus et usurpationibus*) soutenue le mardi 25 août 1835 par J. B. L. Michon de Pierreclos (*sic*) (Paris, imprimerie de E.-J. Bailly, 1835, in-4° de 15 p.). Au verso du titre, on lit cette dédicace imprimée : à Monsieur A. de Lamartine, témoignage de reconnaissance, d'admiration, de respectueuse et vive amitié.

2. Sans doute s'agit-il de Dupin aîné, président de la Chambre des Députés.

C'est une fonction bien difficile à obtenir et que je ne dois qu'à sa protection si paternelle. Enfin me voilà entré dans la carrière de la magistrature. Je sortirai de là dans le Parquet, comme Substitut, dans un chef-lieu, je l'espère. J'ai un travail très instructif à faire. La correspondance du ministre avec les Procureurs généraux et les Procureurs du Roi, ses rapports sur les affaires civiles, etc. C'est un nouveau titre de reconnaissance que nous devons ajouter à tous ceux auxquels Alphonse a droit de notre part. Combien je serai heureux si je puis jamais me rendre digne de tant de bontés!

***

Au mois de novembre 1837, lorsque s'acheva enfin le terme imposé par Lamartine, l'amour d'Alix et de Léon était plus fort que jamais. Ému par tant de constance, le poète leur permit d'échanger une seule lettre avant leurs fiançailles officielles et voici celle de Léon, datée du 6 décembre 1837 :

Chère et divine amie,

Pourquoi n'ai-je que la ressource des mots pour vous exprimer toute l'émotion de mon cœur? J'attends chaque jour une réponse de M. de Lamartine en réponse à la mienne, qui m'annoncera ce qui a été le but de tous mes désirs, de toutes mes espérances. Quelles tristes et sombres années j'ai passées loin de vous, ô ma chère Alix! Quelle cruelle incertitude, quel désespoir m'ont agité! Loin de vous que j'aime de toutes les forces de mon âme, que j'aimerai toujours et plus que toujours! O mon amie, mon amour, rien ne peut vous peindre le deuil et la tristesse de mon âme pendant ces longues années d'exil sans espérance que la foi que j'avais placé dans votre amour! Ne sachant pas si le temps, l'éloignement et l'incertitude d'être aimée comme vous l'êtes, ô mon Alix, n'effaceraient pas dans votre âme un sentiment qui remplit la mienne! Mais au milieu de mes angoisses l'espérance ne m'a jamais abandonné.

J'ai foi dans la sympathie des âmes; ce que vous m'avez laissé connaître de la vôtre, de sa force, de son dévouement, de sa beauté morale me disait tout bas que vous n'oublieriez pas le pauvre exilé. O Alix, vous dire combien je vous aime, cela est impossible. Bonheur de vous revoir! De renouer avec vous ces délicieux entretiens interrompus depuis trois longues années! Bonheur d'unir ma destinée à la vôtre, de vous entourer d'amour, de confondre mon âme avec la vôtre. C'est à peine si je puis y croire, tellement je suis peu accoutumé au bonheur. Et vous, ma chère Alix, j'ai besoin que vous me disiez que vous serez heureuse car j'aurai bien de l'indulgence à vous demander. Vous voulez donc bien partager ma médiocre destinée? Vous en sentez-

vous le courage? Oh! Dites-moi tout cela, ma chère Alix, écrivez-moi. Avec quels transports j'ai pressé sur mes lèvres la bague que vous m'avez envoyée! Et cette petite croix d'argent que vous m'avez donnée à Milly, il y a trois ans, elle ne m'a pas quitté. Et le bouquet de lierre que vous avez cueilli sur les ruines du vieux château de Berzé, chère et bien aimée!

« Je lus à genoux cette première lettre si belle, dit Alix, qui révélait un de ces êtres qui traversent la vie comme un rayon de lumière », et elle ajoute :

Il arriva enfin [à Saint-Point], amené par mon oncle, si beau, si idéalement beau que l'invocation de Chénier me semblera toujours faite pour lui :

Apollon, dieu du jour, dieu jeune et triomphant!

Et, avec cette beauté grecque, la sublime mélancolie chrétienne, une âme visible, à fleur de peau, transparente comme la flamme enfermée dans une urne d'albâtre, et qui rayonnait dans un regard *divinement* humain. Ce mois de fiançailles, du 24 février au 29 mars [1838] suffirait à remplir mille vies : on nous laissait seuls et je ne souhaitais rien de plus. J'aurais voulu que ce mois pût durer toujours, je lui en voulais presque d'appeler de ses vœux le jour de notre mariage. La veille de nos noces, il m'apporta une poésie : *Adoration* qui finissait ainsi :

L'amour, ô mon amie, à notre âme pensive
N'est qu'un pressentiment de l'immortalité,
Tel devant l'océan on pressent une rive
Sans la voir de l'autre côté.

Au début de 1838, Léon de Pierreclau avait reçu sa nomination de Substitut du Procureur du roi à Mâcon, qui fut fêtée joyeusement dans le vieil hôtel Lamartine où habitait madame de Cessia. Soudain, on vit Léon pâlir, puis se détourner pour cacher un mouchoir rougi de sang qu'il venait de porter à sa bouche. Miné depuis l'enfance par la tuberculose qui avait déjà emporté les deux enfants du poète, Pierre et Julia, ses jours étaient désormais comptés.

Déjà avant ce funeste symptôme, écrit Alix, on avait averti ma mère qu'il était fatalement condamné. Elle comprit — et je lui en serai éternellement reconnaissante, elle dont la seule et plus grande passion n'a jamais été que la maternité — ce qu'était notre amour et que je préférerais mille fois ce bonheur rêvé, fût-il payé par une vie tout entière de douleurs et de regrets, et que c'était vrai!

Le mariage n'en fut pas moins célébré le 28 mars, à Mâcon. Ni Lamartine ni la comtesse Nina, pour des raisons qu'on s'explique clairement, n'y assistèrent. La famille d'Alix était représentée au contrat par le père du poète, Pierre de Lamartine, qui entrait alors dans sa quatre-vingt-neuvième année; la marquise de Glans de Cessia, sa mère; le comte et la comtesse de Ligonnès, ses oncle et tante; Valentine de Cessia, sa sœur, le baron et la baronne de Belleroche. Celle de Léon par son beau-frère et sa sœur, le comte et la comtesse de Chauvency, quelques cousins en ligne maternelle, le comte de Chatelard, madame de Santilly, MM. de la Rochette, de la Bussière, de Surigny. Aucun des Pierreclau n'était là. Et Lamartine dota Léon de soixante-treize mille francs — qu'il ne versa d'ailleurs jamais, mais dont il paya fastueusement l'intérêt au taux triple.

A l'aube de la nuit de noces, une affreuse hémorragie pulmonaire signifiait à Léon qu'il était perdu.

***

Le malheureux couple s'était installé dans un modeste appartement à Mâcon, au grand désespoir de la comtesse Nina qui formait le rêve de venir vivre avec son fils et sa belle-fille, projet auquel Lamartine s'opposait formellement. Comme ses supplications restaient vaines, elle résolut de donner sa démission de directrice des postes à Pauillac et de repartir — à cinquante ans — tenter une fois encore la fortune et l'aventure en Amérique du Sud. Atterré, Léon lui répondit aussitôt :

28 octobre 1838.

Chère maman, j'ai différé de répondre à ta dernière lettre, afin de consulter M. de Lamartine sur le sujet important qu'elle renfermait. Il a été complètement et fortement de mon avis pour te dissuader, comme d'une folie sans nom, de toute nouvelle tentative d'expatriation. Il pense que tu dois persister dans la carrière que tu as embrassée sans laquelle tu n'auras plus aucune ressource. Si le climat de Pauillac, qui est l'un des plus beaux de France, nuit à ta santé, il appuiera ta demande de changement de tout son pouvoir.

Quant à moi, le parti qui me sourirait davantage ce serait de te voi

installée chez les Chauvency[1], au milieu de tes enfants où ta place doit être; ayant les 700 francs de ton bureau, 600 francs de moi et 300 francs que je te ferai bien avoir de ta mère. Car pour t'en aller tenter de nouveau la fortune dans les pays étrangers, tous ceux qui te portent quelque intérêt, et tes enfants plus que tous autres, s'y opposeront toujours. Réfléchis donc bien à tout ceci et donne-moi promptement de tes nouvelles. Les projets dont tu me parles sont inexécutables à ton âge. C'est assez d'avoir une fois quitté sa patrie et sa famille sans risquer d'aller courir des chances aussi incertaines.

Apaisée par les tendres lettres d'Alix et une visite que son fils et sa belle-fille vinrent lui faire quelques mois plus tard, madame de Pierreclau se résigna à poursuivre sa vie monotone et solitaire, tandis que Léon épuisait en quelques mois son beau roman d'amour.

Devant les progrès rapides de la maladie, Lamartine obtint pour son fils un congé et l'envoya à Pau où il vint le rejoindre pendant l'hiver de 1839-1840, afin de le conduire ensuite à Hyères. C'est là que Léon de Pierreclau apprit, le 20 mars 1840, qu'il était nommé sous-préfet d'Apt, mais il ne put prendre possession de son poste; il allait mettre dix-huit mois à mourir, stoïquement.

J'ai appris de bonne heure à connaître la vie réelle, écrit-il à sa mère dans une de ses dernières lettres, et je n'ai jamais trouvé que deux remèdes à ses maux : calme et résignation; tout le reste est du vide ou ne fait que les aggraver. Je te parle franchement, comme je désire que tu me parles, comme je parlerai devant ma conscience et devant Dieu. C'est la seule philosophie de la vie véritable. Elle est loin d'être aussi sévère qu'elle le paraît. Dieu a mis en nous une grande source de bonheur caché et à l'abri de tous les coups du sort. Il est difficile de la découvrir, c'est la récompense du travail qu'on opère sur soi-même; le bonheur n'aurait pas de moralité s'il était trop facile à acquérir.

Léon de Pierreclau mourut à Mâcon le 25 juillet 1841, dans sa vingt-huitième année. Alix lui survécut trente-quatre ans[2], mais cette femme généreuse, ardente, dont le dévouement, moins connu que celui de sa sœur Valentine, adoucira plus tard la fin lugubre de Lamartine, ne devait jamais se consoler.

1. Marguerite-Léonie, sœur cadette de Léon, née en 1815, avait épousé en 1832 Pierre-Charles Reynold, comte de Chauvency. Elle mourut en 1894, sans postérité.

2. La comtesse Léon de Pierreclau, née en 1814, mourut à Mâcon en 1876.

Quant à la comtesse Nina, elle s'est éteinte en 1865. Depuis longtemps elle avait pris sa retraite et vivait auprès de sa fille, madame de Chauvency, tantôt à Pauillac, tantôt à Montmorency. De temps à autre elle venait passer quelques semaines à Paris, où on la rencontrait, dans le salon de sa belle-fille, coiffée d'un bonnet de dentelle et habillée de taffetas prune. A soixante-dix-sept ans elle babillait encore gaiement et ne se lassait pas de rappeler les beaux jours de sa jeunesse et son voyage en Amérique du Sud. C'est après l'avoir entendu raconter les aventures de son père, Félicité Dézoteux, que Barbey d'Aurevilly écrivit le *Chevalier Destouches*.

Deux années avant sa mort, elle voulut revoir Cormatin, qui appartenait depuis 1831 à une fille de sa cousine germaine, et cette visite, loin de l'assombrir, éveilla en elle une foule de souvenirs. Sa mémoire restait fraîche, et, comme elle contait fort bien, on lui fit promettre de les écrire. C'est ainsi que l'ancienne amie de Lamartine, dans sa soixante-seizième année, se mit à rédiger les mémoires de sa vie, que la mort vint subitement interrompre le 10 octobre 1865, à Montmorency.

PIERRE DE LACRETELLE

FOOTBALL

Sans que nous puissions nous en rendre compte il se forme sous nos yeux, à nos côtés, un monde si différent du nôtre, de celui que nous croyons « normal », que d'y pénétrer un instant nous donne la sensation d'être un étranger au milieu de compatriotes, plus étranger qu'un nègre chez les Esquimaux. Ce monde en formation a ses mœurs, ses dieux, sa mythologie complètement ignorés des profanes. C'est le monde des sportifs qui sont des centaines de milliers en France, des millions sur la terre entière. Tout ce qui n'est pas le sport laisse complètement indifférent la majorité de ces hommes, qui semblent habiter une planète qu'on peut avec peine considérer comme un satellite de notre globe. Il suffit de lire leurs journaux pour se rendre compte de leurs préoccupations singulières, mais encore faut-il pouvoir comprendre leur langage, car la langue qu'ils emploient est si spéciale, qu'on peut prétendre qu'il faudra bientôt publier un dictionnaire de la langue sportive.

Étonnant univers qui se suffit à lui-même, que les bouleversements et les catastrophes qui nous inquiètent et nous angoissent ne semblent pas atteindre, où, comme dans les contrées fantastiques imaginées par Swift pour son *Gulliver*, les êtres sont successivement trop grands ou trop petits. Le monde sportif se peuple avec une rapidité qu'il est impossible d'imaginer. Le développement du sport à l'école, au lycée, à l'armée, la publicité effrénée des organisateurs de rencontres

sportives qui dépasse encore les exagérations de celle du cinéma, font des recrues innombrables.

Jadis, quand les sports furent « importés » en France, ce furent surtout les étudiants qui s'y intéressèrent. Après avoir joué au football pendant leurs années d'université, les jeunes gens s'orientaient vers d'autres carrières. La politique en attira un grand nombre : on cite, parmi les plus célèbres sportifs des temps héroïques, le président de la Chambre des députés, M. Ferdinand Bouisson, un ancien président du Conseil, M. Chautemps. Il est peu probable que les sportifs d'aujourd'hui s'intéressent jamais aux luttes électorales et songent aux difficultés du gouvernement. Ces sportifs sont des spécialistes et d'un certain point de vue on ne peut guère les comparer qu'à des acrobates. Le football-association que l'on nomme « le roi des sports » nous montre que le sport n'est plus un passe-temps, un exercice, mais qu'il tend à devenir, qu'il est devenu un véritable métier.

Davantage même, car les grands « as » du football sont aujourd'hui, comme les coureurs cyclistes, comparables seulement par leurs mœurs et leurs attitudes, à des gladiateurs.

Aucun sport n'est plus universellement, plus franchechement populaire que le football. Des foules innombrables et passionnées se pressent pour assister à des rencontres entre deux équipes, que ce soit à Paris, à Londres, à Prague ou à Montevideo. A côté de chaque petit village européen, une prairie est transformée en terrain de jeux où les gars du pays viennent s'exercer sous les yeux admiratifs de leurs jeunes frères.

C'est en Angleterre, évidemment, que ce sport a pris naissance il y a un peu moins de cent ans, ou, pour être tout à fait exact, que les règles qu'on s'efforce de respecter y ont été fixées en 1863. Depuis qu'il y a des hommes, il est probable qu'une de leurs distractions favorites fut toujours de frapper une balle et de la conduire vers un but.

Ce sport, et c'est là une de ses caractéristiques, plaît aux foules du monde entier. Pour employer l'argot, souvent ridicule, des comptes rendus sportifs, le football est particulièrement spectaculaire. Cette lutte entre deux équipes

enthousiasme les masses qui, retrouvant leur instinct grégaire, reconnaissent les batailles de leurs ancêtres, tribus contre tribus. Il faut d'ailleurs ajouter que le patriotisme, pour ne pas dire le chauvinisme local, transforme parfois cet enthousiasme en une sorte de fureur sacrée. N'est-il pas parfois grotesque de dire que Rouen a été battu par Marseille, que la Suisse a été victorieuse de l'Italie? Les Anglais, grands maîtres ès sports, évitent ces exagérations et une de leur maxime favorite est toujours : « Que le meilleur gagne! »

Ceux qui ont joué peu ou prou, et même ceux qui se contentent de connaître les règles, reconnaissent volontiers qu'une rencontre entre deux équipes d'une force à peu près égale est un spectacle fort intéresant. Beaucoup même ajouteraient passionnant.

LES RÈGLES DU JEU

Les règles du jeu, du moins dans les grandes lignes, sont simples. Une équipe de onze hommes doit s'efforcer de conduire un ballon de forme ronde et de le faire passer entre deux poteaux séparés par 7 m. 32 appelés buts et reliés par une barre transversale placée à 2 m. 44 au-dessus du sol, malgré les efforts de l'équipe adverse qui, elle aussi, devra s'efforcer de conduire le ballon vers les buts opposés. Le terrain de cette lutte doit toujours être de forme rectangulaire et ses dimensions ne doivent pas dépasser au minimum 91 m. 50 de long sur 45 m. 75 de large, au maximum 119 mètres de long sur 91 m. 50 de large. La partie dure 90 minutes comptant deux « mi-temps » de 45 minutes et si les deux équipes marquent le même nombre de points, c'est-à-dire si elles ont fait franchir les buts au ballon le même nombre de fois, des prolongations sont permises. Les joueurs s'interdisent de se servir de leurs mains, sauf celui qui est chargé de garder le but, mais son terrain d'action est limité.

Tandis que le succès du football grandissait et que les joueurs devenaient plus adroits, les règles se compliquaient. Il serait fastidieux de les énumérer en détail; toutefois on doit signàler l'une des plus importantes et qu'il est absolument

nécessaire de connaître pour suivre les joueurs. Elle est sujette à des contestations qui sont tranchées par l'arbitre, lequel dirige et surveille la partie, arbitre dont les décisions sont sans appel. Armé d'un sifflet, le « referee », comme le nomment les Anglais, interrompt l'élan des joueurs dès qu'il constate une faute ou une irrégularité.

Cette fameuse règle du *hors jeu* est la suivante : lorsqu'un joueur « botte » le ballon, tout joueur du même camp qui, au moment où le ballon est touché, est plus rapproché de la ligne du but adverse que celui qui a touché le ballon en dernier lieu, est hors jeu (*out of play*). Il ne peut ni toucher lui-même le ballon, ni gêner d'aucune manière un joueur du camp adverse, ni influencer le jeu d'aucune manière jusqu'à ce que le ballon ait touché un autre joueur, à moins qu'il y ait à ce moment au moins deux joueurs du camp adverse plus rapprochés que lui de leur propre ligne de but.

Malgré la complication et les distinctions subtiles qu'impose cette règle, un sportif qui l'apprend en jouant accepte vite de se plier à cette convention qui est plus difficile à expliquer qu'à respecter lorsqu'on est sur le terrain.

On est tenté, au début d'une initiation, de trouver abusive cette complication et cette accumulation de règles, mais, si l'on y réfléchit, on reconnaîtra que c'est précisément parce que le sport impose à nos instincts de lutte, à notre fougue, une discipline stricte, qu'il est un éducateur de premier ordre.

Les onze joueurs d'une équipe sont placés sur le terrain, dans un ordre donné, en face de leurs onze adversaires dans la même formation. On jette le ballon, l'arbitre donne un coup de sifflet et, frémissants, les joueurs partent à l'assaut. Le ballon vole d'un bout du terrain à l'autre. Il approche des buts, mais un coup de pied bien appliqué envoie de ballon de l'autre côté du terrain et des joueurs s'en emparent pour « menacer » les buts de l'équipe qui se croyait déjà victorieuse. Avec une habileté qui ressemble parfois, quand il s'agit de champions bien entraînés, à des jeux de jongleurs, les équipiers se passent la balle qui en zigzags avance. Les adversaires ripostent, subtilisent le ballon et, à leur tour, se le renvoient de joueur en joueur. Pas un instant le jeu ne s'arrête. Les

vingt-deux hommes qui sont sur le terrain ont les yeux fixés sur la balle ronde. Une minute d'inattention peut faire perdre une partie. Tout est mouvement, déplacement, courses, élans.

L'ÉQUIPE

De chaque côté, les onze hommes forment une équipe, c'est-à-dire que tout membre de cette équipe doit dompter sa fougue et songer sans cesse à ses camarades, à ceux surtout, qui, mieux placés que lui, peuvent faire avancer le ballon vers les buts adverses. Ils obéissent à l'un d'entre eux, le capitaine, qui doit être « l'âme de l'équipe » et qui dirige la tactique, commande l'offensive, relève le moral des joueurs, rappelle à l'ordre ceux de ses équipiers qui seraient tentés d'oublier l'intérêt général pour se faire remarquer par des exploits individuels... L'équipe avant tout!

Lorsque les joueurs sont bien entraînés, qu'ils se connaissent bien, qu'ils savent les défauts et les qualités de leurs camarades, une soudure se fait spontanément. Les onze joueurs sont devenus une équipe. Plus d'hésitations ou de rivalités, mais une discipline consentie et un oubli de soi absolu. Les rouages, c'est-à-dire les joueurs, fonctionnent sans heurts, sans à-coups, comme ceux d'un moteur bien au point. L'équipe prend alors sa valeur et son individualité. Elle est soit rapide, soit puissante, soit équilibrée, soit offensive...

On a souvent remarqué que les équipes, selon les sièges de leur résidence, ont des qualités de terroir, si l'on ose s'exprimer ainsi, bien que la plupart du temps les membres de cette équipe soient recrutés dans les pays les plus divers. Ce phénomène, la formation de l'esprit d'équipe, est sans doute ce qu'il y a de plus fort et de plus caractérisé dans le sport du football. C'est ce qui lui confère une sorte de noblesse.

UN MATCH

A l'heure fixée, les joueurs pénètrent sur le terrain. Vêtus de maillots aux couleurs de leur club, ils s'élancent. Chacun prend sa place en attendant les adversaires qui à leur tour ont rejoint leur poste. On s'observe de part et d'autre.

Voici enfin l'arbitre que l'on reconnaît en général à son accoutrement assez fantaisiste. Il regarde sa montre et donne un coup de sifflet. Le ballon est placé au centre du terrain. Un nouveau coup de sifflet, un joueur donne un coup de pied. Le match est commencé.

Les spectateurs, bon gré mal gré, prennent parti pour un camp et ils sont prêts à applaudir aux exploits de leurs champions, à les encourager du geste et de la voix, en même temps qu'ils se piquent de reconnaître les beaux coups des adversaires. Le ballon vole, rebondit. Un joueur le suit et le poursuit, le pousse du pied, se le fait voler par un adversaire qui à son tour le conduit vers les buts. Les joueurs ennemis se précipitent mais, avant d'avoir été dépossédé, par un long coup de pied, le joueur l'a lancé à un de ses équipiers qui le pousse à son tour vers les buts. Quand celui-ci estime que l'occasion est bonne, que les joueurs adverses ne sont pas assez nombreux pour défendre les buts, il fonce et d'un grand coup de pied lance le ballon dans les buts. Alerté, le gardien se jette sur le ballon, l'attrape et le renvoie à un de ses équipiers. L'attaque reprend et les joueurs se groupent, courent ou se dispersent selon la direction prise par le ballon.

Avec une habileté et une rapidité qui ressemblent à de l'acrobatie, avec une force qui dégénère parfois en brutalité et qui se mêle à la ruse, les équipiers des deux camps feintent, trompent et finissent par faire entrer le ballon entre les poteaux. L'arbitre siffle. Ce résultat déchaîne l'enthousiasme des joueurs et des partisans.

On affiche la « marque » ou le « score ».

1 but à 0.

Le ballon est replacé au centre du terrain et la bataille recommence. On peut écrire ce mot si peu sportif, bataille, car parfois la lutte est si vive et si acharnée que l'on s'éloigne du véritable esprit sportif. Il ne s'agit plus d'un ballon, d'un jeu, mais de la réputation et de la vanité des joueurs — quand ce n'est pas de leur vie.

Décrit aussi sèchement, un match peut paraître assez terne, mais à vrai dire la façon dont sont racontées les luttes spor-

tives dépasse trop souvent les limites du ridicule pour qu'une réaction salutaire n'incite à plus de sobriété, à trop de sobriété même. Les mots les plus excessifs sont employés pour qualifier les joueurs et leur habileté. Héros, super-as, maîtres ne sont que les qualificatifs ordinaires. En outre le jargon sportif est un des plus étranges que l'on ait jamais inventé. Ce ne sont que superlatifs, exclamations, exagérations, surenchère...

Voici, exemple entre mille, un échantillon de ce que l'on nomme avec une involontaire ironie la littérature sportive :

Metz gagne le toss. Lille engage et attaque, Défossé, le premier, est à l'épreuve et manque une belle balle bottée par Gootwald. Nuic reprend et Vandooren sauve la situation désespérée.

Metz domine, et Nuic place un boulet que Défossé pare difficilement. Le jeu est plaisant, et Metz évolue mieux sur la neige.

A la dix-neuvième minute, Schobert marque pour Metz, sur loupé de Vandooren.

Metz, 1 but; Lille, 0.

Lille réagit et la défense messine et surtout le demi Hibst sont superbes, si bien que Défossé, bien protégé par Vandooren, est plus à l'ouvrage.

Pourtant, à la trente-deuxième minute, Bigo égalise d'un shot splendide.

A la mi-temps : Metz, 1 but; Lille, 1.

En seconde mi-temps, le jeu reprend aussi incertain et indécis. Lille combine mieux sur le sol qui se gèle.

Metz domine, et Défossé pare un dur shot de Rohrbacher, puis Kappé sauve devant Decottignies.

Les attaques créent tour à tour des situations sérieuses manquant de finish, et tout est enrayé : les deux gardiens sont impeccables.

Le match se déroule avec un léger avantage aux Messins qui n'arrivent cependant pas à marquer.

Des deux côtés, les avants manquent de belles occasions.

Sur une belle descente, Delannoy transmet à Decottignies. Celui-ci, démarqué, marque à la 41e minute. Etc....

Autour des joueurs, la foule de ceux qu'on nomme les supporters forme une sorte de clientèle qui est prête à se livrer à toutes les folies, pour défendre les couleurs d'une équipe avec une ferveur et une passion que la foi sportive ne suffit pas à expliquer.

On assiste souvent à des batailles entre des groupes de

partisans d'équipes antagonistes. Coups de poing succédant aux injures, menaces précédant des cris de rage...

La fureur de la foule sportive atteint généralement son paroxysme, quand elle estime que l'arbitre n'est pas absolument impartial. Il n'est pas rare de voir des enragés franchir les barrières qui séparent le public du terrain et se précipiter, en hurlant à la mort, vers l'arbitre qui doit être défendu par les joueurs et la police.

Plus touchant dans sa ferveur, mais aussi symptomatique est ce jeune garçon de bureau qui se privait d'un repas plusieurs jours par semaine pour pouvoir se payer une place dans un stade le dimanche après-midi, afin d'assister à un match de football. Car le sport a aussi ses martyrs, ses apôtres et ses judas.

NAISSANCE D'UNE ÉQUIPE

C'est en remontant aux origines, à la naissance d'une équipe que l'on peut comprendre l'enthousiasme des foules. Dans une petite ville, le dimanche les écoliers se joignent aux employés et aux ouvriers pour former une équipe sur le modèle de celles « dont on parle dans les journaux ». Quelques mécènes locaux aident les joueurs à acheter des équipements, un ballon, et dans une prairie les jeunes enthousiastes commencent à s'exercer. Bientôt ils lancent des défis aux équipes des villages voisins. Si l'équipe obtient quelques victoires, elle s'enthousiasme pour le sport. Le patriotisme local les soutient. Les joueurs s'enhardissent. Ils proposent des matches aux équipes réputées des villes voisines. Si un joueur brille d'un éclat particulier, les recruteurs des grandes équipes viennent le voir jouer. On l'engage et il devient bientôt l'étoile du pays, de son pays, qu'il quitte rapidement. Mais son exemple, sa défection même ont fouetté les ambitions des autres joueurs ou des jeunes garçons qui rêvent de la gloire sportive. On espère surpasser les anciens et l'émulation aide les jeunes à s'entraîner. Ils font une campagne d'autant plus violente qu'elle est désintéressée pour l'équipe qui devient le sujet de toutes les conversations. Le soir, dans les cafés, on discute, on revit le match et les commentaires succèdent aux apé-

ritifs. Si l'équipe a été battue, on cherche des excuses; si au contraire elle a obtenu la victoire, on fait des projets ambitieux. Les initiés qui assistent à ces palabres sourient. Ils ont tort. C'est dans les villages que le véritable football est pratiqué. C'est là que se conserve l'esprit d'équipe. Le jeu n'est pas un spectacle, mais une sorte de manifestation collective. On choisit les meilleurs du village pour le représenter. Le football de villages en villages, de chefs-lieux en chefs-lieux recrute des adeptes, des apôtres, des fanatiques.

Les organisateurs de réunions sportives profitent de cet engouement et encaissent des recettes qui, pour certains matches, dépassent le million de francs. Jadis les clubs d'amateurs utilisaient les bénéfices pour favoriser la propagation du sport. Aujourd'hui, ce sont de véritables « managers » qui entraînent une équipe de professionnels. Pour attirer les spectateurs, il faut, dans le domaine du football comme dans le domaine cinématographique, présenter des vedettes. On apprend ainsi que tel joueur célèbre de telle équipe de Prague, de Belgrade ou de Montevideo quand ce n'est pas de Manchester, a été « acheté » par Valenciennes, Marseille ou Rouen pour la somme de cent mille francs. Cette somme est versée à l'équipe qui cède son joueur. Celui-ci, moyennant un salaire mensuel aussi élevé parfois que les honoraires d'un président de Tribunal, « défendra les couleurs » de l'équipe acheteuse et tapera tous les dimanches sur un ballon. Il y a un marché de joueurs. Le plus offrant peut acheter ainsi son demi, son gardien de but. Les cours varient...

Les rencontres de championnat qui sont des événements dans le monde du football et attirent un public considérable, sont devenues d'une extrême complication. Les organisateurs-managers ont évidemment cherché à « présenter » le plus de rencontres possibles pendant la saison du football qui dure de fin septembre au début de mai. Chaque dimanche les clubs parcourent la France et donnent des exhibitions appelées pompeusement matches.

Les résultats sportifs de ces organisations sont maigres. L'année 1935 a vu l'effondrement de l'équipe de France (qui comptait d'ailleurs un nombre important de joueurs étrangers). Devant l'Angleterre qui reste la plus authentique

championne, l'Allemagne qui doit tenir la seconde place, l'Autriche qui passe pour posséder une équipe d'artistes, la Tchécoslovaquie ou la Hongrie, l'équipe nationale n'a pas pu résister. Il est notoire que la Yougoslavie, la Suisse et l'Italie, sans parler de l'Espagne, possèdent des équipes très supérieures à l'équipe de France. De même l'Amérique du Sud s'enorgueillit de compter des équipes qui, lorsqu'elles viennent en Europe, prouvent une véritable maîtrise. Malgré les déboires des équipiers français ou naturalisés, le football continue à plaire à la grande masse du public sportif. Ce goût du public durera-t-il encore longtemps et les supporters ne se lasseront-ils pas d'assister à des défaites régulières de l'équipe dont ils voudraient acclamer la victoire?

Les organisateurs commencent à s'inquiéter. Mais ils continuent à échafauder leurs combinaisons et à accepter les marchandages. On conçoit que ces mœurs singulières aient complètement transformé le sport du football. Le développement du « professionnalisme » a eu pour effet de donner aux matches l'allure d'un spectacle, d'une corrida. Ils n'ont plus rien, au sens exact du mot, de sportif.

Toutefois le football qui avait décidément la vie dure n'a pas été tué, alors que son demi-frère le rubgy est agonisant.

Le football-rugby a connu une ère de prospérité sans précédent. Ce sport est plus attrayant pour les spectateurs profanes que le football-association. Les règles en sont aussi compliquées, mais les déplacements des joueurs sur le terrain sont plus animés, les échanges de la balle, qui peut être passée de mains en mains, plus rapides, les élans des joueurs, leurs envolées vers les buts adverses, la défense du camp plus séduisants...

Le principe du jeu est le même que celui du football-association à ces différences près que le ballon est ovale, que les joueurs sont au nombre de quinze et peuvent se servir de leurs mains et que les règles du *hors-jeu* diffèrent.

Immédiatement après la guerre le football-rugby connut une grande vogue. Le sud-ouest de la France fut la terre d'élection de ce sport, car il semblait répondre aux qualités des races basques, béarnaises et languedociennes. Les Anglais qui étaient demeurés les maîtres dans ce domaine

venaient régulièrement jouer en France et ces rencontres internationales faisaient recette.

Leur grand succès causa la perte du rugby, car bientôt des combinaisons, des disputes, des rivalités empoisonnèrent les relations entre les clubs et les dirigeants. Les joueurs, enivrés de gloire, dont en maintes occasions on payait les services, se montrèrent brutaux pour vaincre plus sûrement. Des scandales éclatèrent. Et les Anglais refusèrent dès lors de venir jouer en France. Ce sévère et humiliant a vertissement, loin de calmer les passions, attisa les rivalités et les haines. Avec une déconcertante rapidité, le public apprenant les scandales cessa de se précipiter dans les stades pour assister aux matches. Les recettes baissèrent.

Les joueurs les plus célèbres abandonnèrent les équipes et pratiquèrent le rugby modifié, le rugby à treize.

Il faudra bien du temps pour que ce sport puisse retrouver la vogue d'il y a cinq ans.

Peut-on regretter que le sport soit devenu si populaire? Je ne le crois pas. Malgré le ridicule, les scandales, le professionnalisme qui empoisonnent les sphères sportives, le football demeure un excellent exercice et un nombre considérable de jeunes gens peuvent sur les terrains respirer, développer leur musculature et acquérir l'esprit d'équipe. Il appartient aux dirigeants et aux pouvoirs publics de veiller à ce que soient assainies les mœurs sportives, et au public, aux journaux d'éviter dans toute la mesure du possible de favoriser les excès des joueurs, des managers et des chantres des héros modernes. L'exemple de certains pays prouve qu'il convient avant tout d'éduquer le public sportif et de faire comprendre que le sport doit rester la pratique méthodique des exercices physiques.

PHILIPPE SOUPAULT

LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE EN ANGLETERRE

Depuis deux ou trois ans, Shakespeare est un auteur qui « fait de l'argent ». John Gielgud, jeune premier adulé, en qui coule le sang des Terry, put jouer cent cinquante-cinq fois de suite *Hamlet* au New Theatre, en plein West End londonien. Récidivant, il parvint à battre son propre record en maintenant, pendant plus de six mois, *Roméo et Juliette* à l'affiche. La coquetterie qu'il avait mise à ne pas s'emparer d'emblée du rôle principal ne lui avait pas nui. Au contraire. Le geste avait paru joli. Il avait laissé Laurence Olivier, acteur que l'opinion publique lui avait parfois opposé, jouer d'abord le rôle de Roméo, se réservant, lui, la partie, plus modeste, de Mercutio. Et puis, au bout d'un mois, les deux jeunes premiers avaient fait l'échange de leurs rôles.

Cette lutte courtoise passionna le public. Je veux dire : le grand public et non point seulement ces milieux de connaisseurs ou d'étudiants qui forment les audiences habituelles des spectacles classiques. On n'avait plus vu pareil engouement pour les œuvres shakespeariennes depuis les grands jours de Henry Irving. John Gielgud mérite d'ailleurs qu'on s'intéresse à ce qu'il fait. C'est un acteur élégant et fin, qui connaît la valeur d'un beau texte et sait dire le vers. On lui reproche parfois un peu d'afféterie et un excès d'intellectualité. Ce sont là blâmes auxquels les jeunes comédiens s'exposent si rarement qu'ils équivalent, par ce qu'ils impliquent, à des louanges.

William Hazlitt écrivait, il y a plus de cent ans déjà, que les pièces de Shakespeare donnent plus de plaisir à la lecture

qu'à la représentation. Cette hérésie a fait des ravages parmi les universitaires qui dénieraient volontiers aux cabotins le droit de toucher à un écrivain qu'ils voudraient être seuls à manier. Malgré le respect qu'inspire leur activité, sans doute nécessaire, il faut reconnaître que, si on les laissait faire, le poète ne serait plus, sous leur scalpel acharné, qu'une belle pièce d'anatomie. C'est grâce aux histrions que Shakespeare, qui en fut un, demeure dans le monde d'aujourd'hui, une présence vivante.

Shakespeare vit dans les théâtres populaires du sud-est de la capitale. A l'Old Vic, à Sadler's Wells, son répertoire intégral, y compris le *Périclès* et le *Titus Andronicus*, généralement ignorés, est offert généreusement aux foules. On y peut représenter *Hamlet* sans coupures. Des salles ferventes en absorbent religieusement les trois mille neuf cents vers, ce qui représente à peu près six heures d'immobilité.

Shakespeare vit dans les pelouses et les buissons du théâtre en plein air de Regent's Park. L'inclémence de certains étés ne rebute ni les comédiens, ni les spectateurs. On a pu voir Rosalinde fouler intrépidement des gazons détrempés devant un public tout aussi héroïque dont le vent aigre du soir ne parvenait pas à refroidir l'enthousiasme.

Shakespeare vit à Stratford-on-Avon enfin, berceau du génie. Stratford qui sans lui ne vivrait plus. D'avril à octobre, la vaste salle du Memorial Theatre est trop petite pour contenir l'afflux toujours croissant des fidèles. On vient d'ajouter des sièges encore, afin de permettre plus largement l'accès des œuvres shakespeariennes aux écoliers.

C'est là que je suis allé chercher le maître. Les nouveaux édifices, construits après l'incendie de 1926, inaugurés voici quatre ans, dressent leurs façades de briques, aux lignes droites et nues, sur la rive de cet Avon bordé de saules, où Ophélie s'est noyée.

La salle est à la fois luxueuse et confortable. La scène bénéficie de ce qu'il y a de plus neuf en fait de machines et de lumière. La troupe est en majeure partie jeune et fait de l'excellent travail d'équipe, ne jouant jamais deux fois de suite la même pièce et menant de front neuf spectacles, quatre tragédies et cinq comédies.

Les deux curiosités de la saison ont été *le Roi Lear* et *Troïlus et Cressida*. La mise en scène du *Roi Lear* avait été confiée à Komisarjevsky. Ce Russe, né en Italie, installé à Paris après la révolution, est à présent citoyen britannique. Il fait jouer *le Roi Lear* sur un grand escalier où s'echelonnent les acteurs, dominé, quand il le faut, par le trône du vieux souverain.

Sur un fond d'air, les silhouettes se profilent, accusées ou estompées par des jeux d'éclairage. On ne poussa jamais si loin le dédain de l'accessoire.

Troïlus et Cressida n'avait plus été donné à Stratford depuis bien longtemps. C'est peut-être ce que Shakespeare a écrit de plus audacieux et de plus déconcertant, la satire y coudoyant le lyrisme et l'auteur y poursuivant de ses plus cruels sarcasmes ce qu'à d'autres heures il avait le plus exalté : la guerre et l'amour.

Il était intéressant certes d'habiller les personnages de l'Iliade à la mode jacobéenne, comme on le dut faire lorsque Burbage et ses camarades créèrent la comédie, mais le public comprit mal les intentions du metteur en scène. Il se plaignit que les héros classiques fussent malaisément discernables sous une telle défroque. On tomba d'accord qu'une œuvre, déjà mal connue du vulgaire, y gagnait encore en obscurité.

Par contre, le cadre de l'époque convient à merveille à *la Mégère apprivoisée*. La scène du Memorial Theatre comprend d'abord un proscenium, auquel l'acteur accède par deux portes latérales ménagées dans de petites constructions érigées à l'avant-scène et surmontées chacune d'un balcon. Le plateau proprement dit est exhaussé de deux marches et divisé, dans le sens de la largeur, par trois degrés. Cela donne, en profondeur, trois plans. Tous les changements s'effectuent par un simple jeu de rideaux, sans ralentir un seul instant l'action. Le metteur en scène Iden Payne est d'avis que la continuité est essentielle à l'œuvre shakespearienne.

Le décor du fond emprunte son ordonnance à l'arrangement fixe des tréteaux élisabéthains : un édifice de bois, divisé en trois parties par des montants soutenant une sorte de bretèche à claire-voie, praticable. Des panneaux mobiles s'y peuvent insérer. C'est la porte, ce sont les fenêtres d'une maison si les

acteurs sont censés se mouvoir dans la rue. Ce sont des tentures, s'il faut l'intimité d'une chambre. La combinaison de ces éléments simples permet une grande variété. Un instrument élémentaire dont un virtuose peut tirer des effets raffinés.

La Mégère apprivoisée est, on le sait, une pièce incluse dans une autre pièce. Le prologue nous montre un gros chaudronnier ivrogne, qu'un seigneur en veine de rire fait transporter tout endormi sur un lit de parade et à qui l'on persuade qu'il est riche, de noble extraction, pourvu d'un personnel nombreux et d'une femme désirable (de fait, un page pourvu de cottes). C'est pour distraire le buveur mi-réveillé que des comédiens jouent la farce de *la Mégère.*

Jusqu'ici, les metteurs en scène faisaient disparaître le spectateur improvisé et sa suite, sitôt que la vraie pièce commençait. A Stratford, les personnages du prologue se groupent à l'avant-plan et ponctuent l'action de commentaires incongrus. A la fin, l'ivrogne dégrisé tire la morale de la pièce.

Ces interpolations ne sont point sacrilèges, si tant est d'ailleurs qu'on puisse parler de sacrilège à propos d'une œuvre dont la paternité est déjà partiellement contestée. Ces bouts de dialogue, on les a trouvés dans une version primitive et imparfaite de la pièce, antérieure de près de trente ans au folio shakespearien, édition collective type dont on suit généralement le texte. Ils sont bien dans l'esprit de l'œuvre. On a peine à imaginer *la Mégère* sans ce rehaut, tant il ajoute à l'agrément de la farce.

Pour le décor de *Hamlet*, le même cadre resserré est prévu, mais avec, à deux reprises, une échappée de plein air qui en brise les limites. Pour l'esplanade où paraît le spectre, pour le cimetière où l'on enterre Ophélie, le décor s'ouvre largement sur le ciel.

On a tort de croire que *Hamlet* requiert l'appoint d'une grande vedette. Donald Wolfit, qui fait le prince de Danemark à Stratford, est un fort bon acteur, maître de son art. Il joue intelligemment, mais il n'éclipse point ses camarades et garde sa place dans le rang. C'est beaucoup mieux ainsi. Il en résulte une impression d'équilibre, qui assure une pleine compréhension de l'œuvre.

Un protagoniste trop encombrant risque de faire oublier

au spectateur que le héros n'est qu'un chaînon dans une succession d'événements dont le retentissement dépasse tout problème individuel. Le vrai sujet de la tragédie n'est-il pas le remplacement d'une dynastie usée, corrompue, par une dynastie neuve? Il faut que l'acteur consente à reconnaître qu'il y a dans *Hamlet* non pas un, mais trois fils à qui incombe la mission de venger l'assassinat d'un père. Laerte et Fortinbras épaulent le personnage central. Les motifs « crime » et « responsabilité » s'appellent et se croisent à travers toute l'œuvre comme les thèmes d'une symphonie. Les réflexions de Hamlet sur les notions parallèles : « mort » et « au delà » font-elles plus que répondre, en mineur, aux grands accords majeurs qui forment le fond du drame?

On prétend qu'il n'y a plus d'oreilles assez subtiles pour goûter comme il faut les œuvres en vers. L'attachement à Shakespeare ne serait que le résultat d'une longue accoutumance.

L'écrivain Ashley Dukes se montra donc audacieux le jour où il ouvrit aux poètes contemporains la petite salle du Mercury Theatre, quasi inconnue du public londonien. Il mit le comble à la témérité, en choisissant une œuvre de T. S. Eliot, auteur hermétique, pénétré de foi religieuse, accoutumé aux joies graves de l'exégèse, *Murder in the cathedral* (Meurtre dans la cathédrale), c'est la lutte du spirituel contre le temporel au XIIe siècle; c'est le sang de l'archevêque Becket répandu sur le pavement consacré de Cantorbery. Sujet austère, s'il en fut.

Bien que le drame demeure statique et se développe en larges chants alternés, comme un oratorio, avec un sermon de Noël en guise d'interlude, le public accourut en foule. La brusque rupture du poème par le plaidoyer, en prose précise, claire, quasi juridique, des quatre meurtriers, s'adressant, une fois leur forfait accompli, à la salle tout entière comme à un grand jury, pouvait ne point surprendre un public habitué, depuis les élisabéthains, à de pareils discords, mais il peut paraître plus étonnant que des spectateurs moyens aient pu suivre, avec un intérêt non démenti, ces longues discussions où la dialectique triomphe, ces périodes oratoires faites de lents versets aux cadences bibliques. Une fois de plus, toutes

les idées préconçues se sont trouvées contredites. L'extrême stylisation du texte, l'importance accordée aux interventions du chœur, composé de femmes du peuple, le mélange du sublime et du familier, du réalisme verbal et des images absconses, le dédain de la couleur locale, le recours à l'anachronisme pour faire jaillir une vérité plus haute, plus profonde, rien de tout cela n'a semblé déconcerter, ni lasser l'attention d'assistances sans cesse renouvelées.

Ce fut contre toute attente un succès matériel. T. S. Eliot est depuis longtemps l'un des grands noms de la littérature anglaise. On n'avait point pensé qu'il pût être un dramaturge populaire. Si on le veut comparer à un poète français, le nom de Paul Claudel vient sous la plume, mais, à peine tracé, les différences sautent aux yeux. De ces différences, la plus importante n'est pas que T. S. Eliot est demeuré fidèle au rite anglican.

Peut-on parler encore de l'incurable frivolité des foules à laquelle les directeurs du West End déclarent qu'ils sont contraints de satisfaire, coûte que coûte?... Quelques chutes récentes seraient venues soi-disant appuyer cette affirmation : on ne veut plus de pièces pénibles.

Robert Donat, vedette du film, avait renoncé temporairement à Hollywood pour venir créer à Londres une pièce de guerre qui l'avait enthousiasmé et sur laquelle il comptait beaucoup : *Red Night* (Nuit rouge) d'un écrivain autodidacte, James Lansdale Hodson.

Cette pièce, le public ne vint pas l'applaudir, encore que la presse se fût montrée fort élogieuse, mais c'est peut-être aussi que le miracle de *Journey's End* (La fin du voyage) n'est pas de ceux qui se peuvent répéter.

J.-B. Priestley, encouragé par de précédentes réussites, avait cru pouvoir courir un risque. La « tragédie-farce » qu'il intitule *Bees on the boat deck* (Des abeilles sur le pont du navire) prétend remuer des idées générales sous une forme assimilable. Il s'agit d'un bon vieux steamer, le *Gloriana*, qu'une compagnie de navigation maintient provisoirement dans le coin le plus tranquille d'un port. Le mécanicien en chef et l'officier en second qui ont accepté la garde du bâtiment abandonné ont cependant fort à faire à le garantir des

incursions. Et ce ne sont pas des touristes inoffensifs qui l'envahissent, mais un chimiste un peu toqué qui veut expérimenter à tout prix un nouvel explosif, un financier des plus redoutables, un membre du parti communiste, un fasciste professionnel armé jusqu'aux dents. Le vieux navire devient un objectif et, de la proue à la poupe s'allume une guerre sans merci. Lorsque l'industrie des gardiens réussit enfin à éloigner ces fous dangereux, lorsqu'ils se réjouissent d'avoir, au prix de tant d'efforts et au péril de leur vie, sauvé de la profanation ce *Gloriana* qui leur tient tant au cœur, un messager de la compagnie maritime vient leur annoncer froidement qu'ils ont à quitter cette vieille coque hors d'usage, que le conseil d'administration a décidé de faire sauter un de ces jours.

Une solide interprétation ne parvint pas à imposer la pièce, qui avait, elle aussi, bénéficié d'une presse élogieuse. On a fait remarquer, à ce sujet, que le public anglais a l'horreur des allusions politiques et que les symboles, même lorsqu'ils sont aussi transparents que ceux dont use Priestley, lui inspirent une indicible méfiance. C'est possible, mais comment expliquer alors que le Little Theatre joue devant des salles pleines à craquer un drame expressionniste : *le Jeu des Insectes* (traduit du tchèque) où la satire se donne libre cours sous le couvert de la transposition? Les papillons, les scarabées, les fourmis nous y offrent une image effrayante de notre Europe chaotique livrée à toutes les déraisons, à toutes les haines, à toutes les violences.

Serait-ce point que le public se refuse de souscrire aux demi-mesures, aux compromis, et qu'il réserve son concours aux œuvres qui sont franchement ce qu'elles sont, dans le pire comme dans le meilleur? L'erreur de Priestley aurait donc résidé dans une sorte d'hésitation entre deux genres. Il aurait en même temps découragé l'homme de la rue et les délicats.

Sans doute vaut-il mieux ne point parler ici de certaines productions récentes que des prétextes d'opportunité commerciale pouvaient seuls justifier. Mais gardons-nous d'autre part d'exagérer le dédain.

Depuis Molière, nous savons que le souci de plaire se peut

concilier avec la probité artistique, voire avec le génie. Sans aller aussi loin, prenons par exemple ce stupéfiant Noël Coward, que Paris connaît presque aussi bien que Londres. Son extrême versatilité a toujours échappé aux classements, aux formules. S'il pousse à tel point la recherche du renouvellement total, c'est autant, nous le jurerions, pour tenir en haleine la faveur du public que pour obéir à l'appel profond de sa nature de créateur. Son but fut-il cette fois de parer à cette double concurrence : le cinéma et le music-hall? Va-t-il au-devant du goût que ses compatriotes manifestent pour les attractions courtes, agressives, habilement mélangées et contrastées? Toujours est-il qu'il composa, d'un long trait de plume, eût-on dit, neuf piécettes en un acte qui, pendant de longs mois, firent affiche au Phœnix Theatre sous ce titre collectif : *Ce soir, à huit heures trente.* Un triple programme alterné les répartissait chaque semaine dans un ordre variable et Noël Coward auteur, toujours soucieux de bien servir Noël Coward acteur, lui avait réservé neuf rôles. Excellent prétexte à frégoliser. On pouvait le contempler tour à tour sous les traits d'un neurologue à succès et d'un artiste de variétés malchanceux, d'un grand bourgeois à la mode de 1860 et d'un petit employé banlieusard, d'un époux jaloux et d'un amant volage. Que sais-je encore? Il chantait. Il dansait. Il allait même jusqu'à se risquer à de l'acrobatie. Ce fut la « sensation » de la saison.

La discipline de l'acte bref et plein lui est au surplus favorable. Il n'est pas de meilleure école que celle de la concision. L'argument de *The astonished heart* (Le cœur étonné), un petit drame qui ne dure pas beaucoup plus d'une demi-heure, pourrait nourrir la plus ambitieuse des pièces en cinq actes. On y voit se manifester cette ardeur amoureuse qui se rit des conventions et ne s'apaise que dans la mort, mais le Tristan et l'Yseult de la chose ne s'embarquent point dans les amplifications pathétiques. Les scènes d'amour et de désespoir sont traitées à l'étouffée. Des monosyllabes, des interjections, des réticences forment le plus clair d'un dialogue qui se déroule sans éclats de voix entre un cendrier, un plateau de cocktails et un téléphone. L'emphase du titre ne doit pas donner le change. L'héroïne se réfère au Deutéronome, mais avec une sorte de pudeur ironique, et l'auteur met aussitôt la pédale

sourde. Un interlocuteur voudra vérifier la citation : « L'Éternel te frappera d'aveuglement, de frénésie et d'étonnement de cœur », mais c'est à l'office qu'il faudra qu'on aille chercher une Bible. Il y a beau temps déjà que le Livre sacré, trésor familial du home traditionnel, ne se trouve plus qu'entre les mains de vieilles cuisinières. Tout Noël Coward est dans de tels coups de patte.

D'autres sketches sont d'une trame plus lâche, mais avec ce je ne sais quoi pourtant qui est la signature du dramaturge né. *Hands across the sea* (Poignée de mains par-dessus la mer) nous montre des Londoniens, retour de croisière, assaillis par les coloniaux rencontrés là-bas, à qui ils ont dit chaleureusement : « Venez donc nous voir quand vous serez en Angleterre. » Le coup de théâtre initial de *We were dancing* (Nous dansions) rappelle le début de la *Parisienne*, encore aggravé. Nous sommes aux Indes, dans un casino. Une jeune femme et un jeune homme entrent en valsant. La danse finie, leurs bouches se joignent. Un homme entre et les regarde. Sur quoi, la jeune femme de faire, en mondaine accomplie, les présentations : « Mon mari. » Puis se tournant vers le danseur dont les lèvres viennent de se détacher des siennes : « Excusez-moi. Je n'ai pas très bien compris votre nom. »

On s'en rend compte. La complaisance de Noël Coward vis-à-vis de son public ne comporte point l'obligation de ne le point choquer. L'auteur de *Design for living* (Plan de vie) en a toujours usé fort librement à cet égard et il est de ces enfants gâtés à qui l'on pardonne toutes les impertinences.

D'autres écrivains se contraignent à plus de ménagements. Miss Dodie Smith, que l'on peut considérer comme le type même de l'auteur à succès, puisqu'elle n'a jusqu'à ce jour enregistré aucun échec, a toujours multiplié les précautions. Elle pousse à l'extrême le soin de ne chagriner personne. Sa dernière pièce, *Call it a day* (ce que je traduirai par : En voilà une journée) peut véritablement passer pour le modèle même de la prudence matoise.

Toute l'action se déroule entre huit heures du matin et minuit. Lorsque le rideau se lève, un soleil printanier pénètre dans la chambre conjugale où les héros s'éveillent dans des lits chastement jumeaux. Ce sont des bourgeois moyens, pris

à mi-côte entre la jeunesse et la maturité. Notez que l'on a choisi pour représenter ce Monsieur et cette Madame tout-le-monde des acteurs aussi séduisants que le bel Owen Nares et la belle miss Fay Compton. Première concession aux exigences du parterre. On se résigne difficilement à contempler un héros, une héroïne, qui ne soient pas mieux faits, mieux habillés que le commun des mortels. Le réalisme quotidien, on l'ira chercher dans les menus détails de la mise en scène, dans les personnages accessoires.

Nous passons dans la cuisine où les domestiques conversent. L'épisode est d'une exactitude amusante et il n'est pas une spectatrice, ravie, qui ne s'écrie : « Comme c'est bien ça! » Puis, c'est la table autour de laquelle la famille s'assemble pour le premier déjeuner. Les trois enfants sont là : une jeune fille taciturne, un peu boudeuse, mais bien jolie; un jeune homme à peine dégrossi, à l'air naïf et ouvert, qui s'intéresse aux moteurs d'autos; une adolescente bruyante, très « enfant terrible ». Une vague d'attendrissement passe sur la salle à cette vision du « home » idéal, tandis que les acteurs absorbent les « toasts » et le « bacon » de rigueur.

Mais à mesure que la journée progresse, nous apprenons, avec une certaine anxiété, que la maman est étrangement troublée par un vigoureux colonial, débarqué à Londres de la veille; que le papa, expert comptable agréé, est attaqué de front par une jeune actrice dont il rédige les déclarations de revenus; que la charmante jeune fille se jette à la tête d'un peintre qui fait son portrait et qu'elle exige de lui un rendez-vous pour le soir même; qu'enfin le timide jeune homme est serré de près par un trop joli compagnon qui cherche à l'entraîner dans un cercle d'esthètes... Du coup, les vieilles dames murmurent. Il y a toujours un nombre imposant de vieilles dames dans un auditoire londonien... Allons! Ce sera encore une de ces pièces cyniques qui reflètent la corruption de notre âge! C'est bien mal connaître miss Dodie Smith. Prêtons l'oreille à la suite.

La jeune fille ne trouve pas le peintre au rendez-vous. La femme de celui-ci a su parer le coup, discrètement. Le jeune homme rencontre à temps une petite voisine, une fleur d'ingénuité, dont le charme juvénile le détourne d'une inquiétante amitié.

Du coup, dans la salle, les dames mûres poussent un « ouf » de soulagement. Mais ce n'est pas fini. A l'instant même où la conversation de l'expert-comptable et de l'entreprenante actrice va devenir trop familière, un tiers surgit et la tentation se trouve écartée. De son côté, la maman s'est reprise. Le dernier tableau nous montre Owen Nares et miss Fay Compton se confessant leurs torts réciproques, une fois la nuit venue, tout en se déshabillant.

Au moment où le rideau tombe, ils s'apprêtent à s'endormir bien sagement, la conscience débarrassée. Demain, ils n'y penseront plus... Le public se retire, décidément réconforté. On lui a donné tout juste le genre de joie et d'inquiétude qui suffit à ses délices. L'habileté de miss Dodie Smith ne saurait faire aucun doute. La pièce est bien jouée, minutieusement mise en scène. Que faut-il de plus?

Si c'est un peu d'idéalisme, deux nouveaux venus, dont le Duchess Theatre révèle le nom : George Billam et Peter Goldsmith, se chargent d'en fournir, mais, il faut l'avouer, c'est de l'idéalisme à bon compte.

Spring Tide (Marée de printemps). Le titre évoque, assurent les auteurs, les remous périodiques essaimant vers d'imprévus destins, la jeunesse besogneuse que le mirage de l'art fascine. Ceux qu'un hasard clément conduit, lorsqu'ils débarquent dans la capitale, vers la petite pension de famille tenue par la bonne Mrs Porrett, se mettent sous la protection d'une fée bienfaisante. Deux rusés génies la secondent : un Irlandais, moqueur et altruiste comme le veut la tradition, et un brave homme d'escroc au grand cœur comme on n'en voit qu'au théâtre.

Bien entendu, la générosité de la patronne mène l'établissement à la ruine et le manque de sens pratique égare les artistes en herbe dans des voies non profitables. C'est pourquoi l'Irlandais et l'escroc les font entrer, bon gré mal gré, dans une association de secours mutuels où leurs dons innés seront judicieusement exploités pour le plus grand bien de la communauté. Le bon escroc, qui a lancé tant d'affaires fallacieuses, réussira bien à faire accepter sur le marché le dramaturge qu'on ne joue pas, la journaliste dont on n'insère pas la copie, la musicienne dont nul orchestre n'exécute les œuvres, et ainsi de suite.

Ce genre d'entreprise réussit toujours au théâtre. C'est une des lois du genre. Dix minutes d'entr'acte suffisent. Les auteurs négligent de nous dire comment le miracle s'effectue, mais cela n'a pas d'importance puisque nous nageons dans cet optimisme insouciant qui fait les contes bleus.

L'argent afflue. Sur les six jeunes gens engagés dans l'aventure, un seul n'a pas réussi : un peintre. Les auteurs nous font entendre que c'est le seul qui ait vraiment du talent. Il accepte d'ailleurs, après une légère résistance due aux scrupules d'une belle âme, sa part du pactole.

Des couples se forment, puisqu'il y a trois hommes et trois jeunes filles et que l'amour s'est, naturellement, mis de la partie. Et ils s'en vont, deux par deux, pourvus d'ample numéraire, contrepartie actuelle du bonheur idéal réservé par les fées aux héros des belles légendes. Nul ne souhaite au surplus qu'ils aient beaucoup d'enfants.

Ils sont partis, mais la vie continue. La bonne patronne et ses amis se préparent à recevoir de nouveaux pensionnaires. On ne les acceptera que très jeunes, très abandonnés, accablés d'impécune, incertains de leur sort, afin de pouvoir faire leur bonheur.

Une telle donnée pourrait prêter à maints développements ailés, musicaux. Il suffirait d'un minimum de poésie, de fantaisie allègre, mais le dialogue qui nous est offert ne laisse jamais entrevoir pareilles intentions et les jouvenceaux ne cessent point un seul instant d'être des personnages moyens de comédie. Les jeunes acteurs chargés de les animer n'ont à faire preuve que d'une certaine fraîcheur et d'entrain. Heureusement, il y a pour les encadrer la surprenante Louise Hampton, grande comédienne de caractère, et Arthur Sinclair, transfuge de l'Abbey Theatre de Dublin. Elle, une face étroite, des yeux pâles et perçants, un nez accentué, un sourire large, meublé de dents longues; lui, un front dégarni, une auréole argentée, un regard pétillant filtré par des paupières rapprochées, un pli malicieux au coin de lèvres minces. On les dirait échappés tout vivants d'un volume de Charles Dickens.

Dans la pièce de Rodney Ackland, *After October* (Après le mois d'octobre) qu'on joue à l'Aldwych Theatre, il n'est plus question de cette sécurité, de cette foi dans l'amitié du destin

qui ont inspiré tant d'œuvres romanesques en cette bienheureuse Angleterre où l'élément féminin forme la majorité des gens de lettres et du public. Les personnages de ces trois actes se prélassent, il est vrai, dans une sorte d'incurie béate que berce le chant de la radio. On les sent pénétrés du sentiment vague et veule que, quoi qu'il arrive, tout finira bien par s'arranger. Mais, cet optimisme de qualité inférieure, on sent bien que l'auteur ne le partage point et n'imagine pas un seul instant que le public s'y pourrait laisser gagner.

Rhoda Monckhams est une ancienne actrice de musical comedy. Son fils, Clive, est une sorte d'homme de lettres. L'une de ses filles fait le métier de dactylo; l'autre danse dans des cabarets de nuit. Elle a ramené de France où elle a fait une saison, une espèce de mari. Ajoutez à cela une co-locataire, employée dans un institut de beauté, qui se bourre de stupéfiants. Tout cela vit dans un tout petit appartement, les uns sur les autres. La menace du créancier stimule seule leur indolence. Le moindre coup de sonnette les fait s'aplatir sous les meubles, mais, sitôt le péril éloigné, l'appartement retentit à nouveau de rires, de gambades, de chants.

Un coup de téléphone. La pièce de Clive est acceptée par un directeur. La première aura lieu en juin. Et aussitôt les projets de s'épanouir. La maman pourra prendre une bonne à demeure. La dactylo pourra se remettre à l'étude de la peinture. On fera débuter la danseuse à Covent-Garden. La locataire, qui allait, par lassitude, se laisser unir à un colonial enrichi, confesse à Clive que c'est lui qu'elle aime et que, peut-être, si sa pièce est un succès... Il n'est pas jusqu'à un bohème famélique, qu'on voit de temps en temps venir manger les restants du déjeuner et chiper les bouquins de Clive à qui l'on ne promette d'éditer ses vers, après le mois de juin.

Mais l'auteur dramatique imaginé par Rodney Ackland n'est pas né sous une étoile aussi favorable que les apprentis de l'art dont *Spring Tide* était peuplé. La pièce est un four et chacun de retourner, tête basse, à sa besogne médiocre... Un nouveau coup de téléphone tire la maisonnée de sa dépression. Un agent vient d'acheter le droit de jouer la pièce en Scandinavie... En octobre! Ce nouveau délai fait surgir de nouveaux espoirs, de nouveaux projets. La pièce s'achève sur une sorte de « da

capo » auquel vous pouvez attribuer une valeur symbolique.

L'indulgence, la sympathie que Rodney Ackland éprouve à l'égard de ses personnages est manifeste. S'il les choisit hors des cadres réguliers de la société, c'est par un sentiment analogue à celui qui pousse le zoologiste à étudier la bête sauvage de préférence à l'animal domestique. L'auteur confesse qu'il aime l'homme à l'état naturel. Au cours d'une conversation récente, il m'a déclaré tout uniment qu'en Angleterre, pour le trouver, il fallait quitter la bourgeoisie et aborder ce qu'on appelle la bohème. « Chez vous », a-t-il ajouté en souriant, « ce ne serait pas nécessaire ».

Les critiques ont dit de lui qu'il s'est mis à l'école de Tchekhov. Il y a dix ans, c'eût été un reproche. A présent, c'est un éloge. Tchekhov, après avoir violemment déconcerté le public britannique, est aujourd'hui le maître que plus personne n'ose discuter, celui chez qui la jeunesse intellectuelle va chercher son enseignement. Une reprise de *la Mouette* remporte ces temps-ci un succès inespéré et ce n'est pas seulement parce que l'interprétation est d'un éclat exceptionnel. Un « All star cast », comme on dit là-bas. Rien que des étoiles, mais Tchekhov n'aurait pas besoin de ce stimulant. A dire vrai, l'on ferait le voyage rien que pour écouter miss Edith Evans, personnalité vigoureuse qui domine de haut son entourage de vedettes.

C'est, non de Tchekhov pourtant, mais d'Ibsen, qu'un jeune dramaturge qui signe Max Catto, paraît avoir médité les leçons. La curieuse pièce que le théâtre du Vaudeville a révélée, s'intitule *Green Waters* (Eaux vertes) et se situe dans un village maritime de l'Écosse. On n'a pas pu me dire, car personne ne paraissait le connaître, si l'auteur est réellement écossais ou s'il s'efforce seulement de reconstituer une atmosphère. Toujours est-il qu'on sent le cinglement du vent, l'âpreté des pluies, le choc des embruns.

L'œuvre est inégale, mais attachante. Les maladresses techniques y sont évidentes, mais elles importent peu, tant l'auteur parvient à extérioriser en quelques mots les pensées secrètes de ses personnages.

Un fils vit en guerre ouverte avec son père. C'est un bâtard, du type exaspéré, qui poursuit de ses sarcasmes et de sa colère l'auteur de son malheur, dont il enrage de dépendre.

Le frère légitime arrive de la ville, avec sa jeune femme, et prend parti pour son père, contre l'irrégulier. Celui-ci s'éprend de sa belle-sœur, une douce créature réduite à une sorte de passivité silencieuse.

Lorsque la haine familiale vient d'atteindre son comble, qu'une scène violente a surgi entre l'Abel sauvage et le Caïn bourgeois (qui s'arrête aux coups), aggravée encore par la frénésie d'un braconnier ivrogne, attaché au bâtard comme l'esclave à son maître, celui-ci voit soudain clair en lui-même. Il découvre, grâce à ce tumulte même, que ce père, contre lequel il accumula tant de rancunes et qu'il a voulu haïr, désespérément, il l'aime au fond, et du meilleur de lui-même.

Apaisés, le père et le fils vivront dans la solitude, taciturnes peut-être, mais non plus ennemis.

Écossais, James Bridie l'est, lui, authentiquement. L'humour sec, presque féroce, qu'il prodigue dans ses comédies est, m'assure-t-on, bien de ces régions froides et fermées, mais je soupçonne que ces commentaires corrosifs sur la vie et les misères de la condition humaine, cette logique si personnelle, ce non-conformisme qu'on lui a tant reproché, appartiennent plus en propre à ce docteur de Glasgow, qui ne ressemble à aucun autre docteur et peut-être à aucun autre Écossais, qu'à la nation dont il est sorti.

The Black Eye (L'œil noir) est une paraphrase moderne de l'enfant prodigue, mais l'enfant prodigue qu'invente Bridie quitte la maison paternelle sans un sou et y revient, le portefeuille bourré de billets gagnés au jeu. Voici l'histoire, qui du reste importe peu, l'essentiel de la pièce étant en marge de l'aventure qui en est le prétexte : George Windlestraw, qui vient d'échouer à un examen, rentre ivre chez lui. Il conquiert en un tournemain, grâce à la lucidité spéciale que lui donne l'ébriété, la fiancée de son frère Johnnie, qui est le « bon frère ». Il est sur le point de quitter Glasgow pour Londres, afin de tenter sa chance, lorsqu'un accident survenu à son père le force à rester et à s'occuper des affaires familiales. Quelques heures de bureau lui suffisent pour se rendre compte du désordre qui y règne. Il se dispute avec son frère et part enfin en claquant la porte. James Bridie, qui a dépassé la quarantaine, n'a pas tout à fait la même façon de mener et de dénouer

les conflits fraternels que le jeune Max Catto, lequel y va de tout cœur, sans sous-entendus ironiques.

Comment, vingt-quatre heures plus tard, George peut repasser le seuil familial, avec tout juste l'argent qu'il faut pour renflouer l'affaire, comment le différend entre lui et Johnnie se règle par une volée de coups de poing (de là, « l'œil noir » du héros), comment enfin la fiancée de l'un éprise de l'autre se déprend brusquement des deux frères et vide les lieux, c'est ce que je ne me chargerai point d'exposer ici. James Bridie excelle dans les retournements soudains de l'action dramatique, que provoque un mot inattendu. On ne peut songer à définir sa « manière ». Quoi qu'il fasse, il ne saurait laisser le public indifférent.

Cet auteur original a-t-il été tout à fait bien inspiré en adaptant, à l'écossaise, une pièce allemande de Bruno Frank : *Une tempête dans un verre d'eau*? (verre d'eau, soit dit en passant, qui devient en anglais une tasse de thé). Oui, si l'on ne considère que le résultat matériel, puisque c'est une des plus grosses réussites du moment et que James Bridie est cette fois parvenu à se faire entendre d'une sorte de public qui l'avait jusqu'alors boudé. Mais on se peut demander pourquoi l'écrivain s'est astreint à travailler sur le canevas d'un autre, alors que ceux qu'il invente lui-même sont incontestablement meilleurs, et de beaucoup. C'est une historiette assez banale au fond que celle de ce magistrat de petite ville, obsédé d'ambitions politiques et perdant toute sa popularité parce qu'une marchande des quatre-saisons a vu son chien bien-aimé, appréhendé pour raisons fiscales. La brave femme assiège le magistrat de ses récriminations passionnées et celui-ci la rudoie. Un reporter a été présent à l'entretien. Sous le coup de l'indignation, il écrit un article violent qui ameute la ville, ruine la carrière de l'homme politique, mais rend le toutou à sa mémère.

Je ne sais ce que vaut l'œuvre originale, mais ce qu'il y a de plus drôle dans la pièce qu'on joue au Garrick Theatre, c'est assurément le tour savoureux que James Bridie imprime au dialogue et qui porte sa marque. Il fait de la marchande ambulante une Irlandaise volubile dont le jargon chantant contraste plaisamment avec le patois plus rude des Highlands. C'est irrésistible.

Les apports provinciaux ont toujours enrichi la scène anglaise. Mais les colonies n'étaient guère jusqu'ici venues à la rescousse. Les directeurs du Saint-Martin's Theatre eurent la surprise un jour de recevoir un pli recommandé d'Australie : un manuscrit, signé d'un nom féminin, Margot Neville. Il arrive parfois, quoi qu'on dise, que les directeurs de théâtre lisent les pièces qui leur sont soumises, même lorsqu'elles émanent d'inconnus. Les trois actes de *Heroes don't care* (Les héros ne s'en soucient guère) se trouvèrent être de bonne comédie. Une verve franche, pas toujours très fine, mais effective, avec ce que nous appellerions « un brin de gauloiserie ».

Rien du reste qui rappelle l'Australie ni dans les personnages, ni dans l'action. Celle-ci se déroule, qui l'eût cru? aux régions arctiques du soleil de minuit. Il y a gros à parier que miss Neville n'y a jamais mis le pied. La pièce a du succès. On rit beaucoup aux mésaventures conjugales de sir Edward Pakenham, chef d'une expédition polaire. Un acteur de composition, Félix Aylmer, est admirable là dedans. Il faut le voir, le crâne en pointe, la moustache épaisse et tombante, l'œil éteint. Il faut l'entendre s'aventurer dans d'interminables explications que personne n'écoute.

Au moment de s'embarquer, le pauvre homme se voit en butte à l'hostilité sournoise de sa femme, qui contrecarre tous ses préparatifs. Ce n'est point qu'elle se soucie de retenir son mari, mais il y a parmi l'expédition, un petit jeune homme auquel cette belle dame s'intéresse fort. Tout s'arrange dès l'instant où une exploratrice obstinée réussit à prendre la place du gigolo défaillant. Le mari part. Le gigolo reste. Les héros ne se soucient pas de ce qu'ils laissent derrière eux.

Miss Nancy Price, comédienne-directrice, prend le soin chaque soir, après le dernier acte de *Whiteoakes*, de rappeler à son public que c'est la première fois qu'à Londres on joue une pièce d'un auteur canadien.

Miss Mazo de la Roche nous trace un très captivant tableau de la vie terrienne dans l'Amérique septentrionale. La famille Whiteoaks se groupe autour d'une aïeule centenaire, qui tient encore d'une main énergique le sceptre de l'autorité. Ses fils, septuagénaires, sa fille, ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants l'entourent de respect et de convoitises. La famille

s'est ruinée dans des entreprises hasardeuses. Les fils ont dissipé tout leur avoir, mais l'aïeule a conservé jalousement sa fortune personnelle et, la loi ne prévoyant point là-bas de réserves à la liberté, pour les parents, de disposer de leurs biens, elle a fait connaître son dessein de ne point diviser le capital qu'elle détient, mais de choisir, parmi les siens, un seul légataire universel.

On sait que la rapacité, les manœuvres, les intrigues et les déceptions des héritiers ont toujours fourni une excellente matière dramatique. L'auteur possède le pouvoir de caractériser d'un trait juste et saillant ses personnages. C'est un tout jeune homme craintif et méprisé par son entourage à cause de son goût immodéré pour la musique, qui se trouvera brusquement riche et comblé. La grand'mère savait d'ailleurs ce qu'elle faisait. Cette bonne fée bourrue est allée chercher Cendrillon dans l'ombre. L'élu s'affirmera digne d'une telle faveur, à l'épreuve. L'aïeule clairvoyante est remarquablement interprétée par Miss Nancy Price, à qui des critiques plaisantins ont reproché d'être trop jeune pour son personnage de « matriarche » qui a contemplé tout un siècle.

Miss Mazo de la Roche a tiré sa pièce d'un roman, ou plutôt d'une série de romans dont elle est l'auteur et qui porte le même titre. On a joué (est-ce une coïncidence?) beaucoup d'adaptations de romans, cette saison dernière, en Angleterre. On est même allé chercher dans un passé assez lointain des œuvres célèbres pour les ranimer au feu des projecteurs. C'est ainsi qu'en même temps deux auteurs dramatiques ont extrait des comédies de *Pride and prejudice* (Orgueil et préjugé), l'œuvre immortelle de Jane Austen. A. A. Milne, dramaturge de renom, fut battu de justesse par miss Helen Jerome, Anglaise établie à New York, dont l'adaptation présentait l'avantage, pour un directeur anglais, d'avoir été consacrée déjà par un grand succès américain. Miss Helen Jerome s'est d'ailleurs acquittée avec un tact exquis d'une tâche difficile. Les romans de Jane Austen valent surtout par le détail, les délicates notions psychologiques. L'intrigue n'y compte guère.

Cela se passe au temps où Albion combattait l'empereur Napoléon, ce qui permet de jolis costumes, mais la guerre ne s'y soupçonne point. On y voit des mères préoccupées

seulement de marier leurs filles. De beaux jeunes gens, dont quelques-uns portent l'uniforme, ne semblent avoir d'autres préoccupations que celle de tourner amoureusement autour de robes de mousseline claire.

Il y a beaucoup plus de substance dans la vigoureuse version dramatique que la même miss Helen Jerome vient de donner de *Jane Eyre*, le chef-d'œuvre de Charlotte Brontë. Sir Barry Jackson, l'animateur des Festivals de Malvern, soucieux de donner chaque été, au milieu d'un programme rétrospectif, la primeur d'au moins une pièce inédite, a fait connaître à ses fidèles ce drame où le public retrouve avec joie les émotions de sa jeunesse. Bernard Shaw, la veille de la générale, qui coïncidait à peu près avec son quatre-vingtième anniversaire, proclamait joyeusement : « J'ai lu le livre, il y a quelque soixante-dix ans. »

On jouera bientôt la pièce à Londres. L'adaptation n'a point abîmé la belle histoire d'amour. Jane Eyre, humble gouvernante, est aimée du sombre châtelain Rochester, que convoitent toutes les belles et aristocratiques jeunes filles du voisinage. De terribles épreuves l'assaillent. Elle doit choisir entre son devoir et sa passion. Elle choisit courageusement son devoir, et elle en est récompensée au dénouement, car les auteurs victoriens avaient foi dans la juste répartition des peines et des joies.

Pour assurer le succès, il ne manque même point au spectacle ce piment de la terreur qui, depuis les romans « noirs » d'Ann Ratcliffe, continue d'agréer au goût anglais. Ce culte de la sensation brutale se concilie curieusement avec une dilection pour la romance et pour l'idylle.

Il y a dans le château de Rochester une aile mystérieuse défendue contre les approches des curieux. Le jour où Jane Eyre sait ce que recèle une chambre fatale (telle la dernière épouse de la Barbe-Bleue), c'en est fait de son fragile bonheur.

Barbe-Bleue, c'est le thème qu'a repris aussi, car, en vérité, il faut toujours à l'imagination, là-bas, un certain rappel des thèmes chers à l'enfance, l'auteur acteur Franck Vosper, en adaptant un récit d'Agatha Christie... Encore une adaptation! Décidément, au théâtre, tout se fait un peu en série.

Love from a stranger (L'amour d'un étranger), c'est, comme

on dit là-bas le « thriller », c'est-à-dire la pièce qui fait frémir, mais c'est un « thriller » sans énigme et sans détective.

Frank Vosper a composé jadis un drame fort complexe, où il analysait les velléités criminelles d'une femme. Cela s'appelait en français : *la Folle du logis* et cela se serait appelé en anglais : *People like us* (Des gens comme nous), si la censure avait permis aux sujets du roi George V de l'ouïr. On s'y pouvait rendre compte de l'intérêt que l'auteur prenait au mécanisme de l'impulsion meurtrière et aux jeux pervers de l'imagination. Si vous consultez : *Who's who* (Littéralement : « Qui est un tel ») ce dictionnaire biographique de toutes les célébrités vivantes, vous verrez que Frank Vosper, interrogé sur ses distractions favorites, a répondu : « La criminologie et la cueillette des mûres sauvages. » Voilà qui est révélateur et bien anglais.

La pièce nouvelle est de la criminologie, traitée un peu nonchalamment, en distraction de vacances. Les deux premiers actes ont des allures de flânerie, mais le troisième acte est dramatique à souhait, avec une progression dans la terreur qui fait frissonner délicieusement, toutes les nuques féminines, tendues nerveusement vers le spectacle.

L'héroïne (miss Marie Ney, une actrice fine et compréhensive) s'aperçoit que l'homme qu'elle a épousé dans un coup de tête, sans le connaître, est fou, que sa folie est celle de l'assassinat et qu'il s'est débarrassé déjà d'autres épouses trop clairvoyantes. Frank Vosper, l'auteur, est, avec une étourdissante virtuosité, la Barbe-bleue, ou, si vous voulez, le Landru de l'affaire, mais c'est un Landru blond, ou pour mieux dire, oxygéné. Il a eu le courage de se faire décolorer les cheveux pour être plus complètement son sinistre personnage.

On s'est précipité au New Theatre, rien que pour voir la métamorphose. Ne riez point. C'est à ces signes, naïfs si l'on veut, qu'on reconnaît qu'un peuple s'intéresse encore aux choses du théâtre. En découvrez-vous beaucoup chez nous à l'heure qu'il est?

ROBERT DE SMET

L'HISTOIRE

L'Égypte des Ptolémées. — La civilisation hellénistique. — La belle Madame Tallien. — Histoires provinciales : l'Alsace romaine, Lille-en-Flandre, l'Orléanais.

L'histoire ancienne est le terrain sur lequel les savants de tous les pays se rencontrent le plus agréablement. L'éloignement dans le temps comme dans l'espace amortit les partis pris ou mieux en souligne la vanité. Mais, disparue la passion, reste l'intérêt qui se renouvelle avec le changement de point de vue. Une histoire de Rome ou d'Athènes n'est pas conçue sous le même angle par un Anglais, un Allemand, un Italien ou un Français. C'est pourquoi de plus en plus on traduit les ouvrages d'histoire ancienne, beaucoup moins parce qu'on attend du nouveau que pour voir les mêmes questions sous un jour nouveau. C'est un peu la surprise qu'on éprouve à voir le musée du Louvre à l'éclairage de nuit.

Voici par exemple des *Tableaux de la vie antique* de M. Michel Rostovtzeff (Payot). L'auteur est assurément dans la condition que Lucien trouvait idéale pour un historien : n'être d'aucun pays, ce qu'on appelait alors *apolis*, ce qui s'appelle aujourd'hui *heimatlos*. M. Rostovtzeff, né à Kiev en Ukraine, est docteur ès lettres latines de l'Université de Saint-Pétersbourg où il fut professeur en même temps que membre de l'Académie des sciences, au temps des tsars. Chassé de son pays par la Révolution de 1918, à l'âge de quarante-huit ans, il fait un stage à Oxford, puis passe aux

États-Unis où nous le trouvons professeur d'histoire ancienne à l'université du Wisconsin, puis à celle de Yale, dont il est une des lumières. Il est membre de notre Académie des Inscriptions comme associé étranger. Ses grands ouvrages sont écrits en anglais; celui-ci est un recueil de six conférences faites aux étudiants, d'une forme et d'une érudition plus accessibles au grand public.

Si M. Rostovtzeff n'avait voyagé qu'au Nouveau-Monde, il ne connaîtrait l'antiquité classique que par les textes. C'est tout le contraire. Nul n'a davantage couru la Méditerranée et le Proche Orient, de Pompéi au lac Fayoum, de la mer Noire à l'Euphrate. Il a dirigé avec le comte du Mesnil du Buisson les fouilles de Doura-Europas, cité frontière du monde hellénistique et romain, aux portes de l'empire parthe. Il a publié sur ce sujet sept ou huit volumes de rapports à l'Université de Yale. C'est pour se délasser qu'il a déchiffré les papyrus du Fayoum et qu'il nous raconte l'histoire d'Apollonius et Zénon, qui furent de grands personnages à l'époque de Ptolémée Philadelphe quand il s'agissait de gagner à la culture les marécages en bordure du lac, où pullulaient, dans les roseaux et les tamaris, sangliers, serpents, grenouilles, tortues et, régnant sur tous, les crocodiles dont la ville de Crocodilopolis se glorifiait de porter le nom.

Dès cette époque, les terres cultivables ne suffisaient pas à la population. Pour installer les colons grecs qui les entouraient, qui les servaient et les aidaient à helléniser le Delta, les Ptolémées ne pouvaient exproprier leurs sujets indigènes sous peine de provoquer à plaisir la famine et la révolte. C'est en conquérant, sur les déserts ou sur les bas-fonds, des terres nouvelles qu'on essayait de résoudre la question de la surpopulation, qui se pose et qu'on résout aujourd'hui de même par des barrages, des irrigations et la mise en valeur de tout ce qui peut en acquérir. Il y a là un côté de l'administration des Ptolémées qui n'a jamais été mis si bien en lumière. Il ne s'agissait pas, à vrai dire, d'accroître le bien-être du paysan mais d'accroître les revenus du Trésor. Ces rois d'Égypte étaient de bons administrateurs, mais pas philanthropes pour une obole.

La dynastie des Lagides a mal fini; elle avait bien com-

mencé et les Romains l'ont d'ailleurs aidée à mal tourner. Le chapitre que lui consacre M. Rostovtzeff est une précieuse contribution à l'histoire économique et morale de l'Égypte ptolémaïque.

***

Le volume de M. Tarn, membre de l'Académie britannique, sur *la Civilisation hellénistique* est d'un plus large intérêt. C'est un tableau, sommaire mais fouillé, de la civilisation hellénistique au cours des trois siècles qui vont de la mort d'Alexandre à celle de Cléopâtre (323-31 avant J.-C.). C'est l'inventaire de l'Orient tel que le connut et le conquit la République romaine, à charge d'être conquise elle-même par le charme et le prestige de ce monde hellénistique, qui est plus et moins que l'hellénisme et où l'art et la culture antique atteignent leur suprême épanouissement. Le cadre de la cité grecque, jalouse et exclusive, avait éclaté. Au lieu du citoyen, rehaussé mais aussi rétréci par le patriotisme local, nous voyons l'homme nouveau, sorte de citoyen du monde, dont l'activité sous toutes ses formes ne connaît pas de frontières, dont la science a un caractère d'universalité puisque des étudiants de tous les pays se pressent aux cours et aux bibliothèques de Rhodes, de Pergame, ou d'Alexandrie, plus nombreux que n'avaient jamais été les fidèles des jardins d'Academos ou des mystères d'Eleusis.

Cette première époque de la civilisation hellénistique est la plus glorieuse et la plus spontanée. Elle sombra dans le cataclysme des guerres civiles où Rome entraîna l'Orient, lequel fournit l'argent, une partie des armées et les grands champs de bataille. Ni Pharsale, ni Thapsus, ni Philippes, ni Actium ne sont en terre latine. Pompée meurt en Égypte, Antoine aussi. Les destructions de tant de merveilles de l'Art et de l'esprit sont dues aux Romains. Cet hellénisme frappé à mort, l'empire romain cherchera à le ressusciter, mais celui qui va renaître à partir d'Auguste et surtout de Néron ne sera plus le même. Il n'est pas la dernière floraison du génie grec, il est un produit hybride, en partie artificiel et décadent, issu du mariage de raison gréco-romain. La civi-

lisation hellénistique dont parle M. Tarn n'est pas cette dernière.

L'hellénisme, c'est le règne intellectuel, moral et artistique de la Grèce alors que son règne matériel est fini. Alexandre n'a pas laissé d'empire. Il a fait beaucoup plus : il a ruiné ce qui restait du particularisme grec. La Grèce politiquement, en dépit de quelques beaux moments dont le souvenir probablement magnifié tient plus de place dans l'histoire qu'il n'en mériterait en réalité, n'a jamais fait grande figure et elle a même fait souvent triste figure. Le jour où elle a perdu l'indépendance morcelée qui paralysait son admirable faculté civilisatrice, elle a trouvé sa voie. Un ironiste, Paul-Louis Courier peut-être, remarque que le secrétaire d'Alexandre, Eumène, qui n'avait jamais commandé une armée, bat tous les généraux de métier. C'est un symbole de la supériorité intellectuelle des Grecs.

Leur langue est à cette époque le moyen de communication universel, ce serait le cas de dire œcuménique. Le dialecte attique, illustré par tant de chefs-d'œuvre classiques, devient la langue distinguée, celle que parlent les classes cultivées du monde entier de l'Indus aux colonnes d'Hercule. On joue Euripide chez le roi des Parthes. Cette langue savante, la langue des dieux, ne fut jamais reniée. Lucien se pique encore de la remettre en honneur au second siècle après J.-C. Pour l'usage vulgaire, il se forme une langue commune, dont les écrivains hésitent d'abord à user, mais qui est un admirable passe-partout pour ceux qui s'intéressent au fond plus qu'à la forme, et qui, aussi bien, ne peuvent couler toutes les idées nouvelles dans le moule antique. Cette langue commune, c'est le grec dont saint Paul peut se servir devant l'aréopage comme sur le port d'Ostie. La traduction des Septante n'est pas, comme dit la légende, faite tout d'un trait par 70 Anciens sous Ptolémée II, Ptolémée Philadelphe. Elle est une œuvre de longue haleine. Le Pentateuque est du IIIe siècle, l'Ecclésiaste du premier après J.-C. Elle était devenue indispensable, un grand nombre de Juifs ignoraient l'hébreu et parlaient l'araméen. Les Écritures hébraïques leur étaient fermées. A Alexandrie, dans bien des synagogues, les cérémonies avaient lieu en grec. C'est dans les Septante

que saint Paul et Philon lisent et citent la Bible. Naturellement les croyances juives s'altèrent au contact des idées grecques et des religions orientales. Des synagogues sont dédiées au Très Haut (Hypsistos). Il n'est pas sûr que l'autorité ptolémaïque qui s'associe à leur dédicace conçoive le Très Haut sous les mêmes traits que les Juifs. Mais on trouve des synagogues, en Mysie, à Délos, où l'hommage est rendu sans équivoque à « Zeus Hypsistos ». Ce chapitre sur l'hellénisme et les Juifs est d'un rare intérêt.

Ce qui paraîtra sacrifié, c'est le domaine de l'art. La caractéristique de l'art hellénistique, c'est son individualisme, nous dirions aujourd'hui son romantisme. Le calme olympien fait place à l'exagération théâtrale; on cherche des voies nouvelles. La frise de Pergame, la victoire de Samothrace auraient déconcerté Phidias, le Laocoon l'aurait scandalisé. La Vénus de Milo, celle de Cyrène sont des survivances classiques. On les croit de la fin du second siècle. En ce cas, elles sont hellénistiques par leur date plus que par leur style. Au surplus, la statuaire hellénistique dégénère en industrie. Le nombre des statues, dont la plupart sont des copies, devient inimaginable. On en trouvait des milliers dans des villes de second ordre : les Romains en prirent mille à Ambracie. Le commerce d'Athènes après la réduction de la Grèce en province romaine trouve un regain d'activité par ses ateliers de copistes. Les grands collectionneurs ne s'y trompent pas. Le roi de Pergame Attale II en paie une, évidemment originale, 25 000 livres (telle est du moins l'équivalence monétaire trouvée par M. Tarn), alors que le prix courant était de 120 seulement. Il s'agit de livres anglaises dont la valeur réelle est, bien entendu, difficile à comparer avec les monnaies antiques : ce qui importe, c'est la proportion.

***

La belle madame Tallien a eu bien des chances. Elle a eu la chance de ne pas être guillotinée à Bordeaux par Tallien, la chance de ne pas l'être à Paris grâce à Tallien, la chance enfin de devenir princesse de Chimay, ce qui n'a pas été du reste une couronne sans épines. Le volume que lui consacre — (*Madame Tallien*, Plon) — la princesse de

Chimay, son arrière-petite-fille par alliance, presque pour le centenaire de sa mort (1835), n'est pas un panégyrique. C'est mieux, c'est une étude indulgente et souriante, riche d'une documentation précieuse et en partie nouvelle grâce aux archives du château de Chimay. Loti a écrit *la Troisième jeunesse de Madame Prune*. Madame Tallien aussi a eu trois jeunesses, et trois jeunesses véritables, car elle n'avait encore que trente-trois ans et était en plein épanouissement de ses charmes quand elle épousa en troisièmes noces François-Joseph Philippe de Caraman, dans l'église Saint-François-Xavier remarquablement vide ce jour-là.

Lors de son premier mariage avec un conseiller au Parlement, Devin de Fontenay, de petite naissance, qu'on appellera marquis par une extrême complaisance, Thérésia Cabarrus avait quinze ans. Les Cabarrus étaient à moitié Espagnols et... aux trois quarts Français. On les trouve au XVIIe siècle installés à Cap Breton, mêlés au mouvement colonial vers l'Amérique; ils ont une baie à leur nom dans l'île du Cap Breton. C'est au cours d'une fête à l'ambassade de France à Madrid que vint au monde Thérésia Cabarrus. On dirait un présage. Sa mère n'avait pas voulu manquer la réception; elle n'eut pas le temps de regagner sa résidence de Caravanchel à six kilomètres de la capitale. C'était une jolie brune à l'œil vif et au nez pointu qui n'hésitait pas devant l'obstacle. Elle s'était mariée, un peu et même beaucoup malgré ses parents. « Se laissa-t-elle enlever? Rien ne permet de le nier », conclut la princesse de Chimay en une litote savoureuse. François Cabarrus, l'heureux père, né à Bayonne, se trouvait Français. Il ne redeviendra Espagnol qu'en 1781, neuf ans après son mariage. Il sera un financier important, homme de confiance de deux rois, que ses amis comparent à Necker, ses ennemis à Law. Il n'oublie pas ses attaches françaises et expédie à Paris sa femme et ses trois enfants pour apprendre la langue alors universelle de la bonne société. C'est en 1785, la jeune Thérésia a juste douze ans. C'est un petit sauvageon, noiraud, sautillant comme la chèvre qu'elle a eue pour nourrice, et dont les pieds ne tiennent pas au sol dès qu'on joue au loin une danse espagnole. Elle a déjà ensorcelé un oncle qui a passé la cinquantaine; il était temps de l'éloigner

et de l'éduquer. Cabarrus, qui n'a pas d'illusions sur le génie organisateur de son épouse, a recommandé sa smala, agrémentée d'un chapelain et d'une nourrice, aux bons soins d'un de ses correspondants à Paris, M. de Boisgeloup, conseiller au Parlement.

Les nouvelles n'allaient pas vite en ce temps-là et le pauvre M. de Boisgeloup était mort à l'arrivée de la caravane. Le séjour dans une maison en deuil, tendue de noir, aux miroirs voilés comme les tableaux d'église un vendredi-saint, désespère la mère et les enfants qui s'étaient fait de Paris une autre idée. François Cabarrus vient au secours de sa famille éplorée, l'installe, présente sa femme dans le monde. Après quoi, il retourne à ses affaires et à ses plaisirs, car il n'est pas un ascète, et laisse sa femme se débrouiller. Elle ne se débrouille pas du tout. Elle s'ennuie. Les succès de sa fille la condamnent à un rôle prématuré de « camerera mayor » qui pèse à ses vingt-six ans. Elle mariera le plus tôt possible cette jeune personne très demandée, et le père donnera son consentement, à son corps défendant, assurera-t-il plus tard, devenu comte de Cabarrus, quand il s'agira de faciliter l'annulation de ce premier mariage pour en permettre un plus glorieux.

La jeune madame de Fontenay n'a pas connu l'âge ingrat. « A quinze ans, elle est devenue femme. Sa voix nuancée peut sombrer dans un mezzo-voce ou devenir limpide en un rire aussi éblouissant que ses jeunes dents prêtes à mordre dans la chair fraîche. Sa gorge décèle des rondeurs voluptueuses. Tout en elle est parfait depuis ses mains jusqu'à ses pieds. Ses yeux, ses cheveux, ses sourcils rivalisent d'ombre et de profondeur bleutées. Son nez heureusement n'est pas parfait; il est comme une ponctuation saugrenue qui ferait vivre une phrase trop balancée. Légèrement relevé et charnu, il donne l'accent d'ironie nécessaire à tant de langueur. » Son portrait fait par elle-même, un autre de l'époque de la Terreur quand elle est à la prison de la petite Force, donnent la même impression de santé, de besoin de vivre, de grâce piquante et en même temps bon enfant que la perspective de l'échafaud n'arrive pas à assombrir.

M. de Fontenay n'est pas un mari modèle. Ce n'est pas ce qu'on lui reproche à une époque où la fidélité conjugale

passait pour une faute de goût. Son crime est d'avoir pris une maîtresse hors de son milieu et de l'avoir introduite dans sa maison. Au moment même où la naissance d'un fils (1er mai 1789) aurait dû être entre les époux une cause d'union ou tout au moins de satisfaction partagée, c'est la rupture, honorable d'ailleurs pour la jeune mère car elle se retire chez ses beaux-parents. Plus tard, quand les lois auront institué le divorce, elle l'obtient (5 avril 1793) en y mettant le prix, car le marquis de Fontenay ne traite pas la question d'argent en gentilhomme et c'est ainsi qu'elle pourra devenir madame Tallien (26 décembre 1794).

Cette seconde incarnation a fait sa célébrité, bien que le ménage Tallien n'ait pas été beaucoup plus durable que le ménage Fontenay. Tout le monde connaît cette partie de sa vie. Il est inutile d'y revenir après tant de brillants essais. Sur Tallien lui-même, la princesse de Chimay laisse une impression plus favorable que celle qui règne en général. Tallien n'est pas plus corrompu que beaucoup d'autres. Il est mort dans la misère; il serait même mort de misère s'il n'avait été pensionné par Louis XVIII. Ce « nanti » n'a pas su thésauriser. Il a sauvé beaucoup de têtes en risquant la sienne et celle de sa future femme. Il a conservé avec elle après leur divorce qui lui a fait beaucoup de peine des relations qui ne sont pas d'un pied plat ni d'un vulgaire « mendigot », comme en témoignent les lettres tirées des archives de Chimay où ne manquent ni la dignité, ni le bon sens, ni même la moralité. Il n'est ni inculte ni grossier. Il donne des conseils excellents pour l'éducation de sa fille. On ne la couvre pas assez, ces toilettes trop légères lui font du mal et en ont fait aussi à sa mère : « Vous payez vous-même le tribut à la mode, toutes vos incommodités viennent de là. Lorsque votre fille voudra plaire à son mari ou à tout autre, elle fera ce qu'elle voudra, mais jusqu'à ce moment-là, obligez-la à être plus raisonnable que vous. » Il a pour père légal le concierge du marquis de Bercy, pour père plus que probable le marquis lui-même. Il n'a pas l'air endimanché dans un salon. Il n'a pas beaucoup travaillé au collège, mais il y a été. Il n'est pas brillant latiniste comme beaucoup de ses collègues des assemblées révolutionnaires mais il en sait assez avec

son esprit vif et pratique pour faire figure ou illusion; il a été prote au *Moniteur*, il a la parole facile, il a lu Voltaire et Rousseau comme tout le monde, il parle et écrit une langue naturelle et simple dans le privé. Il est théâtral à la tribune, mais c'est le ton de l'époque; il fait le cabotin au 9 Thermidor avec son poignard à la main, mais la situation était tragique, le couteau de la guillotine n'était pas de carton. Son discours, ce jour-là, replacé dans son cadre, n'a pas seulement l'éloquence du désespoir, il a du souffle, de l'à-propos, du flair; il ne laisse pas le débat s'égarer. Le « robinet d'eau tiède », comme on l'appelait, a eu sa coulée de lave : « Je demande que le voile soit entièrement déchiré. » Il n'y a même pas de déclamation ni d'incohérence à proprement parler. La phrase du poignard est bien amenée; le portrait de Robespierre, « cet homme dont la vertu et le patriotisme étaient tant vantés », est brossé avec un art qui n'est pas médiocre et dont Robespierre n'a mesuré l'effet que trop tard.

Il n'est pas question de réhabiliter Tallien, c'est un jeu qui ne serait pas plus difficile que pour beaucoup d'autres Et madame Tallien? Cette reine des Merveilleuses qu'on se représente toujours en déesse grecque, peu vêtue parce qu'elle n'a rien à cacher, a eu neuf enfants dont trois entre Tallien et Chimay. Personne ne demandera pour elle un prix Cognacq ni un prix de vertu, encore que cette fécondité prouve plus de nature que de perversité. Elle n'est pas « l'Inutile beauté ». Sa bienveillante biographe est presque tentée de lui donner un certificat de bonne conduite. Elle n'aurait cédé à Tallien qu'après le 9 Thermidor en témoignage d'une reconnaissance bien compréhensible. De même, elle ne se serait considérée comme vraiment mariée à Joseph de Caraman, ne lui aurait ouvert la porte de sa chambre qu'après l'approbation par le pape de l'annulation de son premier mariage prononcée par l'archevêque de Paris. Rien à dire sur ce second point. Il y aurait beaucoup à dire sur le premier. Il est vrai que sa grossesse n'arrive qu'après Thermidor et il est certain qu'elle n'avait aucun amour passionnel pour le proconsul de Bordeaux; mais croire qu'un homme épris comme Tallien, qui a vingt-cinq ans, qui est tout-puissant, qui risque sa vie par un modérantisme sévèrement dénoncé, se conduit en

pâle Céladon, c'est beaucoup demander. Ne le lui demandons pas.

***

Un peu d'histoire locale pour varier. Voici d'abord de l'histoire locale ancienne : *l'Alsace romaine* par M. Robert Förrer. Nul n'était plus désigné pour l'écrire. Elle inaugure une collection dirigée par M. Piganiol, professeur à la Sorbonne sous le titre : *Études d'archéologie et d'histoire* (Ernest Leroux). Jamais les fouilles n'ont été aussi nombreuses et aussi bien conduites qu'aujourd'hui. C'est pourquoi elles donnent tant de résultats, éclatants parfois, plus souvent obscurs, mais toujours précieux pour l'intelligence des textes ou pour suppléer à leur absence. Que de légendes, que de mythes prennent une réalité! Comment faire comprendre au public cultivé, mais non spécialisé, ce que sont les chasses aux documents, les tâtonnements méthodiques pour leur interprétation, les émotions conquérantes du savant qui a creusé les textes et manié la pioche, à mesure qu'il entre en contact direct avec des temps et des civilisations qui n'étaient qu'un nom, qui parfois même n'en avaient pas?

L'Alsace n'est pas aussi mystérieuse assurément que la région des Hittites. On n'y trouve pas d'inconnu sensationnel, pas de palais de Minos ou de tombes des Atrides. Ce n'est pas d'hier qu'on en ausculte les vieilles pierres. M. Förrer le sait mieux que personne. Depuis bientôt un demi-siècle, on le trouve dans toutes les sociétés, revues, bulletins où sont recueillis les fruits de toute l'activité archéologique en Alsace. Il a la charmante modestie, après avoir écrit en allemand ses premiers ouvrages, de croire qu'en français son « style sec » n'aura rien de tentant. Il a tort. On cède volontiers à la tentation de lire l'homme qui sait. Nous n'attendons pas de lui des fantaisies agréablement romancées. Nul ne lui demande de nous dire l'année, le jour et l'heure où fut fondé Strasbourg, comme se flattait de l'avoir calculé l'astrologue Goldmeyer en 1634. Nous le remercions de nous faire connaître ce qui est actuellement connu et connaissable.

Rien n'est « sec » comme les gravures documentaires dont le livre est étonnamment illustré. Aimerait-on mieux des

aquarelles d'amateur, ou d'artistes, ce qui serait encore plus trompeur? Nous ne sommes plus à l'époque où on nous montrait, dans une histoire d'un homme grave comme Guizot, Gyptis offrant la coupe à Euxène ou Edith au col de cygne cherchant Harold parmi les morts d'Hastings, en retroussant gracieusement sa robe pour ne pas la tacher.

***

L'histoire d'une ville, quand il s'agit d'une ville ancienne qui a joué et continue à jouer un rôle de capitale, est toujours d'un grand intérêt. *Lille-en-Flandre* de M. Mabille de Poucheville fait partie de « l'épopée de la terre de France » (La Renaissance du Livre). Pourquoi Lille-en-Flandre? C'est un vieux nom qui redevient de saison depuis que Lille décorsetée de ses remparts n'a plus de limites. Elle compte le triple de sa population propre, elle est une agglomération de 700 000 habitants. Lille-en-Flandre évite de dire Lille-Roubaix-Tourcoing, et exprime cette vérité que Lille est une métropole et non plus une ville distincte. L'arrondissement de Lille a 1 000 habitants au kilomètre carré. C'est un des rares exemples où la ville grandit sans dépeupler les campagnes. « Il pleut des Flamands », disait Philippe le Bel retrouvant leur armée plus nombreuse au lendemain d'une sanglante défaite. Un pays aussi riche a toujours été convoité, souvent envahi. Les champs de bataille y sont les uns sur les autres et de toutes les époques. Bouvines et Denain ont été de ces victoires décisives qui sauvent un pays et rétablissent le cours de l'histoire. « Triste et fatale contrée, dit Fléchier dans l'oraison funèbre de Turenne, trop étroite pour contenir tant d'armées qui se dévorent. » Qu'aurait-il dit de la dernière guerre?

Lille, avec Londres et Anvers, est un des grands marchés mondiaux de la laine et, depuis sa jonction avec les villes-sœurs, elle est presque aussi importante pour le coton et le chanvre. C'est l'empire du textile sous toutes ses formes. Il a eu des débuts naturels et simples. Ce terroir était autrefois agricole, il élevait le mouton, cultivait le chanvre et le lin. Les paysans se firent drapiers pour utiliser la laine de leurs trou-

peaux, tisserands pour mettre en œuvre le lin et le chanvre de leurs champs. Ils avaient deux cordes à leur arc. L'arc était bien tendu. Il tient toujours, mais la corde de la culture n'est plus que la seconde. Il en reste que l'ouvrier d'usine de la région lilloise n'a pas perdu le contact avec le sol : nulle part les jardins ouvriers ne sont plus nombreux ni mieux cultivés; on les rencontre partout jusque dans les zones les plus imprévues. Les appellations rappellent la vie agricole : la « Pévèle », que nous avons bizarrement travestie dans Mons-en-Puelle, c'est le pâturage; la « Couture », c'est la culture comme le Couturier, c'est le cultivateur. Le mot se trouve avec ce sens dans bien d'autres provinces, encore que Littré ne l'ait pas soupçonné.

***

L'histoire de l'Orléanais de M. R. Crozet appartient à la collection des *Vieilles provinces de France* (Boivin). L'Orléanais est une province dont le premier caractère est de ne pas exister géographiquement, ni beaucoup historiquement. Elle n'a même pas de nom parce qu'elle ne forme pas une région qui rappelle un ancien peuple comme la Normandie, le Berri, la Bourgogne, l'Auvergne, la Bretagne, ou un aspect général du sol comme la Champagne, ou un souvenir politique comme la Provence. L'Orléanais porte le nom de la ville qui en est le centre principal, comme le Lyonnais, ce qui est rare. Il y a eu des ducs d'Orléans, pas de ducs de l'Orléanais.

L'Orléanais est une circonscription administrative, un gouvernement militaire, une généralité de l'ancien régime, mais sous l'ancien régime les diverses circonscriptions administratives ne coïncidaient pas, leurs frontières se superposaient inexactement. L'Orléanais ici envisagé répond à la généralité dans laquelle ont été découpés les trois départements actuels à l'époque de la Constituante. Ils ne concordent qu'en gros avec la généralité. Une partie de la Beauce a été affectée au département de Seine-et-Oise, une partie de la Sologne à celui du Cher, qui ne sont pas dans l'Orléanais. Inversement quelques prélèvements ont été effectués sur la Touraine, le Maine, le Berri, en tenant compte dans les

deux cas des commodités administratives plus que de toute autre raison.

Malgré cette existence flottante et contestable, l'Orléanais a joué un rôle et représente quelque chose. Il y a en histoire des personnages qui n'ont pas existé et qui ont beaucoup d'importance. Il peut en être de même pour une province. Ce n'est pas par hasard qu'Attila a été arrêté à Orléans, les Anglais aussi à l'époque de Jeanne d'Arc, les Allemands dans la guerre de 1870. Ce n'est pas non plus par hasard que les Carnutes étaient un des peuples les plus honorés de la Gaule et que leurs forêts étaient choisies par les druides pour leurs assises annuelles. Chartres, qu'on appelait alors *Autricum* du nom de l'*Autura* (l'Eure) et Orléans qui était *Genabum* tant qu'elle ne sera pas la ville d'Aurélien, étaient des centres influents. La courbe de la Loire explique qu'Orléans et la région qui a pris son nom aient beaucoup agi sur les destinées de la France.

Une des difficultés de l'histoire de l'Orléanais est précisément qu'elle est mêlée et confondue, à partir des Capétiens surtout, avec l'histoire générale de la France. Le problème pour M. Crozet était de ne pas aboutir à un petit succédané de l'histoire de France. Il l'a résolu. On fait en sa compagnie un voyage intellectuel et artistique, non pas en dehors de l'histoire générale, ce qui est impossible, mais en marge, ce qui ne laisse pas d'être agréable.

A. ALBERT-PETIT,
Membre de l'Institut.

TABLEAUX DE PARIS

Revue. — ... Le désarroi féminin (mais, tout de même, régi par des metteurs en scène qualifiés) d'une dernière répétition de revue — ces fameuses revues des *Folies-Bergère*, auxquelles on conserve le qualificatif de *revues*, sans trop savoir pourquoi, par habitude ou fétichisme.

Il m'est impossible de pénétrer dans un endroit comme les *Folies-Bergère*, sans revoir, sans retrouver, à l'allure d'une de ces surprenantes vitesses de la mémoire et de l'imagination, par vingt ouvertures subites, différentes époques, des soirs lointains et de respirer même un temps où je n'étais pas né.

Le plus surprenant, dans ce lieu, dont le nom est connu à travers le monde entier, qui personnifie certaine galanterie, — hélas! la plus sommaire de toutes, — c'est son exiguïté. Un soir de répétition, devant des sièges inoccupés, la scène paraît plus étroite. Elle se heurte à un mur d'immeuble mitoyen, contre lequel peuvent déferler des armées de *girls*, pendant des siècles, sans résultat.

Notre temps d'entreprises aventurées n'a jamais fourni les capitaux nécessaires, je suppose, à l'achat de cet immeuble, de sorte que ces fameuses *Folies*, si peu « bergères », possèdent une salle de promenoir immense, devant; mais une salle moyenne et une scène sans profondeur.

Nous voyons en ce moment, au cinéma de la Madeleine, la vie filmée du *fameux* Ziegfeld.

Une petite dame très décidée me disait hier, — alors que je m'étonnais que les Américains aient fait à ce Ziegfeld les honneurs d'une « grande existence » et lui aient donné une mort qui ne serait ni moins romancée ni, hélas! d'un lyrisme plus bêta s'il s'agissait de Chopin :

— Mais, mon cher, c'est Ziegfeld qui a *militarisé* les girls!

Je n'avais plus qu'à m'incliner devant la mémoire de ce *grand Américain*, que ses biographes du cinéma font expirer, une rose blanche à la main, en soupirant :

— Plus haut... Toujours plus haut!

L'agonisant ne songe, à l'instant de quitter la vie, qu'aux escaliers sur lesquels il faisait évoluer ses girls *militarisées*.

Celles des Folies-Bergère n'ont qu'une douzaine de marches à leur disposition, — à cause de cette fameuse mitoyenneté qui leur oppose une muraille plus infranchissable que celle de la Chine. Tout se passe donc sur un escalier insuffisant. Lorsque, face au spectateur, dix marches seulement épuisent toutes les jouissances que peut procurer un escalier sous les jambes *militarisées* de *girls*, si ravissamment identiques, si platinées, qu'une ne se distingue pas de l'autre, on se demande pourquoi l'on s'obstine à nous offrir tant d'escaliers, dans une revue qui n'a pas l'air de les désirer, pour un public qui n'en éprouve point la nostalgie, mais, plutôt, la satiété.

Une revue qui aurait d'avance quelques chances de plaire (aux Parisiens tout au moins) — *la revue plate* — serait celle qui nous donnerait des défilés où les costumes ne seraient pas uniquement créés, — au hasard de l'imagination fatiguée et anémiée des costumiers, — par des avalanches ou des geysers de plumes, de verroteries, de fils de métal et de galons de gélatine vernie.

***

Au milieu de ces fastueuses *militarisations* de *girls* sveltes, hâlées, blondes comme neige au soleil, qui, d'ailleurs, évoluent, se déshabillent, reparaissent dans un ordre surprenant, avec l'aide de machinistes dont l'habileté, la complaisance, sont appréciables pendant ces rafales de grèves, le

numéro de la revue qui obtient le plus de succès se compose de quoi?

Oh! vous ne devineriez pas... et le directeur des Folies-Bergère en sentira, je pense, toute la leçon.

Ce numéro se compose d'une petite table, moins grande qu'une table de bridge, placée au milieu de la scène, devant un rideau qui sert à masquer les préparatifs d'un escalier.

Sur la petite table, un couvert est mis pour un dîneur. Le convive paraît : c'est un pauvre petit homme, vêtu d'un mauvais smoking et coiffé d'un chapeau mou noir, qui lui glisse sur les cheveux. Il va s'asseoir, tremblant d'inquiétude et d'ignorance des usages des restaurants fameux. Le maître d'hôtel lui présente le menu, après avoir vainement tenté de le débarrasser de son chapeau. Voilà peu de choses.

Le plat que l'on apporte au dîneur est vide : cependant l'homme mime avec tant de naturel l'appétit, la gloutonnerie même, il sort du seau à glace et débouche la bouteille de vin de champagne avec tant de soin et il se bouche les oreilles si craintivement, dans l'attente de l'explosion que va produire le bouchon en jaillissant du goulot (et qui ne fait entendre aucun bruit), il est le reflet de la vie, avec l'exagération qu'un humoriste de classe peut y apporter, si heureusement, que les privilégiés et les fournisseurs de la revue applaudissent, comme à une représentation. Il y a une histoire de petit pain et de cheveu dans le pain, qui évoque maintes fois Charlot, sans pastiche.

Le *Palladium*, à Londres, donnait le printemps dernier quelques scènes, dont trois au moins étaient, non seulement des plus réussies, mais qu'un prétexte justifiait. Nous sommes en un temps où le merveilleux frôle et affronte l'horrible. Il faut savoir regarder, transposer, rêver là-dessus. M. Dorval en est bien capable.

Mais ce sont toujours les collaborations de seconde qualité qui s'offrent, sans doute, avec le plus d'insistance.

Mademoiselle Joséphine Baker possède des dons surprenants; cependant, lorsqu'elle devient l'étoile d'une revue, aux Folies-Bergère, il ne faudrait point qu'on la vît hésiter entre Mistinguett et Andromaque. Il faut opter, fût-ce pour l'héroïne de Racine, en admettant que mademoiselle Baker

connaisse le nom de ce poète, autrement que comme plat.

Pour le dernier acte, moins de longues jupes, moins de manches! Méfiez-vous des costumiers, chère Joséphine, Dieu habille mieux. Et puis, l'excentricité vous sied si bien! Ce n'est pas sur l'occiput que vos plumes nous paraissent le mieux placées. Et vous pouvez devenir une artiste émouvante en restant si gentille, si dangereuse — et demeurer si peu vêtue, sans renier les cocotiers de votre *Paradis perdu!*

***

J'AI COMPTÉ DEUX CHAPEAUX MELONS DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES. — Peut-être y en avait-il trois. Mais je dois dire que les deux premiers étaient portés par des étrangers venus pour le *Salon de l'Automobile* et qui étaient vêtus de grands pardessus ou manteaux de voyage à rayures et chaussés de cuir brun!

Dès la mi-octobre, avant-guerre, nous n'eussions guère aperçu que des melons, et des hauts-de-forme, dans les Champs-Élysées.

Le chapeau de feutre mou était réservé au voyage et aux travailleurs qui ne portaient pas la casquette. Le haut-de-forme a disparu, on ne le voit même plus comme autrefois, aux sorties de conseils des ministres. A peine, fait-il quelques apparitions, le soir, à l'Opéra et à quelque *gala*, où il est, depuis dix ans au moins, presque toujours mal porté.

Pour la masse, c'est une sorte d'unification, disons même d'internationalisation qui la séduit. Il lui plaît que les rassemblements qu'elle retrouve à l'écran des cinémas soient à peu près identiques à Londres, à Berlin, à Istambul et à Barcelone. Deux coiffures seulement resteraient, pour finir, en présence : le chapeau mou et la casquette, — s'il n'existait entre eux l'absence de casquette et de chapeau : la tête nue.

Mais tête nue ne signifie pas misère. L'absence de couvre-chef — par tous les temps — témoigne d'un entraînement qui marque la volonté, la résistance. Rien ne se remarque davantage dans une ville, qu'un homme tête nue, surtout lorsqu'il porte pardessus et foulard ou ce qu'on désigne communément du terme de *cache-col*. Aller tête nue,

c'est marquer qu'on est sportif; mais, c'est davantage, c'est quelque chose au-delà, au-dessus, c'est être national, c'est recréer une élite de défense, c'est aussi, fréquemment, avoir fait partie d'une des ligues dissoutes. Le chapeau se perd dans une bagarre. Point de chapeau, par exemple, c'est éprouver pour le communisme, les sentiments d'un homme qui se sait et se garde une patrie. Mais c'est, bien entendu, avant tout, être très jeune ou certainement en tous cas : jeune.

L'ouvrier des réunions publiques — dénommées à tort *antifascistes*, car, en France, le *fascisme* n'existe pas, — garde sa casquette. Elle lui colle au crâne. Il ne l'enlève même pas à la maison. Peut-être dormirait-il avec, si elle ne le gênait au lit. C'est une habitude. Et qui n'a rien de blâmable en soi. Mais la tête nue est plus saine, plus aguerrie, plus moderne, pourtant

... J'ai compté deux (peut-être y en avait-il trois), chapeaux melons dans les Champs-Élysées. Le melon marquait, lorsque nous avions vingt ans, le retour à Paris, les petites sorties, la matinée, les courses d'affaires. Mais, encombrant et lourd, le haut-de-forme avait, quoi qu'on dise, son élégance. Comme l'habit si décrié. Voyez, tout au long du XIXe siècle, les portraits, les tableaux, les Alfred de Dreux, les Guys, Manet par Fantin, — et les Nadar, ces merveilleuses épreuves de Nadar, qui sont les Raphaël et les Ingres de la photographie.

Au théâtre, dans une baignoire étroite des Variétés, du Gymnase, du Vaudeville, le haut-de-forme luisant se trouvait bien vite zébré dans l'épaisseur de son poil lustré, pris à rebours par des frôlements, à l'extrémité de la main qui devait le manier avec adresse, avant de le placer sur l'un des porte-chapeaux placés près de la porte. Lui rendre à la sortie son brillant, son unité, ses huit-reflets, d'un mouvement rapide mais « rond » du coude gauche, était une manière de prouver une habitude qui différenciait certaines classes d'hommes. Mais il ne faut plus parler de *classes*. Il existe encore des *partis*, — nous dirions presque : heureusement, car ils permettent, aux deux extrémités, des redressements, évitent des chutes irrémédiables, maintiennent, entretiennent

devant un courant toujours plus pressé, les barrages sans lesquels l'humanité retournerait aux ténèbres, quoi qu'en pensent certains dont les théories, si *humaines* qu'elles soient souvent, ne se peuvent appliquer sans tenir compte de la nécessité des institutions.

Le chapeau melon, c'était pour les hommes qui sortaient du peuple et qui progressaient, gagnaient en possibilités, en bien-être, en espérances pour leur famille, c'était un acheminement vers le haut-de-forme, vers la bourgeoisie, ce grand réservoir qui s'alimente dans le peuple, chez le paysan et l'ouvrier, pour rajeunir les élites, auxquelles des injections de sang nouveau ont constamment rendu énergie et vigueur, en combattant l'étiolement et la dégénérescence.

Le jour où nous ne verrions plus que des chapeaux haut-de-forme ou que des casquettes seulement dans une grande ville, serait le signe d'une fin imminente.

Le feutre mou, il est vrai, prend toutes les formes, indique bien des nuances; il est de toutes les classes, de tous les âges, de tous les partis. Et puis, il y a la tête nue, — même devant les premiers souffles de l'hiver, les intempéries, et qui témoigne d'une éducation nouvelle et marque un temps aussi plus rapide, moins soucieux, non seulement des transitions de la température, mais des nuances de la politesse. Lorsqu'on le porte sur la tête, il ne s'agit pas seulement qu'un chapeau coiffe bien, il faut savoir l'enlever, à propos, à tout moment.

Je me souviens d'avoir encore vu des hommes entrer dans un salon avec leur canne et leur haut-de-forme Et c'était tout un art de bien placer l'une et de poser l'autre sur un piano ou même dessous, — assez négligemment pour n'en point paraître embarrassé, mais avec assez de soin pour le retrouver, d'abord, et, aussi, le retrouver tel qu'on l'y avait mis.

Je possède en quelque tiroir une photographie du marquis de Dion et du comte Boni de Castellane descendant les Champs-Élysées, sur le devant d'une des premières *autos*, fabriquées sur les conseils de M. Albert de Dion, ce précurseur, et que surmontait, je crois, une cheminée... Tous deux sont coiffés d'un chapeau haut-de-forme.

Je pense à ces deux chapeaux, en descendant les Champs-Élysées, où je n'ai compté que deux melons, peut-être trois, cette veille de la fermeture du *Salon de l'Automobile...*

***

Félia Litvinne. — Ceux pour qui elle avait chanté avant la guerre entendaient encore prononcer son nom :

— Il paraît que cette pauvre Litvinne meurt de faim.

Il était donc admis que Litvinne *mourait de faim.*

Certains faisaient un geste, en souvenir des soirées anciennes, d'autres se promettaient d'envoyer un secours, une aide. Mais on ignore toujours l'adresse de ceux pour qui il serait particulièrement nécessaire qu'on la connût.

Une femme, qui, elle, *connaissait,* la *première,* ces détresses, manque à Paris, depuis plus d'un an, déjà. Nul ne signalait vainement un artiste dans le malheur à Rachel Boyer. Il se trouvait même souvent qu'elle eût déjà rendu le service qu'on sollicitait de sa gentillesse.

Grand chapeau, mains tendues, belle santé, beau regard brun, brillant du désir de devancer votre souhait, ne semblant et n'ayant réellement au monde d'autre souci que de plaire à autrui et d'alléger une peine qui lui semblait toujours trop lourde, quelle qu'elle fût, — elle qui semblait d'une carrure et d'une robustesse à pouvoir les porter toutes, à travers un siècle. Peu de temps avant de disparaître, elle se préoccupait « de cette pauvre Litvinne », précisément, parce que, si Rachel Boyer brûlait de soulager toute infortune, elle vouait un culte sincère, une chaude et vaillante admiration au talent, — qu'elle ne désirait qu'élever tout de suite au génie.

Si l'on ne prêtait des qualités à ceux qu'on oblige, obligerait-on de si bon cœur?

Quelques amis de mademoiselle Boyer avaient collaboré à l'apaisement des angoisses de cette « pauvre » Litvinne, devant ses créanciers et devant les affres de la maladie et de la gêne. Ils avaient gardé l'émouvant souvenir de cette voix qui véhiculait son trésor, à travers le passé, cette voix si ample, si pleine, si nuancée dans l'étendue et si homogène, qui semblait une sphère dorée, sans une éraillure, au soleil.

Mais, lorsque l'impossibilité de donner au public ce qu'il exige encore condamne un comédien ou un chanteur au silence, si considérables soient les secours, ils ne servent de rien. Aucun calfatage ne peut aveugler les fissures par lesquelles pénètre la misère. Il faut arracher à sa maison le malheureux qui lutterait vaienment, parce qu'un temps ne veut plus de celui qui ne lui donne rien, même, s'il a beaucoup donné jadis, — à d'autres!

Peu d'artistes prévoient ces jours où l'oubli va devancer la mort. La maison de retraite, une *pension*, comme pour l'enfance, deviennent indispensables. Il y est possible de barrer la porte aux erreurs passées, de recommencer — (pour peu de temps, presque toujours!), — une vie nouvelle, si l'on peut donner ce nom à ces vieillesses sans économies et sans emploi.

Félia Litvinne avait donné son chant, sans compter. Elle avait d'autant moins à *compter* qu'elle le prodiguait, la plupart du temps, pour rien. Elle ne refusait jamais de paraître sur un programme pour une œuvre. D'autres, moins généreuses et moins spontanées, plus avisées, se seraient réservées, avec un plus grand souci de leur intérêt.

Vêtue de robes presque toujours trop longues, cette forte femme aux lourdes épaules, soulevait en avançant ses jupes qui paraissaient gênantes, avec une grâce légère. La face large, qu'elle ne concevait que plâtrée, si l'on peut dire, avec le tour des yeux bistré, elle se parait d'ornements faux, n'ayant jamais trouvé les loisirs d'en acquérir de véritables ni reçu de la nature la possibilité d'en recevoir gracieusement. Henri Rochefort, qui l'avait connue ainsi que deux sœurs à elle, lorsqu'elle arrivait à Paris, assurait qu'elle n'était pas alors sans charmes. Son véritable nom était Litvinoff.

Un soir, je dînais chez un colonel de l'armée russe qui aimait les arts et avait quitté l'uniforme, je crois, pour la peinture. Il s'appelait Oznobichine, il avait une carrure de géant, éteignait de son souffle en riant les bougies des lustres, évoquait cette Russie qui paraissait solide dans ses palais illuminés, au-devant des neiges amoncelées sur des places destinées aux parades. Le colonel était pour Félia Litvinne l'ami le plus

dévoué, l'admirateur le plus éloquent et le plus tendre. Entre ces deux êtres charpentés pour de vastes scènes, je me faisais l'effet de n'être qu'un arbrisseau. Litvinne était au faîte de la gloire et moi je n'étais déjà rien qu'un spectateur. Je trouvais qu'elle parlait peu. Mais l'accent était agréable, la voix douce, parfois emportée dans le torrent sonore du colonel Oznobichine. L'atelier dans lequel nous dînions était peu éclairé. Des bougies y répandaient une lueur qui remuait des ombres, tandis que sous les fenêtres, à proximité du *Moulin Rouge*, des bruits d'autos montaient de la chaussée du boulevard de Clichy.

Un piano se trouvait non loin du couvert. L'atmosphère était assez de celles que Balïeff créa pour les spectacles de la *Chauve-Souris*, pendant lesquels, au delà du décor, il semblait que l'accent des comédiens et je ne sais quelle saveur due au rapprochement de couleurs, nous fît entendre des charges de Tartares et des accords d'instruments à cordes primitifs qui s'exhalaient au milieu des vapeurs de tourbes brûlées. Le colonel-peintre jouait du piano. Litvinne chanta. Aux vitres, les rideaux se coloraient des reflets éphémères et alternants des illuminations du *Moulin*.

Le registre de contralto de cette voix qui avait deux octaves et demi, sa facilité à vocaliser, prenaient dans le Schumann qu'elle interpréta en allemand une expression peu commune. Je l'avais entendue dans *Tristan* et, maintes fois, chanter l'air de la mort d'Isolde qu'on lui demandait toujours et qu'elle avait pu longtemps interpréter sans défaillances. Dans la pénombre de l'atelier où M. Oznobichine lui avait, je crois bien, alors donné asile, qu'il lui sous-louait ou qu'il lui avait sous-loué, sans paraître (avec sa désinvolture d'officier et sa bonne grâce de géant), lui rendre service, — dans la pénombre, que rougissaient chronométriquement les ailes lisérées d'ampoules électriques du *Moulin*, l'ampleur de la cantatrice, la large face blafarde, les contours des lourdes épaules s'estompaient.

Cette voix est une des plus complètes et des plus dramatiques qu'il nous ait été donné d'entendre. On lui passait d'être si grasse, en fermant les yeux. Et puis, combien ne peuvent oublier, plus que moi-même, ce soir,

qu'ils ont entendu, avec elle, *Tristan*, pour la première fois!

Quelques disques, enregistrés avant les derniers perfectionnements, évoqueront, insuffisamment, ce bel instrument humain. Ils ne transmettront pas l'émotion que dégageait, lorsqu'elle attaquait l'air de la mort, cette femme ennoblie par la conscience de la perfection dans laquelle elle interprétait l'œuvre de Wagner, non seulement avec l'organe et le métier, mais le plus noble sentiment, le plus vibrant pathétisme — et cet amoureux respect qui classe les grands interprêtes.

***

Amateurs. — Sur un catalogue de vente, la photographie d'un Alfred de Dreux qui représente les frères Rainbeaux, à cheval et coiffés du chapeau haut-de-forme.

Alfred de Dreux n'est pas un grand peintre, certes; je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'il n'en est pas un, ce serait injuste, car il n'est pas prouvé que les Wouwerman ou les Casanova, qui avaient plus de métier, eussent beaucoup plus de talent, mais Dreux doit sa faveur à ce qu'il a représenté presque exclusivement des cavaliers et que nous sommes dans un temps où le cheval tend chaque jour davantage à disparaître.

C'est parce qu'il aimait passionnément le cheval que ce peintre survit et même survivra; comme les œuvres, littéraires ou artistiques passionnément traitées, j'allais écrire : vécues.

Qu'il s'agisse du *Journal* ou de la *Correspondance* de Stendhal si longtemps considéré comme un amateur, — quel *patron* pour les *amateurs!* — du *Journal* de Marie Bashkirtseff, jugée trop facilement insupportable et qui a légué un document humain inestimable, alors que sa peinture n'est rien — ou du *Temps perdu*, de Marcel Proust (autre amateur, dont Henry Bataille me disait : Comment pouvez-vous voir ce snob imbécile!), tout ce qui fut inspiré et guidé par une passion, brûle peut-on dire, à jamais, d'un feu qui attire toujours et préserve de l'oubli.

Restons à Alfred de Dreux, qui possédait beaucoup plus de

facilité que de talent et ne souffrait point des durs enfantements du génie. Il vécut en peignant les chevaux qu'il aimait et les gens dont la fréquentation lui était le plus agréable, — ce qui le faisait regarder comme le type de l'amateur. — Nul effort apparent dans son travail, en effet. Je connais certains tableaux qu'il a recommencés plusieurs fois, sans grande raison, sinon, je suppose, le plaisir de peindre.

J'ai vu le lit de Marcel Proust, presque un grabat — non par misère, certes — pris entre la cloison et une longue table, sur laquelle une muraille de livres s'était dressée, j'ai vu le lit de Marcel Proust, — avant l'apparition du *Côté de chez Swann*, le premier des volumes de la *Recherche du Temps perdu*, — ce lit couvert de feuillets, accumulés pendant une journée passée dans les draps ou écrits à la fin de la nuit, et qui ne me semblaient noircis que pour le plaisir de raconter des choses à peu près vaines et qu'il n'était point nécessaire de fixer. Ces feuilles étaient une part de chef-d'œuvre.

Ainsi me racontait-on que mon grand-père étant allé rendre visite à Corot, celui-ci voulait, avant qu'il ne partît, lui faire choisir une des nombreuses toiles posées par terre le long du mur de l'atelier et ajoutait humblement, gentiment, en manière d'excuse : « Oh! ça ne se vend pas! »

Alfred de Dreux se *vend* toujours plus cher, — sans tenir compte des dévaluations, — parce qu'il a peint avec passion des chevaux — et à une époque qui précédait le temps où, précisément, le cheval ne devait bientôt plus exister comme moyen de transport utile ou agréable, ce qui lui confère, désormais, une place plus noble, le classe parmi les êtres et les choses n'ayant plus cours, se situant uniquement — ou presque — dans le domaine de l'histoire ou de l'art. Moins nous verrons de chevaux dans les rues, plus les gens, disons de goût ou d'une élite, rechercheront les manifestations ayant le cheval pour sujet. C'est ce qui s'est passé pour les navires, alors que disparaissaient de plus en plus les voiliers et, pour les ballons, quand l'avion s'installa dans le ciel.

***

Photographies. — Forain. — Je ne manque guère le *Salon International d'Art photographique*. C'est une habitude

déjà ancienne. Il me semble être venu souvent rue de Clichy, dans ce petit hôtel de la *Société Française de Photographie*, au fond de sa cour, voisine d'une rue nouvelle qui porte le nom d'un peintre « académique » et j'oserais dire précisément photographique : Jules Lefebvre. Ce maître glacé ne paraît pas avoir laissé grand souvenir dans les dernières générations, mais, peut-être, l'injustice est-elle leur moindre défaut.

Le petit hôtel de la rue de Clichy, s'il ne s'était agrandi d'un hall vitré, semblerait davantage destiné à exposer des daguerréotypes que des photographies des vingt-cinq années romantiques du cinéma, ce temps des Greta et des Marlène, qui débuta avec les Rio Jim, les Douglas, les Fanny Ward, Mary Pickford, Gloria Swanson et Pola Negri. La France n'était alors représentée, « sauf erreur ou omission », que par le héros de *Fantomas*, dont je ne sais plus le nom et quelques artistes ayant, hélas! depuis longtemps déjà, illustré la scène, mais qui ne portèrent point le renom de la France au premier rang de l'industrie cinématographique, osons en convenir.

Le modeste hôtel de la rue de Clichy, où j'ai conseillé déjà à bien des amis de se rendre, nous donne dans un cadre restreint, la fleur de l'amateurisme dans l'art de la photographie. Une petite salle, réservée à des études scientifiques, est fort intéressante. Mais, si doués soient-ils, le cinéma cause, peut-on dire, quelque tort à ces amateurs internationaux. Pris entre l'art du peintre et le métier, l'industrie, (peut-être aussi l'*art*) du cinéma, ces charmants photographes sensibles à tout, aux couchers de soleil, aux fleurs de printemps, aux scènes d'hiver, aux émouvants visages où le regard semble l'éclair d'un poisson d'argent dans le filet des rides, — ces amateurs appliqués s'évertuent à nous donner des tableaux de chevalet ou des instantanés dont chacun s'efforce de ressembler à une parcelle de film.

Nous demeurons aussi heureusement surpris de tout ce que le photographe parvient à réaliser ainsi, que déconcertés par l'idée de tout ce qui devrait former son domaine et où il ne pénètre pas.

Nous entendons les visiteurs, d'ailleurs nombreux, et possédant sur cet art des connaissances qui nous font bien défaut, reprocher à la plupart des exposants, la *cuisine*, — c'est le

terme employé — des épreuves qu'ils soumettent à nos jugements.

De toute évidence, — pour plaire en tant que photographies, — les clichés doivent évoquer certains peintres : M. Le Sidaner, par exemple, dont les *effets* ont causé bien des ravages, non seulement parmi les photographes, mais aussi parmi ceux qui se croient peintres. M. Le Sidaner est une manière de poète, qui ne peut peindre qu'un tableau — toujours à peu près le même, bien entendu, puisqu'il n'en peut peindre qu'un, et ce tableau, il ne peut l'exécuter d'après nature, puisqu'il s'agit de nous montrer le rayonnement voilé d'une lampe, à travers les mousselines d'une fenêtre donnant sur un jardin ou bien cette lampe posée dans le jardin même sur un couvert, à la fin d'un dîner d'été. Vouloir offrir 'équivalent d'un Sidaner doit, je n'en doute plus à la réflexion, exiger une *cuisine* à la vérité difficile. M. Le Sidaner est je pense un compatriote et, sans doute, un contemporain de Rodenbach. Rodenbach dont je savais par cœur des *départs* bien mélancoliques sur les quais des gares, ne peut être illustré par la photographie. Je songe à ces lampes des gares :

Comme un adieu figé,
Qu'on aurait mis sous verre...

Je m'entends des contradicteurs.

— Voulez-vous donc que le photographe ne soit qu'un collaborateur de M. Bertillon? Qu'il exécute des sortes de fiches destinées au service anthropométrique?

Certes non. Mais l'ouvrage d'un instant heureux, c'est-à-dire lorsque, de connivence, la lumière et l'ombre, le modèle et le décor, fournissent au photographe l'occasion de réussir une épreuve qui n'a besoin que d'être bien développée et excellemment tirée, — sans *cuisine* — sans préparations, bains, acides, colorants ou décolorants, sur papiers imitant le grain de celui employé par les émules d'Allongé, — vulgarisateur célèbre, prince du crayon Conté, dont les cahiers de paysages servirent de modèles à des générations d'enfants ou de jeunes demoiselles, qui laissaient les *Malheurs de Sophie* pour reproduire, sur papier Ingres, *une rue à Moret*

ou quelque place de village devant une église, et des routes nationales bordées de peupliers.

La photographie est un document qui peut prendre apparence d'œuvre d'art, mais à condition qu'elle ne se soucie *jamais* d'en devenir une, réellement.

Le photographe doit, sinon éterniser, du moins donner chance de durée à un incident, une attitude fortuite, une apparition saisie avec bonheur et habileté, avec goût. Peut-être même avec plus de goût parfois que n'en montrerait un peintre qui, lui, peut s'en passer, grâce à la hardiesse, comme à la déformation équilibrée, évocatrice de son dessin et à la magie des couleurs, — dont il est plus ou moins le magicien. Les couleurs de sa palette, bien entendu, plus encore que celles du sujet qu'il a devant les yeux. Chaque peintre ayant *sa* couleur, c'est-à-dire son bonheur à rapprocher certains tons ou à les assortir dans les gammes d'une même nuance.

Je vois rue de Clichy quelques *études* de pommes dans des assiettes, à la manière de Cézanne. Vouloir nous donner un Cézanne à l'aide de la photographie, c'est une tentative aussi imprévue et irréalisable que de faire faire l'ascension du mont Blanc à un cul-de-jatte. Cézanne place une figue ou une poire verte devant deux pommes rouges, parce qu'il crée ainsi, sciemment, consciencieusement, une sorte d'explosif radieux pour les yeux et le cerveau. Il cerne ses pommes, il les déforme même, peu importe, parce qu'il *veut* que tout ce qui doit composer ce qu'on appelle un tableau, soit ainsi et non différemment.

Mais un Cézanne-photographe, avec ses trois pommes sagement alignées, si bon *cuisinier* soit-il, ne crée rien que de très ennuyeux, d'inutile, de vain, quel que soit l'art avec lequel il pense avoir réalisé *volumes* et *valeurs*, ces mots dont certains critiques d'art ont la plume si souvent alourdie.

***

Un mot de Forain me revenait avec insistance à l'esprit, durant la visite de cette exposition, si intéressante et qui doit être vue, parce qu'elle renseignera peut-être sur leur

direction ceux qui éprouvent un bien compréhensible plaisir à se servir d'appareils photographiques dans un but documentaire, afin de saisir la nature tout au vif, avec discernement, adresse, science des proportions et de l'éclairage.

... A une dame qui « se mourait » de ne pas trouver pour son couvert de carafes assez artistiques et qui lui plussent, la malheureuse, Forain ripostait :

— Un pot, madame, un pot!

Devant tant de recherches, devant lesquelles je vois à deux pas s'émerveiller le maharajah de Kapurthala, je pense au *pot* de Forain et à la poursuite d'un art qui n'est pas à sa place, là. Et, je voudrais répondre à ma voisine qui s'écrie, devant ces épreuves retouchées, « cuisinées », tantôt : — Oh! ce Sidaner, oh! ce Cézanne! et, tantôt : — ... Oh! ce Fantin-Latour...

— Une photo! madame, une photo!

***

Banlieue. — Rodin. — Les derniers dimanches d'octobre, vus à travers le clayonnage des dahlias de la banlieue parisienne, prennent au soleil des arrière-belles journées un aspect réconfortant. Il a été beaucoup construit dans la banlieue, depuis vingt ans. Les communes, mais davantage encore ceux qui édifiaient, améliorèrent enfin leur métier d'architectes et d'installateurs modestes. Ils ont regardé à l'étranger, se sont renseignés, inspirés de certaines revues et sont parvenus à édifier des habitations plaisantes à voir, qui donnent l'impression d'un certain confortable, déjà et faciles à améliorer.

J'emploie fréquemment un petit tapissier, c'est un grand gaillard, qui semble tout dru sortir encore des tranchées. Il habite le faubourg Saint-Antoine. Il s'est fait construire ou plutôt il s'est construit, pour sa femme, sa fille et lui, une maison dans un lotissement où il se rend dès l'après-midi du samedi, avec « sa petite bagnole ». L'entendre parler des améliorations successivement apportées à cette maison des champs, l'ingéniosité dépensée, l'ardeur manœuvrière, la persévérance apportée à posséder au mieux tout ce qui peut rendre la vie facile, me procurent à chaque entretien un plaisir renouvelé.

— J'ai vingt-sept lampes (ampoules électriques), sept prises de courant, ... (fer à repasser, réchaud, etc...). Ma femme peut faire sa lessive... Et la cuisine!... J'ai tout bricolé moi-même. Mais c'est un plaisir, monsieur! J'y pense pendant la semaine, je prépare mon travail du dimanche... Cependant, il ne faut pas perdre son temps!... Car il y a, aussi, le jardin : graines sur le quai, instruments au *Bazar*. A la manière dont il prononce *Bazar*, je vois à l'instant les sous-sols et le rez-de chaussée de la place de l'Hôtel-de-Ville.

Puis, brusquement, d'un air attristé, en passant sa grande main travailleuse dans ses cheveux hirsutes :

— J'ai des voisins qui ont acheté en même temps que nous... Rien de fait!... Ah! leur jardin!... De la mauvaise herbe. Ils vont prendre leurs repas chez le bistro... *C'est tout Pernod, belotte et compagnie!...*

Ces « voisins-là » semblent pourtant plus rares qu'on le pourrait croire. L'ingéniosité de ces petits propriétaires est charmante, elle témoigne de toutes les qualités qui ont fait et qui continuent le Français.

Je vais fréquemment me promener avec des amis dans une île, avant Meulan, qui évoque l'âge d'or de l'impressionnisme, où tout apparut plus vert et plus frais, à la fois, plus coloré et plus doux, entre les bras de la Seine. Les petites habitations y pullulent, moitié potager, mi-jardin, avec un débarcadère pour amarrer une barque et pêcher à la ligne, devant les courses de voiliers, lorsque le temps en est venu.

Il n'est pas une de ces villas, — non, je préfère leur laisser le nom de *maisons*, qu'on ne voudrait habiter. Elles ont le charme de l'esquisse, celui d'une ébauche.

L'âge venant, l'homme se plaît à ce qui peut s'améliorer, grandir, se parfaire, plus qu'à ce que des mains étrangères ont laissé, mis au point, chargé de souvenirs, de regrets, de deuils. Ces neuves habitations vêtues de polygonacées à fleurs blanches et de vigne vierge rougissante, mais peu, — car on aime montrer sa pierre, comme une femme aime montrer sa gorge et ses bras, — regardent l'avenir.

Peut-être est-il plus obscur, plus incertain que le passé? Mais il est, en tout cas, du « temps » qui ne fut jamais encore

à personne et que la vie nous vend tout neuf, sur un métrage de soixante bonnes secondes à la minute.

Dans les vieilles demeures, l'automne m'a toujours attristé. J'y devance l'hiver, tandis que ces fraîches et fragiles maisonnées, l'automne à peine ébauché, me font déjà penser au prochain printemps. Et c'est, sans doute parce que ceux qui n'y vivent guère que leur fin de semaine, y pensent également, le souhaitent, l'attendent, le préparent ardemment, repiquant à son intention les pensées qui braveront la neige et le gel, et les lis dont les feuilles forment déjà des touffes vertes.

Au fond des manoirs boisés de chêne vermoulu, aux murs épais, aux ébrasements profonds, dans des châteaux isolés du monde par leurs tapis formés d'arabesques de buis, l'automne porte à récapitulations et regrets. La pensée d'un prochain printemps n'y vient guère. On n'y croit plus!

***

Un jour d'automne que j'étais allé voir M. Rodin dans sa petite maison de Meudon, où l'on arrivait par une « allée », comme disait madame Rodin, nous avions marché sur des litières de feuilles mortes. Leur froissement engendrait des idées funèbres et le désir de regagner Paris au plus tôt pour y retrouver la chaleur des appartements munis de radiateurs et ces objets auxquels je croyais tenir et pour qui nous nous sentons toujours plus d'attachement, à l'approche de la mauvaise saison.

Rodin nous emmena dans l'atelier qui avait été son *Pavillon*, à l'Exposition de 1900, et où son œuvre entière était dressée, nuancée par le soleil déjà déclinant, qui glissait au delà du paysage que bouclait le cours de la Seine, pareille à une ceinture d'argent.

Jusqu'alors je n'avais pas aimé la fameuse statue de Balzac. J'étais très jeune. La sculpture, pour moi, c'était la forme. Cette masse de la robe de chambre peu indiquée, surmontée de cette lourde tête qui paraissait exploser ou se liquéfier, avec les orbites démesurées et comme vides dans le masque, où les traits semblaient se dérober comme ceux que nous poursuivons vainement dans les tisons embrasés du foyer, m'était hostile. Je me refusais d'en rien admettre.

J'en souffrais, pourtant, car tout me retenait dans cette grande salle vitrée et si froide déjà, dans laquelle un aide soulevait pour nous, à la volée, les toiles recouvrant des ébauches et des plâtres.

... Depuis, passant avenue de Friedland, devant le lourd et flasque vieillard affalé dans une robe de chambre ou de moine, j'ai regretté le Balzac de Rodin. Le vieux maître, — il méritait e surclassait ce qualificatif galvaudé, — ce jour-là, d'une voix douce, dans sa barbe michel-angelesque, parlait en agitant le pouce droit contre l'index comme s'il eût pétri quelque invisible boule de glaise.

Le crépuscule rougissait le ciel verdâtre. L'angoisse de l'automne, de l'hiver qui me hantaient alors si profondément me reprirent comme nous sortions de l'atelier, pour rentrer quelques instants dans la maison re rouver madame Rodin, si simple sous ses cheveux blancs et que j'avais entendue crier à la fin d'un déjeuner d'été, à un maître d'hôtel de louage venu de Paris :

— Monsieur! monsieur, les petites cuillers à café sont restées dans l'écrin...

Quelques pensées plantées par le jardinier, près de touffes vertes qui devaient être des lis, précisément, se devinaient encore dans l'air froid du soir, si proche, en banlieue, sur la hauteur.

Avant de pénétrer dans la maison, Rodin s'arrêta et baissa la tête, pour la première fois de notre visite. Il regardait les humbles fleurs; les pensées, ces prémices fragiles, qui allaient braver pluies, gelées, neiges et il dit, avec un accent que je n'ai pas oublié, alors qu'un souffle plus violent, venu de l'ouest rougeoyant, nous apportait, toute froide et humide, la mauvaise saison :

— ... Voilà le printemps!

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

La hausse brusquée des cours des valeurs que, dans notre précédente Revue, *nous constations à la suite de la dévaluation, s'est consolidée et même généralement poursuivie. A deux ou trois reprises, comme on devait s'y attendre, des tassements partiels se sont produits sous des prétextes divers. Ils n'ont guère, jusqu'ici tout au moins, entamé sérieusement l'élan du marché boursier. Celui-ci a vu revenir vers lui des capitaux qui, depuis longtemps, l'avaient déserté et qui se confinaient dans une stérile thésaurisation. C'est un fait qui est nettement démontré par l'accroissement important du volume des transactions enregistré quotidiennement sur certaines des principales valeurs en vedette.*

La hausse des cours ne pouvait, cependant, se poursuivre sans arrêt, ce qui eût entraîné par le phénomène bien connu de la « boule de neige », des excès dangereux et fort regrettables. Elle avait, néanmoins, tenu bon contre des événements fâcheux importants, tels que le renouvellement des grèves ouvrières — notamment celle de la batellerie — et la retentissante déclaration de neutralité de la Belgique. Mais elle allait céder, malgré la bonne impression causée par la nouvelle diminution du taux d'escompte de la Banque de France jusqu'à 2 p. 100, devant les simples rumeurs que déterminaient d'autres événements encore en puissance. Ceux-ci ont été l'annonce du prochain dépôt des propositions budgétaires du ministre des Finances, propositions qui seraient accompagnées de diverses mesures coercitives dont il ne saurait nous plaire de nous faire l'écho et, surtout, les préoccupations provoquées par les décisions supposées du Congrès de Biarritz. Ainsi, la politique intérieure a pris momentanément le dessus. Ce spasme sera passé quand ces lignes paraîtront et il

n'y aurait rien de surprenant que, sur le fait accompli, la Bourse ait déjà retrouvé une allure de franche fermeté.

Quoi qu'il doive en être, nous observerons que dans la période de tassement subie ces jours derniers, les valeurs nationales ont été seules éprouvées, alors que les internationales (accompagnées de celles nationales possédant des attaches plus ou moins marquées à l'extérieur) ont maintenu une fermeté nettement caractérisée. On en concluera — et cela concorde avec ce que nous avons depuis longtemps laissé entendre — que les capitaux rentrant au bercail ou quittant leurs cachettes de thésaurisation, s'ils sont disposés à s'investir sur le marché, éprouvent encore le besoin d'y trouver des emplois de refuge.

Ce n'est pas trop s'avancer que de prévoir qu'il en demeurera ainsi tant que l'ordre social n'aura pas été nettement rétabli chez nous et tant que des législations trop manifestement improvisées risqueront encore de menacer l'équilibre économique de nos entreprises nationales, industrielles ou commerciales.

On n'a point manqué de faire remarquer — ce qui est confirmé par les renseignements que viennent de publier les Services de la Statistique générale — que la hausse dont, depuis un mois, ont bénéficié nos valeurs, ne fait que compenser « grosso modo » le terrain qu'elles avaient perdu durant les six mois précédents. Il est très probable que certaines y ont trop gagné, alors que d'autres eussent pu faire mieux encore. C'est le temps qui permettra d'effectuer la sélection, laquelle est, d'ailleurs, subordonnée aux événements futurs. Les valeurs étrangères, au contraire, échappent à cet aléa et c'est ce qui explique la faveur dont elles jouissent. Il est à souhaiter, toutefois, que de ce côté non plus on ne commette pas des excès qui deviendraient vite fort regrettables.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).